This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 1,080,189

Digitized by Google

M H Buchner 1940

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDES

D'HISTOIRE, DE MŒURS

ET

D'ART MUSICAL

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDES

D'HISTOIRE, DE MŒURS

ET

D'ART MUSICAL

SUR LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE ET LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIX^e SIÈCLE

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

PAR

GUSTAVE VALLAT

Docteur ès lettres

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, rue Saint-Benoît

1890

Digitized by Google

Music-X

ML
418
.B1
V:8

Digitized by Google

Library
of
H. P. Thieme
3-22-41

A MON ANCIEN MAITRE

MONSIEUR EMMANUEL DES ESSARTS

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CLERMONT

CHER AMI,

Laissez-moi vous dire quel plaisir j'éprouve à vous dédier mon nouveau livre conçu dans un esprit de vérité et de justice, pour servir à la fois la science historique et une cause qui vous est aussi chère qu'à moi, celle de la liberté, du patriotisme et de l'art français.

Bien cordialement à vous.

GUSTAVE VALLAT.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION

Suum cuique posteritas rependit.

Alexandre Boucher, le grand violoniste de notre siècle, eut, dans sa vieillesse, l'intention d'écrire ses mémoires. C'était, certes, une heureuse idée, car, s'il avait paru sur lui dans les journaux et revues de la France et de l'étranger quantité d'articles[1], la plupart ne donnaient de sa vie et de

1. Les meilleurs articles, ceux de Castil-Blaze, pleins d'agrément et d'esprit, publiés en 1845 dans *la Revue de Paris*, sont très défectueux au point de vue de la biographie et tout à fait insuffisants sous le rapport de la critique musicale : ils offrent en effet, dès le début, une lacune immense en résumant dans le tiers d'une page l'enfance et la jeunesse de Boucher depuis l'an 1778, époque de sa naissance, jusqu'en 1793; d'autre part, ils ne renferment aucune étude suivie, profonde, complète sur le génie du grand violoniste, de sorte qu'après les avoir lus on n'a qu'une idée très vague, très imparfaite de l'homme et de l'artiste dans Alexandre Boucher.

Digitized by Google

son art que de faibles aperçus où la fantaisie tenait souvent la place de la vérité. Alexandre Boucher devait donc avoir à cœur de rétablir lui-même les faits, en racontant simplement sa vie, en exposant ses impressions et ses conceptions d'artiste, pour tout dire, en se montrant partout et toujours dans son naturel, quelque rôle qu'il ait joué sur la scène du monde. Que de révélations intéressantes il avait à faire, après avoir vu, de près et par lui-même, les hommes et les choses de l'ancien régime et du nouveau, d'abord en qualité d'enfant prodige, compagnon du fils aîné de Louis XVI, ensuite, à l'âge où l'on ne se bat qu'avec un sabre de bois et un fusil de fer-blanc, héroïque soldat de la Révolution, quelques années plus tard premier violon du roi d'Espagne Charles IV, enfin ami de toutes les célébrités artistiques de l'Europe qu'il avait remplie lui-même de son nom pendant un demi-siècle! Mais, à peine eut-il écrit quelques pages, qu'il posa la plume pour ne plus y toucher : il venait de s'apercevoir qu'il ne savait habilement manier que l'archet. Il eut donc la sagesse de renoncer à la gloire de l'écrivain : celle de l'artiste lui suffit largement.

C'est avec son essai d'autobiographie, ses masses

Digitized by Google

de notes[1] et sa volumineuse correspondance[2] que j'ai entrepris de composer cet ouvrage, heureux, sur la foi d'un témoin oculaire, de pouvoir ajouter quelques détails nouveaux à l'histoire des mœurs de la haute société française, et à celle de notre Révolution; heureux surtout, en faisant voir sous son vrai jour, dans Alexandre Boucher, l'enfant magnanime, l'homme au cœur noble et compatissant, le musicien illustre, de rendre définitivement à un grand mort la justice qui lui est due.

1. On trouvera, dans le cours de mon travail, le fac-similé de pièces aussi curieuses que rares, principalement d'un *brevet de patriotisme* signé par Lafayette.

2. Parmi les personnages célèbres dont je reproduis, à l'occasion, les précieux autographes, je citerai Lafayette, Bonaparte, le prince primat Charles de Dalberg, Fanny de Beauharnais, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume, les artistes Kreutzer, Viotti, la comtesse de Mortaigne, directrice du lycée des arts; la marquise de Montgeroult, la Malibran, Beethoven, le peintre Girodet, lady Morgan.

Digitized by Google

Digitized by Google

ALEXANDRE BOUCHER

ET

SON TEMPS

CHAPITRE PREMIER

Sous l'ancien régime.

François Boucher et le marquis de Jumilhac. — Naissance d'Alexandre Boucher. — Son talent précoce de violoniste. — Sa vogue dans le grand monde. — Un dîner chez Mme la duchesse de Villeroi. — Habitudes étranges de certaines dames de la cour de Louis XVI — Caractère des causeries intimes dans la haute société. — Alexandre à la cour de Versailles. — Marie-Antoinette dans son intérieur. — Le Dauphin. — Madame Royale. — Puissance d'un artiste de six ans. — Une violente passion à cet âge. — Ses conséquences.

Christophe Vogel, célèbre compositeur du XVIIIe siècle [1], s'intéressait beaucoup à un jeune homme, grand amateur de musique, venu à Paris

1. On sait que l'ouverture de son opéra de *Démophon*, joué le 22 septembre 1789 et qui eut 24 représentations, est un chef-d'œuvre musical.

Digitized by Google

pour se perfectionner dans l'art musical. Ce jeune homme s'appelait François Boucher. Vogel le recommanda à Pierre-Joseph de Chapelle, marquis de Jumilhac, ancien gouverneur de Philippeville, capitaine de la première compagnie des mousquetaires gris de Louis XV. Entré comme musicien dans ce corps d'élite, François gagna bientôt l'estime du marquis par ses qualités naturelles et sa bonne conduite. Cet excellent vieillard le prit même en amitié, lui fournit les moyens de s'instruire et finit par se l'attacher tout à fait en qualité de secrétaire intendant. Quand François se maria, il s'établit dans un petit appartement, rue Saint-Maur, en face de l'hôtel de son cher protecteur. C'est là que le 11 avril 1778 naquit Alexandre. Cet enfant savait à peine prononcer distinctement les mots de papa et de maman que son père lui apprit la gamme sur tous les tons. Dès qu'il put marcher, il allait réciter sa leçon plusieurs fois par jour au marquis de Jumilhac qui lui prodiguait caresses et bonbons. C'était pour ce vieillard un véritable amusement d'entendre ce bambin bégayer le nom des notes. Un petit violon, acheté à la foire de Saint-Germain, fut le premier instrument du virtuose en herbe : il ne tarda pas à en jouer d'une façon si merveilleuse pour son âge qu'il charmait toutes les per-

Digitized by Google

sonnes de haut parage en visite chez le marquis, et ce fut bientôt la mode de faire venir dans les salons le petit prodige. Il y avait alors, comme nous le savons, entre la noblesse et la roture une ligne de démarcation infranchissable; Alexandre dut à son talent précoce de pouvoir la franchir : il allait en effet partout, mais toujours sans ses parents; un valet de chambre du marquis l'accompagnait. Mme la duchesse de Villeroi fut une des premières grandes dames de la cour à réclamer sa présence à ses réceptions. Lorsqu'il entra dans le petit salon de la duchesse, elle l'embrassa et lui demanda s'il aimait les chatteries.

« Oh! oui, s'écria-t-il, je les aime beaucoup.

— Si l'on t'enfermait, dit-elle, dans un palais de sucre, tu y resterais volontiers?

— Je le crois bien, madame, répondit-il, à condition de manger les murailles.

— Viens alors avec moi », lui dit-elle, et, le prenant par la main, elle le conduisit d'abord dans la chambre de ses femmes. Un petit habit de berger très élégant, couvert de rubans et de fleurs, était étalé sur une chaise. Alexandre ouvre de grands yeux et demeure interdit, car il ne devine pas où la dame veut en venir.

« Mettez à cet enfant, dit-elle alors, ce costume de berger. »

Digitized by Google

Alexandre se prête de très bonne grâce à un travestissement qui le ravit. En quelques instants, il est transformé en un mignon Daphnis auquel il ne manque qu'une mignonne Chloé. La duchesse s'amuse de sa joie. Elle veut lui faire faire un pas de menuet. Mais il n'en sait pas si long, et, jouant un air sur son violon, il improvise une entrée moitié bouffonne, moitié solennelle, qu'elle trouve fort plaisante. Elle le conduit dans la salle à manger : au milieu de la table se dresse un joli petit château en sucre dont la porte est ouverte : on aperçoit dans l'intérieur un moelleux coussin recouvert de satin bleu ; le long des murs scintillants pendent des avelines, des dragées, des cornets à surprise, délicieuses provisions de bouche.

« Veux-tu entrer dans ce beau palais, lui dit la duchesse, et y rester jusqu'à ce qu'on te donne le signal d'en sortir?

— Je le veux bien, madame, répond l'enfant.

— Alors fais-en l'essai et exerce-toi à en sortir avec grâce. »

On avait dressé tout le dessert et posé les girandoles pour que la répétition fût complète. Alexandre prend possession de sa nouvelle demeure, s'assied sur son coussin et commence l'attaque des provisions. Mais M^me^ de Villeroi

Digitized by Google

donne heureusement l'ordre d'en ôter la plus grande partie pour éviter tout accident. Notre petit berger trouve le procédé étrange, et il aurait très certainement réclamé, s'il ne s'était promis de se rattraper au besoin sur le bâtiment même. Il s'exerce à quitter sa retraite, son violon à la main, et à se promener lestement sur la table sans rien déranger. Mme de Villeroi, fort bon violoniste, chose bien rare à cette époque pour une femme, surtout pour une grande dame, lui fait elle-même répéter ses airs et lui indique la place de chaque convive, afin qu'il puisse jouer à chacun le sien. Enfin tout va pour le mieux et la duchesse est contente de la répétition. Alexandre a mission d'offrir aux dames les bouquets qu'on place dans sa maison. L'heure du dîner approche ; on ferme la porte de l'édifice. Le repas commence ; le gentil enfant jouit du coup d'œil par les découpures de son palais et attend avec impatience le moment de paraître. Les convives se perdent en conjectures sur la destination de ce monument singulier.

« Que peut-il y avoir là dedans? » disait la princesse de Craon à la duchesse de Coislin. L'abbé de Talleyrand, placé entre deux dames, profite de l'occasion pour pérorer sur les avantages et les inconvénients des surtouts. Alexandre n'entend rien à ce beau discours. Talleyrand l'ennuie bien ;

Digitized by Google

mais c'est le moindre de ses défauts, il en a présentement pour lui un plus grave : il porte des odeurs si fortes que le pauvre mignon n'a, dans son étroit château, d'autre ressource que de se boucher le nez le plus possible. Cependant le dîner tire à sa fin, et l'enfant en est fort aise; car, sans parler des parfums de cet abbé musqué qui l'incommodent, il ne peut se remuer, et il enrage de n'apercevoir qu'imparfaitement par les fenêtres de sa maison les belles dames et les beaux seigneurs à table. Il brûle du désir d'entrer en scène à son tour. Quand le moment est venu, M^me^ de Villeroi ouvre la porte de l'édifice, en disant :

« Véritablement, mesdames, il faut savoir ce qu'il y a là dedans. » Le charmant petit personnage s'élance aussitôt, chargé de fleurs, son violon en bandoulière. Avant de montrer son talent, il distribue les bouquets aux dames avec tant d'aisance qu'il émerveille tout le monde. Puis il exécute avec des variations fort gentilles les ariettes à la mode. Sa promenade sur la table amuse la société : on admire son adresse à passer et à repasser, sans rien déranger, au milieu des verres, des cristaux, des assiettes, des pièces montées, des innombrables plats du dessert. Il reçoit des friandises, à droite, à gauche, de tous côtés, il en remplit ses poches, hélas! trop étroites pour les contenir,

Digitized by Google

et le mignon Daphnis, en envoyant des baisers, prend des poses si gracieuses, que les dames en raffolent et les seigneurs le portent aux nues.

A dater de cette soirée, Alexandre Boucher devient le divertissement favori du grand monde ; on ne donne pas une fête sans qu'il en soit le héros. Il a quelquefois cinq ou six invitations pour le même jour. Les dames se l'arrachent, en font leurs délices, le comblent de compliments et de cadeaux. Il paraît tour à tour dans les salons des princesses de Craon, d'Estournel, de Flamarens, des marquises de Ximénès, de Caumont, de Brunoy, des duchesses d'Aiguillon, de Coislin, de Clermont-Tonnerre, de Luynes, de Montmorency, de Saint-Simon. Certaines grandes dames ont des habitudes étranges qui l'étonnent. Ainsi, la première fois qu'on le conduit chez Mme de Poret de Bouron, il la trouve dans son écurie, occupée à panser elle-même ses chevaux, parce que, prétendait-elle, ses gens les brossaient à rebrousse-poil. Quand ses laquais étaient malades, elle ne souffrait pas qu'un médecin les approchât, elle les soignait elle-même et allait jusqu'à les saigner. Il est vraiment regrettable qu'elle n'ait pas vécu du temps de Molière; car cette grande dame, médecin de ses valets, lui eût certainement fourni le sujet d'un nouveau chef-d'œuvre comique. La

Digitized by Google

marquise de Saint-Chamand, quoique fort laide, se croyait très jolie; elle couchait dans des draps de satin noir pour faire mieux ressortir sa beauté, et s'admirait dans une glace qui, à l'aide d'un mécanisme, descendait du plafond et qu'elle disposait à sa fantaisie, désireuse de mettre en évidence pour elle-même les charmes de son visage. La comtesse de Montliart adorait les chats; elle en avait au moins une douzaine. Tous ces bons apôtres, grippeminauds gras et gros, à l'œil doux, à l'air patelin, despotes au petit pied, véritables maîtres de céans, étaient traités avec les plus grands égards et d'une manière princière. Ils avaient pour les servir plusieurs domestiques; on mettait le couvert pour eux seuls dans une salle exprès et on ne leur présentait que les mets les plus délicats, des blancs de volaille et des poissons de choix. Comme cette comtesse aimait beaucoup le gentil Alexandre, elle finit, sur ses instantes sollicitations, par lui donner un petit d'une de ses chattes favorites. Mais, craignant sans doute qu'il ne fût mal nourri chez lui, elle envoyait à M^me^ Boucher deux poulets par semaine pour l'ordinaire de minet qui n'en mangeait, comme on pense bien, que l'intérieur et les os. Une M^me^ de Théauge se faisait passer sa chemise, en présence de ses femmes, par un valet de chambre

Digitized by Google

de haute taille. Quand on lui demandait la raison de cette singularité, elle répondait :

« C'est parce que mes femmes sont trop petites, elles chiffonnent mon linge. »

Alexandre était aussi reçu chez Mme de Chabrillant, abbesse de l'Abbaye-au-Bois; elle donnait des fêtes charmantes à ses intimes dans son appartement particulier. Le jeune violoniste y paraissait toujours. Un soir qu'il était trop tard pour le faire reconduire, il coucha à l'Abbaye. Le matin, étant entré dans la chambre à coucher de l'abbesse, pour prendre congé d'elle, il aperçoit dans un cabinet de toilette une baignoire pleine de bon lait qui lui fait envie. Mme de Chabrillant prenait deux bains de cette sorte par semaine, soi-disant pour se fortifier. C'était, plus vraisemblablement, pour rendre sa peau plus douce et plus blanche; car, vigoureuse et grasse, elle jouissait d'une santé magnifique. Il entendit aussi beaucoup parler de la mésaventure d'une autre Mme de Théauge qui avait été surprise derrière un paravent dans une conversation un peu trop animée avec un heiduque de son choix. Mais les journées étaient loin d'être aussi agréables que les soirées pour le petit Alexandre. Il fallait bien qu'il fût né musicien pour n'avoir pas pris la musique en horreur. En effet, son père le faisait étudier tous les jours deux

Digitized by Google

ou trois heures, et, chaque fois qu'il se trompait, il lui cinglait les doigts d'un coup de baguette. L'enfant était tellement fatigué de répéter des exercices très difficiles pour son âge que ses doigts tout meurtris se crispaient souvent. Un jour enfin il se révolte contre les exigences de son père et refuse d'obéir. Son père se fâche et lui dit :

« Ah! tu fais la mauvaise tête ! Eh bien, sur-le-champ tu vas te mettre à apprendre ces exercices. Je le veux, et n'imagine pas que je te céderai.

— Je les sais par cœur vos exercices, répond l'enfant ; j'en ai assez, je ne veux plus les jouer.

— Ouais ! tu les sais par cœur ! Ce serait un peu fort.

— Oui, je les sais par cœur, vous allez voir. »

Il prend alors son violon et, à la grande surprise de son père, il les lui joue sans manquer une seule note. Le soir de ce jour-là il fut conduit chez la comtesse de Polignac, où il y avait une brillante réunion. C'était vers le milieu de l'année 1784. On le fit jouer deux ou trois fois de suite et il excita un véritable enthousiasme. Toutes les dames voulaient l'embrasser ; elles se le faisaient passer de l'une à l'autre : toutes s'amusaient de son babil et de son enjouement. On lui prodiguait les bonbons et les cadeaux. La princesse de Beauvau lui donna une jolie petite montre qu'il cassa

Digitized by Google

le lendemain pour voir ce qu'il y avait dedans. Admis ainsi dans l'intimité de toutes les grandes dames de la cour, il entendait des propos dont le sens lui échappait alors, mais qui, plus tard, lui revenant en mémoire, lui permirent de juger qu'elles étaient fort libres entre elles dans leur langage. En petit comité, toute morgue et toute pruderie disparaissaient. C'était de part et d'autre un échange de gaudrioles fort gentiment débitées. Les plus honnêtes femmes étaient les premières à en rire, car elles n'admettaient pas qu'il fût permis d'avoir sur leur vertu l'ombre d'un soupçon. Ces dames de qualité parlaient, à l'occasion, avec complaisance de certains soins de santé peut-être encore plus crûment que le bonhomme Argan. Elles nommaient les choses par leur nom et ne s'en inquiétaient nullement : « Elles auraient volontiers, dit Boucher, récité le fameux chapitre de Rabelais dont je n'oserais même pas reproduire le titre. » En somme, sous ce rapport, la haute société du XVIII^e^ siècle, quelque temps avant la Révolution, différait peu au fond de la haute société du XVI^e^ où « on se plaisait à tenir un langage aussi mauvais que celui d'Alcofribas, dans les passages où il est le pire [1]. »

1. Voyez mon étude sur *le Génie de Rabelais*. Paris, Delagrave, 1880. En vente aujourd'hui chez l'auteur.

Digitized by Google

La comtesse de Polignac fut tellement charmée de la gentillesse et du talent d'Alexandre qu'elle en parla à la reine Marie-Antoinette. Celle-ci, désireuse de le voir et surtout de le faire entendre à son fils le Dauphin, donna l'ordre de l'amener à Versailles. L'émotion est grande à la maison. La maman, tressaillant de joie, met à son chérubin sa plus belle toilette, une toilette toute neuve, à la dernière mode, dont la duchesse de Villeroi lui a fait cadeau. Le voilà habillé : il a une culotte de taffetas rose serrée aux genoux par un ruban avec rosette, une veste pareille, une fraise en petit Crispin, une écharpe de soie blanche autour de la taille, des bas de soie blancs, des souliers à bouffettes bleu de ciel, et un chapeau pointu de feutre gris. On lui donne les instructions les plus minutieuses sur la conduite qu'il doit tenir. Il va se trouver en présence de deux enfants à peu près du même âge, auxquels il doit faire la révérence et qu'il doit appeler l'un Monseigneur et l'autre Madame, sans se permettre jamais la moindre familiarité avec eux. Il verra aussi une dame qui est la reine. Il doit lui dire : « Votre Majesté. » Il ne faut pas qu'il l'oublie.

« Ah! ma foi, non, s'écrie-t-il impatienté de tant de recommandations, je lui dirai tout simplement Madame la Reine. »

Digitized by Google

Le premier valet de chambre de Mme de Polignac, qui l'accompagne dans un beau carrosse, ne revient pas de sa hardiesse. Enfin ils entrent dans la cour du château. Le valet de chambre lui répète à la hâte sa leçon ; mais l'enfant, tout entier à ce qui se passe autour de lui, ne l'écoute guère. La foule des mousquetaires, des gardes du corps, des suisses, se mêlant aux laquais galonnés, aux seigneurs, aux officiers du palais, aux solliciteurs affairés, aux gens de la grande et de la petite écurie, offre un spectacle tout nouveau pour lui. Quoique habitué aux réunions du grand monde, il est étonné et presque effrayé d'un tel mouvement. Mais ce qui le frappe encore plus de prime abord, c'est la splendeur inouïe de cette résidence royale ; et l'impression produite alors sur son esprit par tant de magnificence est telle que, soixante ans plus tard, après avoir parcouru toutes les cours de l'Europe, il déclare qu'il n'a jamais vu rien de pareil. On le fait monter par ce qu'on appelait le petit degré jusqu'à l'appartement de la reine. De ce côté il ne rencontre que des personnes de service qui, malgré leur air arrogant, ne lui imposent nullement. Il passe avec fierté près d'elles, son violon sous le bras. On l'introduit dans un salon tout doré. Une femme jeune encore est assise sur un

Digitized by Google

sofa : c'est Marie-Antoinette qui lui semble plutôt agréable que belle : elle a des yeux superbes, mais un peu à fleur de tête, le front élevé, un teint magnifique. Son nez arqué et ses lèvres à l'autrichienne donnent à sa physionomie un air dédaigneux que démentent un regard et un sourire d'une grâce charmante. Elle n'a ni ses paniers, ni ses vêtements de cérémonie; elle porte simplement un déshabillé de taffetas gorge de pigeon avec des falbalas tout autour : c'est sa toilette la plus simple. Sa haute coiffure poudrée est surmontée d'un petit bonnet de dentelle dont les brides s'attachent négligemment sous le menton. Elle a au cou une jeannette en diamants, aux oreilles de larges girandoles, aux bras des bracelets de velours noir rattachés par des médaillons enrichis de brillants, l'un contenant le portrait du roi, l'autre celui de son fils et de sa fille. Deux enfants, l'héritier du trône et Madame Royale, sont auprès d'elle.

Le Dauphin, âgé d'environ six ans, a une figure douce et intelligente; mais il est malingre, rachitique et bossu[1]. Vêtu comme le petit Alexandre,

1. Ce prince mourut de consomption en 1789. C'était le fils aîné de Louis XVI. Il ne faut pas le confondre avec le duc de Normandie. Celui-ci, né en 1785, ne prit le titre de Dauphin qu'après la mort de son frère.

Digitized by Google

il n'a de plus que le cordon du Saint-Esprit; c'est un beau joujou que l'autre enfant contemple d'un œil d'envie. Madame Royale a l'air fier et l'abord peu gracieux; elle est aussi sérieuse qu'une grande personne, bien qu'elle ait à peine deux ans de plus que son frère. Elle porte un fourreau de linon et un fichu croisé sur une petite *considération;* on appelait ainsi les paniers de demi-parure. La princesse de Lamballe, surintendante de la maison de la reine, prenant le jeune Boucher par la main, le présente à Marie-Antoinette.

« Madame, dit-elle, voici le petit prodige dont M^me^ de Polignac a parlé à Votre Majesté.

— Ah! dit la reine, quel joli enfant! Comme il a l'air éveillé! Quelle figure ouverte! Veut-il bien jouer pour mes enfants? » Comme il se dispose à faire la révérence, la reine l'embrasse et lui, sans plus de façon, l'embrasse à son tour. Il y va même de si bon cœur qu'il se barbouille et la barbouille elle-même avec le rouge dont elle a soin « de peindre et d'orner son visage ». M^me^ de Lamballe, vivement contrariée, retire l'enfant avec humeur.

« Laissez-le, s'écrie Marie-Antoinette en riant; il est très amusant, j'aime ce caractère », et s'adressant à lui :

« Veux-tu jouer, dit-elle, de ton violon?

Digitized by Google

— Oui, répond-il, puisque vous me trouvez amusant. »

Et tout de suite, sans être le moins du monde intimidé, il commence et exécute jusqu'au bout son morceau avec beaucoup d'habileté. La reine ravie l'embrasse de nouveau, le complimente et, se tournant vers son amie, lui dit avec un soupir :

« Comme sa mère doit être heureuse d'avoir un petit garçon si beau, si bien portant et si intelligent ! »

Puis elle ajoute :

« Mon fils, félicitez-le et priez-le de continuer ; et toi, cher enfant, que désires-tu ? Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? »

Alexandre répond alors en montrant la croix du Saint-Esprit tout étincelante de pierreries que porte le Dauphin :

« Dites-lui de me la donner.

— Il n'est pas maladroit, dit la reine que cette réponse fait beaucoup rire. C'est un joli démon dont je raffole, continue-t-elle en parlant à M^me^ de Lamballe ; je voudrais bien le garder près du Dauphin ; faites donc demander à ses parents s'ils veulent me le laisser, je me charge de son éducation et de sa fortune.

— Ils seront trop heureux, répond la princesse.

Digitized by Google

— Eh! qui sait? réplique la reine; s'il était mon fils, je ne le céderais à personne. »

Plusieurs enfants étaient attachés à la maison du roi; ils tenaient compagnie au jeune prince, tout en conservant la distance qui les séparait de lui, sans que pourtant ils pussent être blessés le moins du monde de la manière dont on les traitait; on avait pour eux mille soins et ils ne recevaient aucun salaire; leur unique tâche était d'amuser leur jeune maître tout en s'amusant. Mme Boucher se décida, avec peine, à acquiescer au désir de la reine. Aussi ce fut le cœur bien gros qu'elle vit conduire le lendemain son enfant au palais de Versailles. Alexandre entra sur-le-champ en fonction. Comme il était heureux de penser qu'il n'aurait plus dorénavant à endurer les terribles leçons de son père! Amère déception! A l'heure de la répétition, on le fit passer dans une chambre particulière où son père l'attendait armé de son affreuse baguette. Dès lors il envisagea son exil sous le jour le plus sombre. S'il devait travailler encore sous la direction de son père, il préférait rester auprès de sa mère qui le gâtait de son mieux. La veille au soir déjà il avait versé d'abondantes larmes dans son nouveau lit tout doré; il avait dû y monter seul; personne n'avait pris soin de le bien couvrir; personne ne lui avait conté

Digitized by Google

des histoires pour l'endormir. Et ce matin même, après un lever dans la solitude, bien qu'il eût grand'faim, il lui aurait fallu attendre que le Dauphin eût fini de déjeuner pour manger sa desserte, si de lui-même il n'avait pris sa part du plat de crème et des massepains de Monseigneur. Heureusement encore que le Dauphin était bon enfant; car, au lieu de se fâcher, il s'était mis à rire et lui avait donné tout le plat. Cependant la vie ne devait pas être aussi dure pour lui qu'il se l'imaginait sous l'impression de la reprise de ses leçons de musique. En effet, sans écouter les insinuations malveillantes de certains courtisans qui criaient contre ce manque de respect, la reine avait, comme le Dauphin, trouvé toute naturelle la façon d'agir d'Alexandre et elle avait simplement dit : « Mon fils a le temps d'être respecté; que ceux de son âge l'aiment d'abord; le respect viendra plus tard. » A partir de ce moment le jeune Boucher fut considéré comme une sorte de favori despote à qui l'on passe tout et qui ne se ploie à rien. Il voulait être le maître, non seulement chez le Dauphin, mais encore chez Madame Royale, où il jouait du violon; car elle aimait beaucoup à l'entendre, et il allait chez elle avec d'autant plus de plaisir qu'elle sortait pour lui de sa réserve habituelle et se montrait de bonne composition.

Digitized by Google

Parmi les jeunes compagnes de la fille de Louis XVI il s'en trouvait une qui fit tout d'abord, tant elle était jolie, une vive impression sur l'âme d'Alexandre. Elle s'appelait Céleste Gallyot, et, comme Madame Royale avait pour elle une préférence marquée, elle la quittait rarement; elle avait de grandes dispositions pour la musique, et jouait déja avec talent du clavecin et de la harpe, quoiqu'elle eût à peine huit ans.

Cette fillette écoutait le jeune violoniste avec une attention qui le flattait. Elle inspirait à Marie-Thérèse l'idée de l'entendre souvent, jusqu'à deux fois dans la même journée. Le Dauphin le cédait à sa sœur par complaisance, toutes les fois qu'elle manifestait le désir de l'avoir. Quant à Alexandre, il se rendait chez Madame Royale avec une véritable joie, attiré sans doute déjà à son insu « par ce je ne sais quoi qu'on ne saurait nommer ». C'était le commencement d'un roman délicieux qu'allait bientôt interrompre un triste incident et qui ne devait s'achever, par le plus grand des hasards, que bien des années après. M. Boucher apprenait à son fils des airs allemands qui avaient du succès à la cour, et particulièrement une ariette composée par le célèbre Lulli pour la nièce de Louis XIV, M^lle^ de Montpensier. Cette ariette était très touchante, et Alexandre la jouait d'une manière si

Digitized by Google

expressive que la reine ne pouvait l'entendre sans être très émue : on voyait des larmes couler de ses yeux; alors tous les courtisans pleuraient à flots. Un soir que notre jeune artiste s'était sans doute surpassé, Céleste Gallyot lui fit ses compliments. Alors, dans un transport de joie, sans se soucier des convenances, il se jeta à son cou et l'embrassa en s'écriant :

« Tu seras ma femme, je le veux !

— Eh bien, dit Marie-Antoinette, je te la promets, mais il faut la mériter.

— Je la mérite bien, répond-il, et je l'aurai. »

A dater de cette heure, on appela Céleste Gallyot M^me^ Alexandre, et son petit mari ne souffrait pas qu'on l'appelât autrement. Un dimanche que le comte d'Artois était venu voir les enfants de France, Alexandre exécuta pour lui l'ariette de Lulli. Le comte, enchanté, lui donna une superbe bonbonnière pleine de louis, en lui disant :

« Ce sera pour t'acheter des dragées.

— Non pas, répliqua vivement le petit homme, ce sera la dot de ma femme.

— Soit, ajouta le comte; mais je t'en donnerai une autre, le jour de ton mariage. »

Sur ces entrefaites entre Madame Royale. Entendant les derniers mots de son oncle elle lui dit spontanément :

Digitized by Google

« Mon pauvre Alexandre, ta femme est partie; sa mère vient de l'emmener. Tu ne la reverras plus.

— Ah ! si, s'écrie-t-il avec impétuosité, je la verrai, et sur-le-champ. »

Puis il s'élance à sa poursuite: Il court vers le parc, appelle Céleste en pleurant, continue sa course, et, si quelqu'un essaye de l'arrêter, il parvient bien, à force de coups de pied et de coups de poing, à lui faire lâcher prise. Il arrive ainsi jusqu'au tapis vert, atteint le bassin de Neptune, parcourt tous les coins et recoins jusqu'à ce qu'il tombe épuisé de fatigue dans un fourré du bois de Satory, où il finit par s'endormir en sanglotant. La reine, aussitôt informée de sa disparition, avait envoyé des serviteurs à sa recherche.

« Comment annoncer la nouvelle à ses pauvres parents, disait-elle en proie à une inquiétude mortelle, si on ne le retrouve pas ? Ah ! je le renverrai; il est trop difficile à garder. »

Les gens du château le cherchent en vain de tous côtés ! A trois heures du matin seulement le malheureux enfant se réveille tout transi, bien qu'on soit en été; il est d'abord bien étonné de se trouver là, puis le triste événement de la veille lui revient à l'esprit, et, le cœur navré, il va à l'aventure. Après avoir longtemps erré, il aperçoit

Digitized by Google

la grille de l'Orangerie, et bientôt le suisse le conduit dans les appartements du Dauphin. Quelques heures après, sa mère, sur l'ordre de la reine, vient le prendre et l'emmène, au fond bien heureuse de ravoir son cher enfant. Quant à lui, il quitte gaiement le palais des rois, renonçant de la meilleure grâce possible aux grandeurs, mais non à sa femme.

« Je la retrouverai, dit-il à sa mère, et on ne me la reprendra plus. »

Ainsi, à l'âge de six ans, Alexandre Boucher aimait éperdument et venait de révéler, dans sa passion, tout l'emportement d'une nature ardente et indomptable, digne précurseur de Byron qui n'aimera pas, à l'âge de huit ans, avec plus de fougue sa Mary Duff.

Digitized by Google

CHAPITRE II

La Révolution. — Prise de la Bastille.

L'abbé Mably reconnaît la vocation du jeune Boucher. — Jugement de Gavignes sur cet enfant. — Guillaume Navoigille le fait admettre au lycée des arts. — Succès immense d'Alexandre dans un concert spirituel. — Première tournée en province. — Court séjour à Orléans. — Notre jeune virtuose à Bourges. — Il fait la conquête de l'archevêque. — Mme Boucher a toutes les peines du monde à ravoir son enfant. — De retour chez son père, Alexandre subit l'influence des idées nouvelles. — Il se prépare moralement et physiquement à la grande œuvre de régénération sociale. — Commencement de la Révolution. — Le jeune Boucher y prend une part active. — Il assiste au siège et à la prise de la Bastille.

Par une faveur exceptionnelle, Alexandre Boucher fut admis aux leçons que l'abbé Mac-Carthy donnait, en qualité de précepteur, au fils du marquis de Jumilhac. Mais il faisait fort peu de progrès, car, pour le moment, l'étude l'ennuyait à mourir. Pour se distraire pendant la classe, il fabriquait des bateaux et des chapeaux en papier. Un jour, le célèbre abbé Mably vint assister à la leçon. Il interroge les deux enfants : Alexandre ne reste

Digitized by Google

point court, bien qu'il ne sache pas grand'chose; ses réponses sont vagues et incertaines, il louvoie et finit par échapper aux questions de l'abbé avec la prestesse d'une anguille glissant des mains du pêcheur. Mably ne se laisse pas prendre à ce jeu et dit au précepteur : « Les travaux que vous imposez à cet enfant lui déplaisent souverainement. A quoi, je vous le demande, servent-ils, sinon à l'ennuyer? Il me semble n'avoir aucune aptitude pour le latin et le grec; renoncez donc à lui apprendre les langues anciennes. Sa vocation, c'est la musique; qu'il s'y donne tout entier. »

Alexandre, s'il eût osé, aurait embrassé de bon cœur cet excellent examinateur qui le comprenait si bien et conseillait de le laisser aller la bride sur le cou. Son père ne fut pas du même avis, et, bon gré, mal gré, l'enfant continua ses études. Cependant, son talent musical s'accusant de plus en plus, il passa des mains de son père dans celles de Subrin de Sainte-Marie, qui lui apprit à exécuter d'une manière magistrale les grands morceaux de musique classique. Aussi, dans un concert chez la marquise de Beaumont, Gavignes, surnommé le *Tartini français,* après l'avoir entendu jouer, dit à son père qui était venu faire sa partie de basson :

« Cet enfant, véritable petit prodige, est des-

Digitized by Google

tiné à devenir l'un des premiers artistes de son siècle. Amenez-le-moi : je veux diriger ses études, pour l'aider à développer son génie précoce ; et ma tâche sera d'autant plus facile qu'il a vraiment le feu sacré. »

Quand Gavignes mourut, Alexandre eut pour maître Guillaume Navoigille, directeur des concerts Soubise et professeur au lycée des arts. Ce lycée était l'œuvre d'une grande dame de France, Félicité de Montmorillon, anciennement chanoinesse du chapitre de Sainte-Marie de Metz, qui avait épousé en 1756 le comte de Mortaigne, lieutenant général des armées du roi et commandant des trois évêchés. Devenue veuve, Mme de Mortaigne, par désir de se rendre utile, avait ouvert sa maison, l'ancien hôtel de Maurepas, situé rue de la Chaise, à la jeunesse studieuse de son quartier, de telle sorte que les enfants les plus méritants de la Croix-Rouge venaient recevoir gratuitement chez elle les leçons des plus savants professeurs. Sur la recommandation de Navoigille, Alexandre fut admis à cette école, et fit des progrès surprenants dans l'art musical qu'il adorait. On donnait à cette époque des concerts spirituels fort suivis. Son maître était si content de lui qu'il voulut l'y faire entendre, et, à cette intention, il lui apprit le concerto en *mi* de Jar-

Digitized by Google

nowick, alors à la mode. Lorsque Alexandre l'eut étudié quelques jours, il se mit à le jouer, au grand étonnement de tout le monde, d'une façon nouvelle. Navoigille en resta stupéfait.

« Qui t'a enseigné, dit le professeur, ce mode d'exécution?

— Personne, répondit fièrement l'élève.

— Eh bien! quand on t'aura entendu, repartit Navoigille, on te proclamera *le prodige du siècle.* »

Le matin du concert, Alexandre jouait tranquillement aux billes avec un camarade de classe.

« Que fais-tu là? » dit brusquement Navoigille; repasse ton morceau au lieu de te fatiguer si sottement les doigts.

— Du tout, répond l'enfant, je n'ai point besoin de repasser mon concerto : je l'ai dans ma tête, la seule répétition que nous devons faire à midi, avec l'orchestre, me suffira. »

Le soir, en effet, il attaqua son morceau avec autant de vigueur que d'habileté, surmonta, pour ainsi dire en se jouant, toutes les difficultés et ravit l'auditoire par la puissance et l'originalité de son exécution. Son succès fut immense. Navoigille demanda alors à ses parents de le lui confier pour une tournée en province à son bénéfice. M^me^ Boucher ne voulait pas y consentir; mais

Digitized by Google

Alexandre la supplia tant qu'elle finit par céder, et notre jeune artiste partit en compagnie de son maître. A Orléans, la première ville où ils s'arrêtèrent, on fit au petit violoniste un accueil enthousiaste. Puis Navoigille et son élève se rendirent à Bourges. L'archevêque, sur la recommandation de Mme de Mortaigne, les reçut avec la plus grande affabilité.

« Je veux juger par moi-même de ton talent, dit-il à Alexandre ; j'ai ce soir du monde à souper, tu viendras donc, je t'entendrai, et, si tu mérites seulement la moitié de ta réputation, l'argent et les dragées ne te manqueront pas, je te l'assure. »

Alexandre fit merveille, et l'archevêque, désireux de l'entendre quand bon lui semblerait, exigea qu'on le laissât, à l'archevêché, aux soins de sa dame de compagnie.

L'enfant fut bientôt lassé de son nouveau genre de vie. Il lui fallait sans cesse obéir aux caprices de Sa Grandeur : on l'arrachait à ses jeux, on l'appelait au salon où trônaient les belles dames du Berry et il devait jouer immédiatement tout son répertoire. C'était une servitude qu'il endurait difficilement. Navoigille le comprit, et, sous un prétexte quelconque, réclama l'enfant. Le prélat consentit à le lui rendre, à la condition

Digitized by Google

expresse qu'Alexandre viendrait le voir tous les jours, et que le professeur et son élève dîneraient avec lui, toutes les fois qu'ils ne seraient pas forcés d'aller ailleurs. Il y avait trois semaines que Navoigille avait quitté Paris avec Alexandre, quand il reçut une lettre de Mme Boucher. La pauvre mère ne pouvait supporter plus longtemps l'absence de son enfant et elle demandait instamment qu'on le lui ramenât.

L'archevêque n'était guère disposé à laisser partir son gentil violoniste; aussi, pour faire prendre patience à la maman, saisit-il une occasion favorable. Il y avait alors de passage à Bourges un habile peintre en miniature. Sur l'ordre de l'archevêque, cet artiste fit le portrait d'Alexandre; la miniature fut montée sur une jolie tabatière et le tout expédié à Mme Boucher qui écrivit sur-le-champ au prélat : « Je remercie mille fois Votre Grandeur de sa bonté, mais ce n'est pas l'image de mon fils bien-aimé qu'il me faut, c'est sa personne même. »

Et Mme Boucher ne laissa pas un moment de repos à Navoigille, tant qu'elle n'eut pas obtenu de lui la promesse d'un retour immédiat. C'est pourquoi, après deux concerts aussi brillants que fructueux, le professeur et l'élève revinrent à Paris. Alexandre reprit avec plus d'ardeur que

Digitized by Google

jamais ses études au lycée des arts et se distingua si bien entre tous qu'il fut nommé successivement moniteur et chef d'orchestre.

Pendant ce temps la Révolution se préparait. Sieyès, le promoteur des idées nouvelles, avait fait école; de zélés disciples commentaient avec chaleur, dans des réunions particulières, la fameuse brochure de leur maître parue en janvier 1789 sur le tiers état. On pouvait prévoir qu'on était à la veille de grands événements : comme un vent violent précède la tempête, de même l'agitation des esprits annonçait une explosion prochaine et formidable. L'espérance d'une régénération sociale fondée sur la liberté et la justice faisait battre tous les cœurs. François Boucher recevait chez lui plusieurs partisans des nouvelles doctrines; Alexandre prenait un vif intérêt à les entendre discuter les plus graves questions, avide d'enrichir son esprit des vérités qu'ils proclamaient et de pénétrer son âme des sentiments généreux que l'amour du bien public leur inspirait. Au moral, Alexandre n'était déjà plus un enfant : il sentait naître en lui ces fortes passions qui seules entraînent l'homme à de vastes fins. Mais au physique il était encore bien faible; chétif et délicat, il avait besoin de fortifier son corps par des exercices violents. La chose était facile, Boucher

Digitized by Google

père, ami intime de Saint-Georges, était après lui un des plus fameux tireurs d'armes de son temps; il aimait passionnément cet exercice et son plus grand plaisir était d'aller rue de Babylone à la caserne des gardes françaises où il y avait journellement de brillants assauts. Son fils ne manquait pas de l'y accompagner. Les prévôts ne tardèrent pas à prendre Alexandre en amitié à cause de sa hardiesse. Ils lui donnaient des leçons d'escrime, l'exerçaient même à manœuvrer. Un vieux sergent s'occupait de lui avec un soin tout particulier, et, si l'on trouvait que ses leçons étaient trop longues, il répondait : « Laissez faire ce petit, il est faible : les livres et le crincrin l'ont presque tué; il faut qu'il se forme, c'est le seul moyen de le sauver. Quand il aura manié pendant six mois le fleuret et le fusil[1], vous ne le reconnaîtrez plus. » Ce brave soldat disait vrai; Alexandre se développait à vue d'œil d'une manière prodigieuse : il grandissait, sa poitrine s'élargissait, ses membres devenaient chaque jour plus fermes; ses muscles avaient déjà presque la force de l'acier. Il n'avait guère plus de onze ans

1. Voilà l'excellent mode d'éducation physique qui, fort en honneur à la fin du dernier siècle, fit de nos ancêtres une race si robuste et si vaillante : on a senti, de nos jours, la nécessité d'y revenir.

Digitized by Google

et il paraissait bien en avoir quinze. Doué maintenant au physique d'autant de vigueur qu'au moral, il était à même de prendre part à la lutte gigantesque que tout un peuple allait engager pour sa délivrance contre le roi et la noblesse. Depuis l'heure où Mirabeau avait publiquement reconnu et proclamé *la souveraineté nationale* en renvoyant avec les fières paroles que nous connaissons le marquis de Dreux-Brézé à son maître, la révolution était moralement faite. Matériellement elle devait s'accomplir à bref délai. Ce n'était plus qu'une affaire de quelques jours, une simple question d'opportunité.

Les gardes françaises étaient à la tête du mouvement; les sous-officiers, ambitieux à l'excès et jaloux des prérogatives de leurs chefs, soulevaient la troupe avec d'autant plus de facilité qu'ils étaient véritablement les seuls chefs qu'elle connût, et ils la dirigeaient à leur gré. L'effervescence était à son comble. Le jeune Boucher, dont la tête s'échauffait de plus en plus, s'échappe un matin de la maison paternelle et court à la caserne. L'air, comme l'imagination de tous, est en feu. De sourdes colères grondent dans les cœurs; on prononce des discours brûlants; on fourbit les armes. Personne ne cache le projet de révolte : on dit à haute voix ce qu'on se propose de faire. Le

Digitized by Google

premier acte d'affranchissement doit être la prise de la Bastille, qui, suivant l'expression d'un illustre historien, « était à la fois pour Paris un grand danger matériel, et, pour le monde entier, le symbole de la tyrannie[1] ». On attend à chaque instant l'ordre de se mettre en marche; mais il n'arrive pas. Alexandre se rend alors au lycée des arts. Les élèves ne songent plus au travail, ils sont aussi exaltés que les gardes françaises; l'effervescence est partout, même chez les enfants. Le jeune Boucher n'a donc aucune peine à embrigader tous ses camarades de classe qui le choisissent pour leur capitaine. Fort des leçons de son sergent, il leur apprend ce qu'il sait, les dresse admirablement et leur fait faire la petite guerre. Ce ne sont plus des enfants, ce sont de petits hommes; ils marchent et manœuvrent comme de vrais troupiers. Une seule chose les contrarie, c'est de n'avoir pour musique que des violons. Ils craignent ainsi de manquer de dignité et d'avoir l'air d'une noce de village. Ils devraient pourtant savoir qu'en 1647 le duc d'Enghien, lors du siège de Lérida, avait « ouvert la tranchée avec des violons » et que même on le lui reproche

1. Henri Martin. — *Histoire de France*, tome I, chapitre III, page 55.

Digitized by Google

dans quelques livres comme une *fanfaronnade*[1]. Leur fausse honte ne prouve donc qu'une chose, c'est qu'ils ne connaissent pas leur histoire; autrement ils se feraient gloire d'imiter l'immortel vainqueur de Rocroi, en attaquant l'ennemi au son des violons.

C'était au cours la Reine que les enfants du lycée des arts faisaient la manœuvre. Un matin que leur chef Alexandre s'y rendait, c'était le dimanche 12 juillet, il vit de nombreux rassemblements. L'agitation était plus vive que de coutume; on demandait que le roi revînt à Paris. Les agents provocateurs ne manquaient point et le mécontentement général rendait leur besogne facile.

Chemin faisant, Alexandre rencontre un homme qu'il avait eu l'occasion de voir quelquefois; c'était le fumiste de la comtesse de Mortaigne. Il était accompagné d'un garçon de quatorze ans, nommé Jacquot. Tous deux lui demandèrent où il allait. « Je vais, leur répondit-il avec orgueil, à mon bataillon. — Eh bien! dit le fumiste, tu ne risques rien d'amener ton bataillon, car tout à l'heure on en aura besoin; il y aura du grabuge, je te l'assure; le peuple est hors des gonds; si on

1. Voltaire. — *Siècle de Louis XIV.* Chapitre III.

Digitized by Google

envoie des soldats contre lui, ce sera une fière débâcle. — Nous ne pourrons pas nous mêler de l'affaire, répliqua Alexandre avec tristesse, car nous serons tout de suite écrasés ; nous n'avons pas d'armes. — Des armes, s'écria alors Jacquot, nous savons où il y en a et des meilleures ; quand tu voudras des fusils pour ton régiment, nous t'en donnerons. — Un beau régiment, ma foi, ajouta le fumiste sur un ton railleur ; on pourrait bien l'appeler *Royal Bonbon*. — Et le vôtre, repartit Alexandre en se sauvant, *Royale Pituite*. » Chose étonnante, ces dénominations subsistèrent et l'on appela ainsi les deux légions de la garde nationale composées l'une d'hommes âgés, l'autre de tout jeunes gens. Après cet incident, Alexandre continua sa route ; il était sur le point de rejoindre ses camarades, quand tout à coup il en fut séparé par un flot de peuple qui portait en triomphe les bustes de Necker et du duc d'Orléans, recouverts d'un crêpe, en signe de deuil. L'affection populaire associait de la sorte, dans sa douleur, le prince, ami de la liberté, au grand ministre si dévoué à la cause sacrée de la justice et du droit. Nous savons en effet que le renvoi de Necker, obtenu la veille par la cour, avait exaspéré le peuple. Après avoir passé la place Vendôme, le jeune Boucher voit un détachement

Digitized by Google

du *Royal-Allemand* charger le peuple et briser le buste de Necker[1]. Un garde française est tué. Alexandre suit forcément le courant populaire et atteint le Pont-Tournant; il aperçoit alors un corps de cavalerie qui arrive au galop. Ce sont des dragons; à leur tête est le prince de Lambesc, parent de la reine, et dont l'irritation contre les factieux n'a plus de bornes. Ce prince abat d'un coup de sabre un pauvre vieillard inoffensif qui cherchait vainement une issue pour regagner son logis, puis, entraînant tous les siens, il s'élance sur la masse. Alexandre, au dernier rang heureusement pour lui, n'est pas même blessé dans l'effroyable mêlée. Le massacre est d'autant plus facile que les curieux sont en très grand nombre et que les émeutiers sans armes ne peuvent résister au choc de la cavalerie. Les reîtres, avec la rapidité de la foudre, frappent, culbutent, écrasent tout ce qui se trouve sur leur passage : femmes, enfants,

1. Thiers, Henri Martin et Mignet gardent le silence sur ce fait pourtant bien important. Michelet seul le signale (*Histoire de la Révolution française*, volume I, chapitre VI, page 102). On observera d'ailleurs, à cette occasion, que Thiers et Henri Martin passent peut-être trop rapidement sur l'action cruelle du prince de Lambesc qui eut les plus graves conséquences. De ces quatre grands historiens de notre Révolution, Mignet est le seul qui fait le mieux ressortir le bel exploit de ce noble colonel du régiment Royal-Allemand. (*Histoire de la Révolution française*, tome I, chapitre I, pages 67 et 68.)

Digitized by Google

vieillards, rien n'est épargné. Voilà, certes, une belle victoire qui coûtera bien cher à la monarchie française; car le sang de tous ces malheureux, versé comme à plaisir par l'étranger au service de Louis XVI, excite l'indignation de tout Paris, et en particulier de cet enfant de onze ans, Alexandre Boucher, qui embrasse dès lors la cause de la Révolution avec toute la fougue de son caractère.

Tout est en combustion dans la capitale; il semble que la ville entière ait la fièvre. Les faubourgs se lèvent; partout retentit le cri : « Aux armes », et, pendant la nuit, on force et on brûle les barrières; les boutiques d'armuriers sont mises au pillage, et des groupes menaçants se portent à la Bastille. Il n'y a vraiment qu'un témoin oculaire qui puisse nous donner quelque idée de l'état des âmes dans ce terrible moment de crise sociale. Ah! certes, la tempête eût été depuis longtemps et peut-être à jamais conjurée, si la noblesse d'alors eût été plus intelligente et plus humaine, car elle aurait dû applaudir aux sages mesures de Necker : la diminution du droit de mainmorte et de la taille, la création d'administrations provinciales dans le Berry et le Rouergue, la réduction du nombre ou des bénéfices des trésoriers, receveurs et fermiers généraux, l'établissement d'un prix

Digitized by Google

uniforme pour le sel dans tout le royaume. Elle aurait même dû seconder ses efforts pour la suppression des corvées et des péages, et contribuer, comme lui, à faire décréter la double représentation du Tiers sux États généraux, au lieu d'user de son influence sur l'esprit d'un roi faible pour éloigner de l'administration des affaires publiques un réformateur si éclairé, si honnête et si modéré. Enfin, en s'employant elle-même de tout son pouvoir à faire droit aux justes réclamations du peuple et à améliorer son sort, elle eût montré autant de raison que d'humanité et, par cela même, elle eût sauvé la vieille monarchie française. Mais, malheureusement, elle n'a que trop justifié à cette époque le jugement de La Bruyère : « Les grands n'ont pas d'âme ». A la fin du XVIII^e^ siècle, les nobles voyaient sans s'émouvoir, comme leurs pères du siècle précédent, « certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillaient et qu'ils remuaient avec une opiniâtreté invincible, se retirant, la nuit, dans des tanières où ils vivaient de pain noir, d'eau et de racines[1] »; et ces nobles ne faisaient rien pour

1. La Bruyère. — *Les Caractères*. Chapitre XI, « de l'Homme ».

Digitized by Google

adoucir la misère de ces animaux farouches, ne s'imaginant pas qu'ils étaient des hommes. C'est en effet par le manque de bon sens et de cœur que la noblesse s'est perdue et qu'elle a perdu son roi.

Pendant toute la journée du 13 juillet, des bandes de faubouriens, armés de piques, parcourent les rues. La nuit du 13 au 14 se passe dans le plus grand trouble. Dès le point du jour, Alexandre s'échappe de la maison, persuadé que son père ne voudrait pas l'emmener avec lui, et court à la caserne des gardes françaises : il trouve tous les soldats debout, aucun, du reste, ne s'était couché. Les sous-officiers avaient pris le commandement, et tout officier qui se présentait était éconduit de la belle manière.

« Il me semble, dit Boucher, que je vois encore le marquis de Saint-More, un des gentilshommes du duc d'Orléans, venant à la caserne sans s'inquiéter de la disposition d'esprit de ses hommes. Un caporal de sa compagnie, nommé Lefebvre, qui fut depuis maréchal de France et duc de Dantzick, l'apercevant, s'élance vers lui et le supplie de retourner sur ses pas : tout est désormais inutile pour arrêter les gardes françaises; il ne lui reste plus qu'à se mettre à leur tête et à les conduire au feu.

Digitized by Google

« Que Dieu m'en préserve! » répond le capitaine, et il rebrousse chemin.

A neuf heures le tocsin sonne de tous côtés pour rassembler la bourgeoisie et les citoyens de tout âge et de toute condition en état de porter les armes. C'est la voix de la patrie qui appelle à sa délivrance tous ses enfants. Des groupes nombreux se forment rapidement; l'exaspération devient de la rage; le nombre des révoltés augmente à chaque instant. « Des armes! des armes! » crie-t-on de toute part. On sait par expérience qu'on ne peut compter sur la bonne foi de Flesselles, le prévôt des marchands, qui a trompé ses concitoyens en leur promettant faussement des armes, et on décide unanimement qu'on ira en prendre à l'Hôtel des Invalides. Le peuple se met en marche ayant à sa tête des gens du Palais suivis de cinq ou six mille bourgeois. La foule est à peine arrivée que déjà les fossés sont franchis et les murs escaladés. Le gouverneur, M. le comte de Sombreuil, voyant que toute résistance est impossible, ordonne d'ouvrir les portes[1].

1. Ces détails sont entièrement nouveaux. D'après le récit des historiens et particulièrement de Michelet (*Histoire de la Révolution*, volume I, chapitre VII, page 179), on s'imagine que M. de Sombreuil résista jusqu'à la dernière extremité, et on ne peut s'expliquer comment le peuple parvint si facilement à pénétrer dans les souterrains des Invalides dont l'entrée était si bien dissimulée.

Digitized by Google

Il semble, du reste, assez tranquille, car il croit ses armes complètement en sûreté.

« Suivez-moi, crie quelqu'un tout près du jeune Boucher, nous allons trouver autant d'armes qu'il nous en faudra.

— Où cela? où cela? » s'écrie-t-on de tous côtés.

Boucher se retourne et reconnaît Jacquot coiffé d'un bonnet de papier orné de la cocarde parisienne rouge et bleue. Hissé sur les épaules d'un gros charbonnier, cet intrépide gamin de quatorze ans harangue la foule. On l'applaudit avec frénésie et on le porte en triomphe. Boucher fait comme tout le monde et se précipite à la suite de Jacquot qui à peine à s'arracher des mains de ses admirateurs et court le premier en avant. Alexandre coudoie en passant son instructeur, le vieux sergent, qui brandit son sabre. Il n'a pour arme qu'une règle qu'il a ramassée dans la rue devant un magasin. Jacquot, suivi de la foule, entre dans l'église et va droit à une porte secrète qui conduit aux souterrains. Son ami le fumiste, dont il a déjà été question, la lui avait montrée en travaillant avec lui dans l'Hôtel quelque temps auparavant et lui avait appris à l'ouvrir. Aussi le gamin pousse sans hésitation le ressort, la porte joue, et la foule, s'élançant alors par l'ouverture, le renverse et lui passe sur le corps. En moins de temps qu'il n'en faut pour

Digitized by Google

le raconter, l'arsenal est pillé et des masses de gens sortent de là armés de pied en cap. Les invalides fraternisent avec eux et leur livrent les canons. On peut évaluer à 26,000 les armes enlevées, sans compter les pistolets, les sabres et les baïonnettes. Le jeune Boucher a pour sa part une grande et lourde flamberge. La même voix qu'on a entendue tout à l'heure résonne encore comme un clairon perçant. C'est toujours Jacquot qui, revenu à lui, crie de toutes ses forces :

« A la Bastille ! à la Bastille ! Prenons et démolissons, s'il le faut, la Bastille, pour avoir le gouverneur. Ce gueux de Delaunay est un traître. »

Des milliers de voix répètent : « A la Bastille ! à la Bastille ! » Jacquot, montrant alors un morceau du buste de Necker, crie de plus belle : « A la Bastille ! à la Bastille ! » et le peuple électrisé court à l'assaut de cette redoutable forteresse. Boucher, bouillant d'ardeur, est au premier rang. A l'Hôtel de ville, on apprend qu'une députation envoyée le matin pour demander au gouverneur de la Bastille de donner les armes et de livrer la place, a rapporté sa promesse formelle de ne point tirer sur les citoyens et de *leur remettre toutes les armes* [1].

1. Au dire de nos historiens de la Révolution française, le gouverneur et la garnison de la Bastille auraient promis seulement de ne pas tirer, *si on ne les attaquait pas*. Selon Boucher,

Digitized by Google

Ayant confiance dans la bonne foi du gouverneur, le peuple se dirige vers la Bastille par la rue Saint-Antoine. Delaunay fait déployer l'étendard. On s'avance donc sans défiance ; mais à peine un détachement de gardes françaises, avec lequel marche le jeune Boucher, et cinq ou six cents bourgeois ont-ils dépassé le premier pont-levis, baissé pour la circonstance, que tout à coup celui-ci se relève[1], et une pluie de balles tombe sur tous ces malheureux, pendant que les canons de la forteresse foudroient le gros du peuple resté de l'autre côté ; quantité de gens sont tués ou blessés. Le peuple demeure un moment déconcerté par cette abominable trahison ; mais, soutenu par une indomp-

le gouverneur seul promit, *sans faire aucune condition*, de ne pas tirer, et de plus *il s'engagea à livrer toutes les armes*. Remarquons bien la gravité d'un tel engagement.

1. « Deux hommes, dit Thiers (*Histoire de la Révolution française*, tome I, chapitre II, page 96), montent avec intrépidité sur le toit du corps de garde, et brisent à coups de hache les chaînes du pont, qui retombe. » « Le peuple, dit Henri Martin (*Histoire de France*, tome I, chapitre III, page 56), força sous la fusillade de la garnison le premier pont-levis. » Ces deux historiens sont, comme on le voit, parfaitement d'accord pour prétendre que le gouverneur résista ouvertement aux assaillants sans chercher à les tromper. Mais Boucher, témoin oculaire à tous égards digne de foi, affirme que le pont-levis d'abord baissé se releva ensuite, dès que l'avant-garde des assaillants fut passée. Entre la relation de ceux qui n'ont point vu par eux-mêmes et le témoignage de celui qui a vu de ses propres yeux, le choix ne saurait être douteux. La trahison du gouverneur me semble donc aujourd'hui un fait avéré.

Digitized by Google

table énergie et l'amour si puissant de la liberté, il reprend bien vite toute son assurance. Les bataillons un instant en désordre se reforment et ces masses humaines, unies par un même sentiment, essuient sans broncher le feu meurtrier de l'ennemi et y répondent par de vives fusillades.

Cependant la position n'était vraiment plus tenable pour ceux qui avaient franchi le premier pont-levis, quand un garde française, qui se trouvait sous une voûte, eût l'heureuse idée de l'enfoncer à coups de hache. C'était un grenier à fourrage. Un camarade de Boucher, Rouvenat de la Rounat, s'offre pour y pénétrer ; on le hisse jusqu'à l'ouverture et, avec autant de hardiesse que d'activité, il tire des bottes de foin et de paille qu'on mouille ; on y joint deux voitures de fumier qui étaient près de là et on y met le feu. Il s'élève une fumée tellement épaisse qu'elle enveloppe complètement ce corps d'assiégeants et cache ses opérations aux assiégés qui ne savent plus où tirer. Sur ces entrefaites, un jeune homme se faisant une échelle des baïonnettes, grimpe, sous une grêle de balles, jusqu'au pieu qui retient le premier pont-levis et le scie. La lourde machine s'abaisse brusquement et la foule parvient jusqu'au second fossé près duquel gisent les premières victimes du traître Delaunay. Il semble alors que le

Digitized by Google

peuple redouble de courage ; ses efforts se portent contre le logement du gouverneur qui est l'objet d'une furieuse attaque. C'est de part et d'autre un feu roulant de mousqueterie ; les morts et les blessés jonchent le sol, mais la multitude grossit sans cesse, et c'est une multitude de héros. Les gardes françaises font des prodiges de valeur. Tout à coup on entend crier :

« Nous tenons le gouverneur ! voici Delaunay ! »

On vient de saisir en effet un homme en habit brodé et on le tire de façon à le mettre en pièces. Le prisonnier hurle en se débattant :

« Laissez-moi, vous vous trompez, je ne suis pas le gouverneur.

— Et quand il le serait, s'écrie un officier de génie nommé Sandray, serait-ce une raison pour le traiter ainsi ? »

Puis il s'élance vers ce malheureux ; grâce à sa force herculéenne, il parvient jusqu'à lui, écarte ceux qui l'étouffent, et lui fait un rempart de son corps en disant :

« N'assassinez pas cet homme, jugez-le.

— C'est vrai, » répliquent quelques citoyens parmi lesquels se trouve le père d'Alexandre. Le brave Sandray, qui vient de recevoir deux coups de sabre sur la tête, s'affaisse à ce moment-là, et, tandis qu'on lui porte secours, un canonnier s'ap-

Digitized by Google

proche du malheureux prisonnier que des furieux ont ressaisi.

« Eh! crie-t-il, lâchez-le donc, ce n'est pas Delaunay, j'en réponds ; c'est Clouet, le régisseur des poudres de l'arsenal.

— Oui, oui, je suis Clouet, » répète faiblement le prisonnier à moitié mort de peur. La foule obéit. Alors, le canonnier dit à Clouet :

« Livre-nous ton magasin pour faire sauter ce nid de serpents, et tu es libre. »

Mais Clouet n'est pas en état de répondre : il n'entend plus, ne voit plus, ne peut articuler aucun son. Quelques citoyens le conduisent à l'Hôtel de ville, où on le met immédiatement en liberté.

Pendant ce temps un corps d'insurgés tirait le canon contre le second pont-levis et les boulets rebondissaient avec fracas sur les chaînes ; quoique fortement ébranlé il ne cédait pas sous la mitraille. Alors un canonnier des gardes françaises, nommé Thomas, ne fit pas difficulté d'aller les briser, et d'ouvrir ainsi au peuple le dernier passage. Mais comme le pont-levis était trop étroit pour permettre à la masse de passer rapidement, on courut chercher des planches qu'on jeta en travers du fossé et on établit de la sorte un large pont volant. La foule put donc franchir la dernière

Digitized by Google

enceinte sans cesser une minute de tirer sur les assiégés. Le jeune Boucher marchait toujours avec l'avant-garde, heureux de pouvoir, parmi les premiers, braver le péril : il montrait même une hardiesse sans pareille ; car il eût rougi de paraître moins valeureux que des femmes qu'il voyait près de lui faire le coup de fusil et affronter la mort avec une intrépidité de héros.

Un papier sortait d'une meurtrière. Alexandre s'approche, et son ami le vieux sergent le hisse sur son dos ; l'enfant saisit le papier ; on en fait la lecture : il s'agit d'une capitulation. Le peuple déjà trompé ne l'accepte pas [1] ; il fait des efforts surhumains et, par le passage que lui ouvre son artillerie, il pénètre enfin victorieusement dans la forteresse. Les assiégeants se précipitent dans les cours, égorgent ceux des assiégés qui ont la témé-

1. Henri Martin s'exprime ainsi (chapitre III, page 57) : « Les invalides postés sur les tours, apercevant le drapeau blanc que portait la seconde députation, mirent la crosse en l'air. Le peuple avança croyant qu'on allait ouvrir. Les Suisses le fusillèrent à bout portant. » Il n'est vraiment pas croyable que le peuple, après un tel acte de perfidie, ait accepté, comme le prétend Henri Martin, la capitulation que lui offrait le gouverneur. Au contraire, il est tout à fait vraisemblable que le peuple, après avoir été traité si déloyalement, a dû, de crainte qu'une offre de ce genre ne cachât une nouvelle perfidie, rejeter toute proposition faite par les assiégés. Cette vraisemblance, grâce au témoignage de Boucher, devient une vérité incontestable.

Digitized by Google

rité d'essayer un semblant de défense, et envahissent les escaliers et les appartements, cherchant partout l'objet de leur haine implacable.

« Delaunay, crient-ils, il nous faut Delaunay ! »

On le découvre bientôt, car il ne se cache pas : « Je revois encore, dit Boucher à l'âge de soixante-dix ans, son visage pâle, son œil résolu, son air fier[1]. »

On le saisit. Boucher père dit à ceux qui l'entourent :

« Voyez, c'est un brave, réservons-le ; ce n'est pas à nous de le juger ; conduisons-le à l'Hôtel de ville.

— Oui, c'est cela, » s'écrie-t-on de toute part.

Mais, pendant le trajet, malgré les efforts de ceux qui veulent le protéger, Delaunay est en butte à tous les outrages, à tous les mauvais traitements ; les uns l'insultent, les autres le frappent : il demeure impassible ; pas une plainte

1. Ce souvenir si net et si précis ne permet guère de croire que le gouverneur de la Bastille était, comme le prétend Michelet (*Histoire de la Révolution*, volume I, chapitre VII, page 182), « plein de trouble et de terreur », quand il entendit les cris furieux du peuple ; car, s'il en avait été ainsi, lorsque tout n'était pas encore perdu, Delaunay aurait été assurément plus mort que vif, quand il se serait vu au pouvoir de ce peuple tant redouté, et il n'aurait point alors apparu à Boucher avec une expression d'énergie et de fierté telle qu'elle ne s'affaiblit jamais dans son esprit.

Digitized by Google

ne lui échappe; tandis qu'il gravit les marches de l'Hôtel de ville, un forcené lui casse la tête d'un coup de pistolet tiré à bout portant.

Pendant que Delaunay expiait sa trahison par cette mort cruelle, le peuple ouvrait les cachots de la Bastille et rendait la liberté à tous les prisonniers. Parmi eux se trouvait un vieillard renfermé depuis trente ans. Le jour lui blessait la vue ; il demanda qu'on lui bandât les yeux. C'était à qui le recueillerait. Puis on se mit avec rage à démolir la forteresse en commençant par le logis du gouverneur.

« Il est impossible, dit Boucher, de se figurer avec quelle rapidité fut détruite cette prison d'État, si on ne l'a pas vu détruire. »

Cependant, si nous observons que quatre heures avaient suffi au peuple pour s'emparer de la Bastille, nous concevrons aisément qu'il fallut bien peu de temps à sa vengeance pour ne pas laisser debout une seule pierre de ce monument qui, élevé par le despotisme, avait, pendant plus de quatre siècles, comme un géant inexpugnable, jeté un outrageant défi à la faiblesse et à la misère des opprimés. Le peuple savait en effet qu'en sapant la Bastille il sapait les fondements de l'ancien régime, et, le soir du 14 juillet, il pouvait se réjouir, fier de son œuvre de *haut justicier :* la destruction de la Bastille entraînait la chute du pouvoir absolu.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Le général Lafayette et le jeune volontaire de 1790 et de 1792. Grands musiciens du temps.

Alexandre Boucher engagé volontaire dans la garde nationale. — Ses chefs lui décernent un brevet de patriotisme. — Il est élu instructeur et reste simple garde. — Il reçoit du général Lafayette un fusil d'honneur. — Sa première blessure dans un mouvement populaire. — Il se bat en duel. — La France est envahie par l'étranger. — Alexandre part en qualité de volontaire. — Il assiste au combat de Sainte-Menehould. — Il tombe malade. — Son retour à la maison. — Sa visite à Viotti. — Comment il est accueilli par le célèbre musicien. — Il finit par entrer dans ses bonnes grâces et par s'en faire un ami. — Sa mésaventure à l'occasion d'un concert donné par Rode. — Il devient l'élève du vicomte de Marin et reçoit des leçons de Maëstrino. — Courte durée de cette bonne fortune.

La veille du 14 juillet s'était formée, sous le commandement du général Lafayette[1], la milice

1. On observera que Lafayette, sans doute par mépris de tout titre nobiliaire, écrivait son nom en un seul mot. J'ai donc adopté cette orthographe la plus conforme à la vérité.

Digitized by Google

bourgeoise qui prit au lendemain de la Révolution le nom de garde nationale.

Au camp de la plaine des Vertus sous Paris, dans la compagnie de chasseurs du premier bataillon de la seconde division, dite de la Croix-Rouge, un engagé volontaire de douze ans se distinguait tout particulièrement.

C'était Alexandre Boucher.

Malgré son extrême jeunesse, et à la grande désolation de sa mère qui craignait fort pour sa santé, il faisait, comme l'homme le plus robuste, son service de jour et de nuit avec la plus rigoureuse ponctualité et un entrain sans pareil. Toujours le premier à prendre les armes et le dernier à les poser, il ne commettait jamais la moindre infraction à la discipline. Modèle de bravoure et de soumission, il était en vérité, comme le chevalier Bayard, sans peur et sans reproche. C'est pourquoi tous les chefs, dans leur admiration pour les mâles vertus de cet enfant, lui délivrèrent d'un commun accord, le 7 septembre 1790, un brevet d'honneur que les plus vieux soldats eussent envié et dont je me plais à reproduire textuellement la teneur[1]. Bien plus, on lui donna, par exception, voix délibérative dans les assem-

1. C'est au péril de sa vie que Boucher conserva la pièce dont je donne le fac-similé; car, sous la Terreur, la saisie de ce

Digitized by Google

blées. D'autre part, ses compagnons d'armes l'élurent à l'unanimité instructeur; mais, comme cette fonction exemptait du service, il ne voulut l'accepter qu'à la condition de rester toujours simple chasseur. Aussi le voyait-on sortir des rangs pour

brevet signé pàr Lafayette causait sûrement la perte de son propriétaire.

Vu par nous
Commandant général.
LAFAYETTE.

Vu par nous
Commandant de bataillon.
JOLLY.

UNION LIBERTÉ

« Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux. »

2e Division.
1er Bataillon.

BREVET
DE
VOLONTAIRE DE LA GARDE NATIONALE
PARISIENNE.

Compagnie.
de Chasseurs

Nous soussignés déclarons et attestons à qui il appartiendra que Monsieur Alexandre-Jean Boucher natif de Paris, âgé de 12 ans, de la taille de 4 pieds 6 pouces, cheveux et sourcils châtains, yeux noirs, nez aquilin, s'est fait enregistrer le 15 février mil sept cent quatre-vingt-dix, et qu'il a mis dans son service *une exactitude, un zèle et une activité qui prouvent son patriotisme.*

En foi de quoi nous lui avons délivré le présent Brevet d'inscription pour lui servir et valoir ce que de raison.

A Paris le 7 septembre 1790.

Vu par nous
chef de division.
DE COURTOMEY.

GRAVERIE.
Capitaine commandant
de ladite compagnie.

Vu par nous
Major de division.
D'ARBLAY.

Vu par nous
Adjudant-major du bataillon.
COLLASE.

Digitized by Google

apprendre aux jeunes soldats, ses aînés, l'exercice et le maniement du fusil, puis, une fois l'instruction finie, reprendre sa place à côté d'eux pour partager leur service et leurs fatigues. Avec la modestie qui s'ignore, il traçait ainsi, sans s'en douter, la voie du désintéressement absolu et de la vraie grandeur à ce héros de 93, La Tour d'Auvergne, qui refusa non seulement tout avancement militaire, mais même le titre de *Premier grenadier* de la République.

Un jour, à la suite d'une grande revue, Alexandre eut le bonheur d'être présenté, devant toute la division, au général en chef Lafayette. En sa présence il fit l'exercice avec la précision d'un vieux troupier, et le héros de la guerre d'Amérique le complimenta à plusieurs reprises. A partir de ce moment Lafayette le prit en affection, il l'engagea même un jour à venir le voir. On peut juger de la joie du jeune chasseur. Quel honneur pour lui d'être admis chez le célèbre général !

C'est avec une émotion indicible qu'il entra dans son cabinet.

« Rien, raconte-t-il, n'était plus simple et plus bourgeois ; ce qui me frappa le plus ce furent les armes et de splendides vues d'Amérique. Comme je regardais beaucoup la panoplie et particulièrement les fusils, le général me dit :

Digitized by Google

« Vous aimez donc les fusils, mon petit ami? « J'en suis bien aise; car je vous en ai fait faire « un qui ne vous sera d'aucun poids; je vous « prie de l'accepter et de vous en servir pour « l'amour de moi. »

« J'étais si troublé que le général le remarqua.

« Remettez-vous, mon cher enfant, remettez-« vous; ce n'est qu'un petit cadeau, mais ce « sera plus tard pour vous, je l'espère, un grand « souvenir.

« Oh! général, mon cœur bat de joie et d'or-« gueil, croyez-le bien, et vous pouvez être sûr « que je me montrerai digne d'un tel présent. »

Lafayette avait tenu à faire pour le jeune Boucher ce que le peuple américain avait fait pour lui; il savait le prix qu'on attache à une arme d'honneur et il pensait bien que ce soldat de douze ans serait aussi fier de son fusil que lui-même l'était de son épée.

Alexandre ne se servit plus depuis lors d'un autre fusil, et ce fut toujours avec un légitime orgueil qu'il le porta; car c'était le gage glorieux de l'amitié d'un héros, amitié qui ne perdit rien de sa force avec les années, puisque trente-quatre ans plus tard Lafayette, dans un mot écrit de Lagrange le 28 mai 1824, appelait Boucher

Digitized by Google

« *mon cher ancien chasseur de la garde nationale de 89*[1]. »

Après le 6 octobre, le peuple voulut piller l'hôtel de Castries, situé rue de Varennes, la garde nationale s'y porta aussitôt pour maintenir l'ordre. Alexandre était comme toujours au premier rang avec son cher fusil ; une balle l'effleura ; c'était sa première blessure ; elle lui fit l'effet d'un chevron ; aussi en parlait-il souvent avec fierté à sa pauvre mère qui toute tremblante lui disait :

« Mais, songe donc, mon enfant chéri, si ce monstre qui t'a blessé, t'avait tué, que serais-je devenue? Ah! tu as beau dire, j'aimerais mieux te voir jouer du violon que de ce dangereux instrument. »

Mme Boucher ne pouvait pas plus s'accoutumer aux mœurs guerrières de son fils qu'à la vie de troubles et de combats de ce temps-là. Elle ne souhaitait que la paix, et en cela elle ressemblait à la majorité des femmes de la bourgeoisie de son

1. Lorsque le général Lafayette écrivit ce mot à Boucher en 1824, c'était un beau vieillard, encore vert malgré ses soixante-sept ans, un visage noble et fier, miroir d'une âme forte et droite. C'est ainsi que me l'a dépeint mon père, son compatriote et ami, qui eut six ans plus tard l'honneur d'être son secrétaire, quand la Révolution de 1830, après en avoir fait le chef du gouvernement provisoire, lui donna le commandement de toutes les gardes nationales.

Digitized by Google

époque, qui, si l'on en excepte quelques exaltées, avaient vu avec peu d'enthousiasme la Révolution éclater ; ce n'était pas qu'elles fussent attachées à l'ancien régime, elles avaient trop d'esprit et de cœur pour cela ; mais ce qu'elles avaient appelé de leurs vœux, et ce désir est tout à leur honneur, c'était une réforme politique et sociale sans secousse, sans bouleversement, surtout sans effusion de sang.

Mme Boucher n'avait pas tort de trembler pour la vie de son enfant ; dans l'état de surexcitation générale des esprits, les périls de l'émeute ou de la guerre n'étaient pas les seuls qu'elle eût à craindre ; elle ne tarda pas à en acquérir la preuve. Alexandre, après l'exercice, avait l'habitude de jouer au ballon[1] avec quelques-uns de ses camarades dans le jardin du Luxembourg. Il arriva un jour qu'au moment où il allait lancer à son tour le ballon, un homme d'une trentaine d'années, posté derrière lui, l'enleva par le fond de sa culotte et le fit sauter en l'air en disant : « Voilà le cas que je fais de la garde nationale. »

Alexandre se relève prestement, s'élance sur le butor et lui applique de toutes ses forces un vigoureux soufflet en s'écriant :

1. C'était le grand jeu scolaire du temps.

Digitized by Google

« Et moi, voilà le cas que je fais des gens de ton espèce. »

Il lui fait ensuite un salut militaire avec autant de calme que s'il ne s'était rien passé et ajoute :

« S'il ne se fût agi que de moi, je n'aurais pas été si vif avec un homme de votre âge; mais l'honneur du corps dont je porte l'uniforme m'oblige de m'en rendre digne. C'est pourquoi je vous demande raison de votre insulte, comme je suis prêt à vous donner satisfaction de la mienne. »

Plus de six cents personnes faisaient cercle autour du jeune chasseur et de son provocateur. Celui-ci dit alors d'un air de matamore, en roulant des yeux terribles :

« Je ne me bats pas avec des bambins, je les fouette. »

La foule poussant des cris d'improbation, il ajoute :

« Vous voulez me faire tirer l'épée contre ce galopin; mais vous êtes fous, je vois bien que vous ne savez pas à qui il a affaire : je suis maître d'armes et je l'embrocherai comme une alouette.

— C'est ce que nous allons voir, repart Alexandre; je ne suis plus un enfant, puisqu'on m'a jugé digne de porter cet uniforme; et je sais manier l'épée aussi bien que vous. Allons, sortons

Digitized by Google

d'ici et venez sur-le-champ vous mesurer avec moi, ou je vous crache au visage. »

Et le jeune chasseur s'ouvrant un passage à travers la foule qui grossissait à chaque instant, se rend derrière les murailles des anciens Chartreux. Les gardes nationaux le suivent, entraînant le bravache. Arrivé sur le terrain, celui-ci met habit bas comme son adversaire, mais d'assez mauvaise grâce; on choisit deux sabres de même dimension et les deux combattants se mettent en garde. A la première passe, le pourfendeur reconnaît l'énergie, la vivacité et l'habileté du jeune chasseur, et il en conçoit assez d'inquiétude pour perdre son sang-froid et se laisser bientôt désarmer. Alexandre ramasse lestement le sabre et le lui rend en criant « en garde », et en frappant vivement du pied le sol. Mais l'autre, dont la main tremble, dit d'une voix faible :

« Non, je n'irai pas plus loin; vous êtes un brave enfant; je vous ai méconnu, j'en conviens, je vous fais mes excuses et toutes celles que vous voudrez. »

L'intrépide Boucher accueille cet aveu de poltronnerie avec un air de pitié qui excite l'hilarité générale, et tous les spectateurs se mettent à crier :

« Bravo, chasseur, bravo ! »

Digitized by Google

Quelques-uns l'enlèvent spontanément, le placent sur leurs épaules et le portent en triomphe au milieu des applaudissements, des danses et des chants. Le cortège arrive ainsi rue de Vaugirard. Boucher père, de garde à la section, prévenu aussitôt du duel, accourait à ce moment pour tâcher d'empêcher le combat ou au moins pour se battre à la place de son fils. Dès qu'Alexandre l'aperçoit, il saute à terre et court à lui pour l'embrasser. Le père croyant son fils coupable le repousse d'abord ; mais ensuite, tous les assistants le détrompant en lui racontant brièvement comment les choses s'étaient passées, il éprouve une telle joie de la conduite de son fils, qu'il le presse plusieurs fois dans ses bras, répétant d'une voix étouffée par l'émotion :

« C'est bien, mon fils, c'est très bien !

— Je n'ai fait que mon devoir, » répond simplement Alexandre.

A son retour à la maison, sa pauvre mère le couvre de ses larmes et lui dit en jetant un regard de tristesse sur ses armes :

« J'aimais mieux ton violon. »

La noblesse, comme on sait, mécontente de l'abolition des titres, avait essayé plusieurs fois, mais en vain, de soulever le peuple. Lasse enfin de ses menées contre-révolutionnaires qui n'abou-

Digitized by Google

tissaient à rien dans son pays, elle avait émigré et depuis longtemps elle excitait contre la France toutes les puissances étrangères. Les divers Etats de l'Europe avaient formé contre la Révolution une coalition générale et se disposaient à occuper notre territoire sur plusieurs points à la fois.

Les Prussiens venaient d'entrer en Champagne.

La patrie était déclarée en danger.

L'Assemblée législative faisait appel aux volontaires pour aller chasser du sol français ces odieux envahisseurs.

Alexandre Boucher était enrôlé de la veille, comme l'atteste la pièce ci-dessous[1], dans l'une

1. THÉATRE DU PALAIS.

LIBERTÉ. — ÉGALITÉ.

Nous soussignés Administrateur du Théâtre du Palais, Commandant et Adjudant-major nommés par les deux Compagnies franches des artistes composant ledit théâtre.

Certifions à qui il appartiendra qu'en vertu du décret de l'Assemblée nationale, rendu le 7 septembre 1792, qui constitue lesdits artistes en compagnies franches pour le service du camp, M. Alexandre-Jean Boucher fait partie des artistes dudit Théâtre, et qu'en cette qualité il est dans la seconde Compagnie où il sert comme volontaire.

Fait à Paris ce 14 septembre l'an 1792, de la liberté le quatrième, et de l'égalité le premier.

Vu par nous
Administrateur et commandant.
LENOIR DES VALUE.

Capitaine
de la seconde compagnie.
NAVOIGILLE.

Adjudant-major.
DELACORTE.

Digitized by Google

des deux compagnies franches régulièrement constituées par les artistes du Théâtre du Palais pour le service du camp. N'écoutant que son courage et son patriotisme, il voulut partir sur-le-champ, malgré les supplications de sa mère. Son père était résolu à en faire autant ; cependant il se décida à rester pour ne pas laisser sa femme seule et dépourvue de toute ressource.

Quelques personnes le blâmaient d'exposer un enfant de quatorze ans aux hasards de la guerre : « Nous sommes, répondait-il, dans un temps où les enfants doivent mûrir vite. Ce sont des fruits précoces. Je connais mon fils : il a le diable au corps, bien sûr, il s'échapperait. J'aime encore mieux qu'il parte avec mon consentement ; car je le confie aux soins du sergent de sa compagnie. D'ailleurs, *le devoir avant tout : on ne saurait de trop bonne heure apprendre à le remplir.* » Paroles sublimes dans la bouche d'un père qui fait de si bon cœur à la patrie le sacrifice de son unique enfant, et que je livre aux méditations des pères de famille d'aujourd'hui !

Le lendemain, au point du jour, la première colonne des volontaires de 1792, parmi lesquels se trouvait notre jeune patriote, s'élançait vers la Champagne.

Alexandre Boucher s'exprime ainsi à ce sujet :

Digitized by Google

« Jamais je ne pourrais donner une idée de notre enthousiasme ; c'était du délire. Nous étions tous fous, mais d'une folie sublime, celle du patriotisme. Rien ne nous arrêtait ; nous marchions jour et nuit, nous privant de tout, sans même nous en apercevoir, n'ayant qu'une pensée, celle de joindre l'ennemi et de le chasser du territoire ; je ne crois pas qu'on ait jamais vu pareil élan. » Et il ajoute :

« Je ne citerai pas les épisodes de cette campagne ; l'histoire les a enregistrés, et mon rôle y fut celui de tous. On eût dû mettre chaque soldat à l'ordre du jour de l'armée, si l'on eût voulu en citer quelques-uns. » Il faisait partie du camp de la Lune, et, dans le combat de Sainte-Menehould auquel il assista, ce fut un lion. Ses forces le trahirent subitement : pris des fièvres depuis son départ de Paris, il avait lutté jusque-là victorieusement contre elles et montré, comme le vieux comte de Fuentes à Rocroi, qu' « une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime ». Mais l'excès des fatigues et l'effort prodigieux qu'il fit pour prendre part à ce premier engagement, favorisèrent les progrès du mal, et, malgré sa volonté de fer, n'ayant plus d'action sur son pauvre corps exténué, il fut forcé de quitter le camp et d'aller aux environs de Château-Thierry

Digitized by Google

chez de bons paysans qui le soignèrent comme leur fils. Désolé de n'avoir pu participer à la victoire de Valmy et caressant l'espoir de reprendre sa revanche dans les batailles, sitôt qu'il en aurait la force, il cacha sa maladie à ses parents; mais un de ses camarades les en prévint, et son père se hâta de venir le chercher. Il avait besoin, pour se remettre, de soins prolongés. Obligé de garder la chambre, il s'aperçut vite de la gêne où ses parents vivaient depuis un certain temps. Par suite de la suppression des mousquetaires de la maison du roi, François Boucher avait perdu sa place de musicien. D'autre part, ses protecteurs dispersés ne pouvaient plus rien pour lui, et les concerts comme les leçons devenaient chaque jour de plus en plus rares. Alexandre souffrait de ne pouvoir se rendre utile. Aussi, dès qu'il fut en état de sortir, se mit-il à chercher fortune. Comme il passait par hasard devant la maison du célèbre Viotti, il lui vint à l'esprit d'y entrer et de demander franchement au maëstro son appui. Le grand musicien consentit à recevoir le jeune inconnu. En train de pointer des notes, il s'interrompt pour s'informer du but de sa visite. « Illustre citoyen, lui dit Boucher, je suis un jeune élève du lycée des arts; je désire ardemment me perfectionner dans l'étude du violon

Digitized by Google

et je viens vous supplier de me donner des leçons.

— Je ne suis pas citoyen, je m'appelle il signor Viotti, répond-il d'un ton bourru ; que sais-tu faire ? »

Et il lui présente un violon. Alexandre commet la plus grande des maladresses : il lui joue « con amore» les morceaux les plus difficiles de Maëstrino, son rival. Le maître l'écoute d'abord assez tranquillement, puis il donne des signes d'impatience, enfin il l'arrête brusquement et l'apostrophant ainsi :

« Petit misérable, sacripant, scélérat, tu viens ici pour me narguer ; tu es envoyé par mon rival pour me demander des leçons. Tu dois être son élève favori, sans cela comment exécuterais-tu d'une manière aussi surprenante ces morceaux hérissés de difficultés ? Je ne suis pas ta dupe, sors d'ici, n'y reviens jamais ou je te fais jeter à la porte.

— Mais, monsieur, vous vous trompez, réplique l'enfant ; je vous affirme que je ne connais point Maëstrino ; je ne l'ai jamais vu, jamais entendu.

— C'est impossible, repart Viotti.

— Depuis un an, continue Alexandre, je n'ai pas pris de leçons ; mes parents sont devenus trop pauvres pour les payer ; voilà pourquoi je viens vous supplier...

Digitized by Google

— Va-t'en, petit serpent, hurle Viotti, sors d'ici et ne t'avise pas de jaser sur ton impertinente démarche, ou tu auras affaire à moi. »

Le pauvre Alexandre se retira tout penaud, mais avec la résolution bien arrêtée de revenir à la charge et la conviction qu'il réussirait. Sans souffler un mot de sa déconvenue, il se mit à étudier avec zèle les trois premiers grands trios de Viotti, et, quand il fut bien sûr de lui, il prit un soir son violon et s'en alla résolument chez le grand artiste qui ne fut pas médiocrement étonné de le revoir. Alexandre, dans cette circonstance, faisait preuve d'une obstination pareille à celle de Diogène qui, malgré la menace du bâton, s'attacha aux pas d'Antisthène.

« Comment ! c'est encore toi ? » s'écrie Viotti.

Pour toute réponse le jeune audacieux lui joue ses propres morceaux. Le maître émerveillé lui dit alors :

« Petit drôle, tu saisis et tu exécutes à ravir les différents styles et leurs moindres nuances ; tu as déjà un talent hors ligne, tu arriveras à en avoir beaucoup plus, car la nature t'a heureusement doué ; persévère, tu réussiras. »

Ils causèrent tous les deux assez longtemps de musique ; Viotti fut surpris de son instruction et se borna à lui donner quelques conseils et à mar-

Digitized by Google

quer quelques pauses dans ses trios. Alexandre raconta tout à ses parents et leur montra son précieux autographe. Ainsi, par sa persévérance jointe à son merveilleux talent, il était parvenu à désarmer Viotti et, qui plus est, à s'en faire un ami. La lettre suivante montre que l'estime du célèbre artiste pour Boucher alla toujours croissant, puisque vingt-deux ans plus tard il n'hésitait pas à trouver que sa musique pouvait dans certains cas être plus goûtée que la sienne :

Ce samedi, 25 juin 1814.

Je vous prie en grâce d'avoir le plus grand soin de ces quatre parties. Si elles se perdaient je n'en aurais plus. Je ne vous donne pas les instruments à vent, mon cher monsieur Boucher, naturellement ceux-là vous les avez et il ne vous faut point de double.

Pour le vrai effet de ce concerto, il faudrait un bien grand orchestre. Peut-être ne vaudrait-il pas mieux jouer un de vos morceaux, qui probablement ferait plus de plaisir.

Votre dévoué,

J. B. Viotti.

Au temps où Boucher s'insinuait de la sorte dans les bonnes grâces de ce maëstro, sa passion pour la musique lui causa une singulière mésaventure. On avait affiché un concert de Rode, le meilleur élève de Viotti. Alexandre avait le plus grand désir de l'entendre ; mais il n'avait pas un

Digitized by Google

son et ne connaissait pas le bénéficiaire. Il lui vint alors une idée qu'il mit aussitôt à exécution sans se rappeler le conseil du bon la Fontaine: « En toute chose il faut considérer la fin. » Se faufilant dans la salle il se cache sous les gradins de l'orchestre. A peine venait-on de commencer que, pour le malheur de l'enfant, un maudit basson laisse tomber son instrument, et se prend à chercher une clef qui s'était détachée ; en allongeant la main, il rencontre une jambe et pousse un cri. Alors musiciens de se taire et auditeurs d'accourir : on se presse autour de l'artiste troublé, et on retire l'enfant confus et tout couvert de poussière ; on le prend pour un garnement qui s'est glissé là peut-être pour voler, et on le jette à la porte avec force injures. Ce qui affligea surtout le pauvre Alexandre ce ne fut pas d'avoir été traité d'une manière si humiliante, mais bien de n'avoir point entendu Rode!

Il y avait alors à Paris un gentilhomme très beau et très spirituel, artiste d'un grand talent, aussi fort sur le violon que sur la harpe; c'était le vicomte de Marin surnommé Apollon.

Alexandre conçut le projet de parvenir jusqu'à lui et, à force d'adresse, d'obtenir qu'il se chargeât de son perfectionnement musical. Mais ne sachant comment s'y prendre, il rôdait sans cesse autour

Digitized by Google

de sa maison, sans oser y entrer. Un matin il suivit la cuisinière, décidé à l'aborder. Elle entra chez une fruitière, et il l'entendit de la porte lui demander si elle ne connaissait pas un jeune garçon honnête et intelligent, capable d'aider le valet de chambre de son maître.

« Bon, se dit Alexandre, voilà mon affaire. »

Et tout de suite, sans prendre le temps de la réflexion, il s'avança en disant de l'air le plus aimable :

« Madame (ce titre, pensait-il fort justement, devait flatter la cuisinière d'un aristocrate et lui concilier dès l'abord ses sympathies), si vous avez besoin d'un honnête garçon, me voilà. »

Après l'avoir toisé sans prononcer une parole, elle répondit :

« Oui-da, tu me plais, tu as l'air résolu et leste. »

Et elle lui posa les questions suivantes :

« Comment t'appelles-tu ?

— Alexandre.

— Après ?

— Boucher, ajouta-t-il avec hésitation.

— Où sont tes parents ?

— Loin d'ici.

— As-tu servi ?

— Oui, autrefois chez le marquis de Jumilhac.

— C'est bien, marche. »

Digitized by Google

Alexandre la suivit dans le plus grand trouble ; son cœur battait la générale, quand il se vit en présence du vicomte enveloppé dans une magnifique robe de chambre en brocart mordoré.

La cuisinière expliqua la chose en peu de mots.

« Il est assurément gentil, dit le vicomte, mais on ne connaît pas ce petit drôle ; c'est peut-être le fils d'un voleur.

— Monsieur, s'écrie l'enfant avec assurance, mon père est un honnête homme. Prenez-moi à l'essai, je ne demande pas à être payé.

— Que veux-tu alors ?

— Rester près de vous, vous servir et vous entendre jouer de vos divins instruments.

— Quel singulier enfant ! Tu me connais ?

— Qui ne connaît pas monsieur le vicomte ? »

Cette flatterie chatouilla délicieusement l'orgueil du gentilhomme qui lui dit :

« Tais-toi, tu me rendrais suspect avec ton titre de vicomte. Enfin je te prends à l'essai, mais non pour rien, morbleu : tu auras trente écus, tu peux entrer immédiatement en service.

— Demain, monsieur, répondit l'enfant transporté de joie, je vais chercher mes hardes. »

Chemin faisant, Alexandre se demandait comment il annoncerait la nouvelle à ses parents ; car

Digitized by Google

ils ne consentiraient jamais à laisser leur fils entrer en condition. Il était donc fort perplexe et ne trouva rien à dire pour le moment à ses parents. Il ne ferma pas l'œil de la nuit. Enfin le matin, dès qu'il fut prêt, il embrassa son père et sa mère, et d'un air dégagé leur dit :

« Je vais chez M. le vicomte de Marin ; il veut bien me donner des leçons ; j'y coucherai peut-être. »

Et sans attendre de réponse il s'enfuit.

Son père trouva la chose si étrange qu'il voulut en avoir sur-le-champ le cœur net. Il se rendit tout de suite chez M. de Marin. Alexandre y était déjà ; il s'installait et ne vit pas entrer son père. Un moment après la cuisinière vient le chercher de la part de M. le vicomte. Sans défiance il court à l'appartement de son maître et y trouve son père dont la vue produit sur lui l'effet de la tête de Méduse. Le pauvre enfant sévèrement admonesté fond en larmes. Son chagrin est d'autant plus violent qu'il perd tout espoir de réaliser son beau rêve. Mais quelle est sa surprise, quand le vicomte lui dit :

« Maintenant que votre père vous a comme de juste réprimandé, je vais vous féliciter de votre ardent amour pour l'art musical. J'ai beaucoup entendu parler de vous, mon jeune

Digitized by Google

ami, et, si vous étiez venu me demander sans détour ces leçons que vous brûlez d'obtenir, je vous les aurais bien volontiers accordées. Ce que votre père et moi nous blâmons, c'est votre mensonge. Allons, prenez ce violon, faites-vous entendre, et, si vous êtes ce que je suppose, je me charge de vous pousser. »

Alexandre ne se fit pas prier, comme on pense bien, et joua à merveille, malgré son émotion.

« Je suis content, dit alors M. de Marin, venez me voir tous les jours, mon jeune ami, nous travaillerons ensemble.

« Oh ! monsieur, que je vous remercie! » s'écrie l'enfant profondément touché de tant de bonté, et se jetant dans ses bras il l'embrasse avec effusion. Dès lors, il ne manqua pas une seule de ses précieuses leçons, et il eut encore la bonne fortune d'entendre quelquefois chez son professeur l'illustre Maëstrino, artiste dans l'âme, qui lui apprit à faire chanter son violon comme une voix humaine et à improviser sur de simples textes des points d'orgue admirables. Alexandre parvint bientôt à imiter le jeu de Maëstrino avec tant de perfection que ceux qui avaient entendu le maître prétendaient qu'en entendant l'élève ils croyaient l'entendre encore. Mais ces matinées charmantes, où le jeune Boucher se plaisait tant à tenir sa

Digitized by Google

partie dans les brillants concertos qu'exécutaient ensemble ces deux grands musiciens, ne tardèrent pas à être interrompues ; le vicomte de Marin jugea prudent de faire ce que la plupart des nobles avaient déjà fait depuis longtemps : il émigra.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Sous la Terreur. — Le 13 vendémiaire. — Un jeune républicain à la cour du roi d'Espagne Charles IV.

Boucher soutien de sa famille. — Comment il gagne le pain de chaque jour. — La Terreur. — M^me^ de Mortaigne en danger. — Discours du citoyen Boucher dans le comité de Salut public. — Il sauve sa bienfaitrice. — Une lettre de M^me^ de Mortaigne. — Alexandre Boucher charmeur de Robespierre, de Couthon et de Saint-Just. — Résultat de ce pouvoir magique. — Il entre au ministère des finances et obtient une place à l'orchestre du théâtre Feydeau. — Le charmeur sous la puissance d'une charmeuse. — Le 13 vendémiaire. — Action héroïque de Boucher. — Comment il convient de juger le mouvement insurrectionnel des sections de Paris. — Boucher quitte la France et part pour l'Espagne. — Il atteint Madrid où sa misère le pousse à une tentative de suicide. — Ce qui en résulte. — Comment Boucher arrive jusqu'au prince de la Paix. — Son stratagème pour attirer sur lui l'attention du roi Charles IV. — Après un examen il est nommé premier violon du roi. — Il se lie avec le célèbre Boccherini dont il reçoit des leçons. — Admiration de Charles IV pour Bonaparte. — Ressemblance de Boucher avec le premier consul. — Le violoniste en tire fort spirituellement parti. — Violence du roi à l'égard de Boucher. — Ce jeune homme le rappelle au sentiment du devoir. — Influence de Boucher à la cour. — Comment il l'emploie. — Lettre de Kreutzer. —

Digitized by Google

Composition d'un menuet dans la salle d'attente d'un ministère. — Un nouveau jeu d'orgue. — Alexandre Boucher rentre en France pour raison de santé. — Son état moral.

Les puissances de l'Europe, irritées des succès militaires de la Révolution autant que de l'exécution de Louis XVI, se concertaient pour attaquer toutes les frontières de la France. La Convention, prenant les devants, venait de déclarer le 1er février 1793 la guerre au roi de la Grande-Bretagne ainsi qu'au stathouder de Hollande, entièrement subordonné depuis 1780 au cabinet de Saint-James. Dans un tel état de choses, la gêne, on le conçoit facilement, était devenue plus grande au sein de la famille Boucher. Aussi le jeune Alexandre, désireux de soutenir ses parents, n'eut garde de refuser la place qu'on lui offrit dans l'orchestre du Théâtre du Palais. Elle était du reste assez belle pour un enfant de quinze ans, puisqu'elle lui assurait un traitement de 800 livres par an. L'engagement fut signé le 21 mars 1793, comme le constate l'acte ci-dessous[1]. C'est à cette époque

1. *Année* 1793 *à* 1794.

ORCHESTRE.

THÉATRE DU PALAIS.

VARIÉTÉS.

—

ENGAGEMENT.

Les soussignés Louis-François Achet fondé de la procuration

Digitized by Google

qu'en compagnie de choristes et de symphonistes ce jeune artiste patriote enflammait le courage des

passée devant M. Drugeon, notaire, le 19 octobre 1791, et Alexandre Boucher demeurant à Paris rue Saint-Maur n° 123, sommes convenus ensemble de ce qui suit :

Article premier.

Ledit S. Boucher se soumet et s'engage pendant une année qui commence le 1er avril 1793 pour jouer, tous les jours que le spectacle aura lieu, du violon dans l'orchestre, tous les morceaux de musique qui lui seront donnés dans tous les genres nécessaires aux ouvrages qui seront joués sur ce théâtre : entrées, entr'actes et ballets, pour le plus grand bien de l'entreprise.

Art. 2.

De se trouver à toutes les répétitions qui seront indiquées, soit avant soit après le spectacle.

Art. 3.

De se conformer au règlement de l'orchestre en tout son contenu à peine des amendes y portées.

Art. 4.

En cas d'incendie de la salle, de clôture ou de suppression des spectacles, par autorité ou désastres publics, consent à la suspension de ses appointements, même à la rupture de son engagement suivant l'exigence des cas.

Art. 5.

Les appointements du sieur Boucher demeurent fixés à la somme de huit cents livres.

Art. 6.

Le sieur Achet stipulant audit nom promet de faire payer au dit Boucher la somme de 66l.13s.4d chaque mois à la caisse de

Digitized by Google

masses, exécutant dans les rues et sur les places publiques *la Marseillaise* et *le Chant du départ*.

Mais les temps devinrent pires, et, la gêne augmentant dans la famille, Alexandre n'hésita pas à faire le métier du plus humble ménestrel. Coiffé d'un bonnet rouge, en costume de sans-culotte, il allait dans les cabarets jouer sur son violon des airs patriotiques ou faire danser dans les bals de barrière. L'heure approchait où le jeune vainqueur de la Bastille, gratifié d'un brevet de patriotisme et d'un fusil d'honneur, l'héroïque volontaire de 92 allait se couvrir d'une gloire nouvelle en sauvant la vie de sa bienfaitrice. On était au fort de la Terreur. Le comité de Salut public, siégeant aux Tuileries dans une salle du pavillon de Flore,

la compagnie, pendant la durée du présent engagement, sans interruption, sauf les cas ci-dessus prévus.

Fait et signé double à Paris le 21 mars 1793.

Vu bon : ACHET.
Vu bon : LENOIR.

Approuvé l'écriture :
BOUCHER, fils.

On voit par la pièce ci-dessus qu'à la date du 21 *mars* 1793 le calendrier républicain n'avait pas encore remplacé partout le calendrier grégorien. Mais ce que cette pièce contient de plus curieux c'est en pleine République, et deux mois après l'exécution de Louis XVI, un cachet portant ces mots *la loi, le roi,* au-dessus d'une figure allégorique qui représente la Justice avec une fleur de lis au-dessous.

Digitized by Google

délibérait sur le sort de plusieurs personnes accusées de conspiration contre la République. Tout à coup entre Alexandre Boucher conduit par le citoyen Carnot. Il s'avance d'un pas ferme, et, en présence de ces membres redoutables du comité, parmi lesquels se trouvaient Barère, Collot d'Herbois, Billaud-Varennes, Couthon, Saint-Just, Robespierre, il prononce avec énergie les paroles suivantes :

« Citoyens, je viens au nom de tous mes camarades, au nom de la section entière du Bonnet-Rouge, à laquelle je me fais honneur d'appartenir, je viens vous supplier de mettre en réquisition, comme utile aux arts et à la patrie, la citoyenne Mortaigne. Elle est ci-devant noble, j'en conviens : l'exécution de la loi contre les suspects l'a privée de sa liberté, rien de plus juste. Guerre à mort aux conspirateurs! Qu'ils soient poursuivis sans relâche, c'est le cri des républicains ; que les ci-devant nobles et les suspects soient traînés en prison, le salut de la France l'exige.

« En délivrant la patrie de ses ennemis les plus dangereux, en les séquestrant par milliers, il est difficile que cette mesure générale ne vienne pas frapper des citoyens estimables, des citoyens vertueux, ayant bien mérité de la patrie. Depuis que la citoyenne Mortaigne est privée de sa liberté, la

Digitized by Google

section du Bonnet-Rouge a perdu la meilleure des mères, celle dont la bienfaisante sollicitude s'étendait sur tous les républicains. Ce n'était point assez d'avoir changé sa vaste demeure en un lycée où de nombreux professeurs dirigeaient nos études littéraires, nous faisaient admirer les héros d'Athènes et de Rome qui versèrent leur sang pour la cause sacrée de la patrie et de la liberté : la citoyenne Mortaigne nous donnait encore des maîtres de dessin et de musique. Élève de ce conservatoire, je porte sur ma poitrine cette médaille d'honneur que je tiens du lycée des arts[1]. Si nous connaissons bien les droits de l'homme et du citoyen, ces pages immortelles de notre constitution, c'est à la citoyenne Mortaigne que nous le devons : elle nous les a fait apprendre et réciter. Si je vais tous les jours à la barrière faire danser les sans-culottes, au son de mon violon, si le bénéfice que me vaut mon petit talent suffit à l'entretien de ma famille, c'est à la citoyenne Mortaigne que j'en suis redevable. La rue de la Chaise et ses entours ont retenti des chants patriotiques, des hymnes à la liberté, composés par les citoyens Chéria, Lebrun et Méhul. C'est de là que nos

1. Cette médaille lui avait été décernée dans la séance publique du 22e jour du 1er mois de l'an II de la République française, c'est à dire le 13 octobre 1793.

Digitized by Google

symphonistes, conduits par Navoigille et Subrin, nos excellents maîtres, se sont répandus dans la capitale pour stimuler le civisme de nos frères en exécutant ces airs républicains si féconds en miracles. Présidant à nos répétitions, la citoyenne Mortaigne venait encore nous applaudir sur les places publiques. La troupe est dispersée, les chants ont cessé, notre conservatoire est fermé, depuis que nous sommes privés de cette bonne mère. Pourrait-on douter du civisme de la citoyenne Mortaigne? Ne doit-on pas la juger à ses œuvres? Citoyens, une députation du Bonnet-Rouge attend votre décision dans la salle voisine; permettez que mes camarades viennent joindre leurs prières aux miennes. »

Alors sur un signe de Carnot la porte s'ouvrit, et les compagnons de l'orateur, Frey, Ciceri, Lafont, Michel, dont les sentiments républicains étaient connus, vinrent affirmer les mêmes faits. En conséquence, le comité de Salut public, à l'unanimité moins une voix, celle de Barère, mit en réquisition, comme citoyenne utile à la patrie, la ci-devant comtesse Mortaigne et la déclara libre. Cette noble protectrice des arts put donc en toute sécurité, sous le patronage même du comité de Salut public, rouvrir son lycée; mais elle n'oublia jamais jusqu'à son dernier souffle qu'Alexandre

Digitized by Google

Boucher lui avait sauvé la vie, et, dans presque toutes les lettres, qu'elle lui écrivit depuis, elle ne pouvait s'empêcher d'y faire allusion, tant elle sentait toujours vivement le prix du dévouement filial d'un grand cœur, grand cœur elle-même! Ainsi, plus de deux ans après cet événement, dans une lettre en date du 20 vendémiaire, an V de la République (11 octobre 1796), elle parlait encore comme elle eût pu le faire le lendemain du jour où elle avait recouvré la liberté :

« Mon cher enfant d'adoption.... j'ay esté gravement malade depuis votre départ, mais cela va mieux; je vous ay écrit par un ami du représentant Mathieux qui m'a priée de vous faire amitié de sa part. Vos parens ny Navoigille n'ont pu y joindre une lettre, mais *moy qui n'oubliray jamais que vous étiez au Salut public pour moy, je seray toujours exacte, ou que je ne sois morte.* »

Alexandre continua d'exercer son métier de musicien sans-culotte avec un succès vraiment surprenant; car, nouvel Amphion, grâce à la magie de son archet, il eut le don d'émouvoir des cœurs de rocher : par les variations qu'il improvisait sur *la Marseillaise* et sur le *Ça ira*, il charmait l'impassible Robespierre, tempérait quelque peu l'humeur farouche de Couthon, fléchissait par instants l'âme inexorable de Saint-Just. Il lui était

Digitized by Google

donc facile de saisir l'occasion favorable pour obtenir la liberté d'un suspect ou d'une suspecte dont le talent musical pouvait être utile à la patrie. C'est de cette manière et pour une telle fin que la marquise de Montgeroult et Mlle de Walbonne sortirent de prison : elles furent mises en réquisition, l'une pour donner des leçons de piano aux citoyens français, l'autre pour prêter l'éclat de sa brillante voix aux chœurs patriotiques. Voilà, sous la Terreur, l'œuvre glorieuse du jeune Boucher.

Carnot le fit entrer le 29 janvier 1795 au ministère des finances dans la division des revenus nationaux où il trouva trois autres violonistes distingués, Baillot, Tariot et Baudiot. Pour comble de bonheur il fut employé à l'orchestre du théâtre Feydeau, où il pouvait admirer et applaudir Garat, Rode et Kreutzer. Mais ce qui le transportait, c'étaient les accords divins qu'une jeune fille savait tirer de la harpe. Cette artiste n'était autre que Céleste Gallyot dont le talent ainsi que la beauté avaient jadis fait une si vive impression, à la cour de Versailles, sur le cœur du petit Alexandre.

L'enthousiasme du violoniste de dix-sept ans pour cette virtuose de dix-huit allait jusqu'à la passion la plus délirante. On conçoit du reste aisément que l'art et l'amour, les grâces et la beauté,

Digitized by Google

tout en un mot, dans cette charmante personne, devait contribuer à augmenter l'exaltation de son fervent adorateur. Quelle joie profonde ! Orphée avait retrouvé son Eurydice ; mais, hélas ! il allait bientôt la reperdre une seconde fois.

La Convention, pour éviter la faute de l'Assemblée constituante qui avait exclu tous ses membres de la législative, avait arrêté, par décrets des 5 et 13 fructidor que le tiers seulement du Corps législatif serait composé de membres nouveaux, tandis que les deux autres tiers seraient pris parmi les membres de la Convention et qu'en cas d'élections doubles la Convention érigée en corps électoral de France remplirait elle-même les vides. Les sections de Paris ne voyant dans ces décrets qu'un prétexte pour retenir le pouvoir, les rejetèrent comme illégaux et tentèrent de dissoudre la Convention par les armes. C'était le 13 vendémiaire, an IV de la République, c'est-à-dire le 4 octobre 1795. La veille, les insurgés l'avaient emporté un moment sur les troupes de la Convention commandées par Menou ; aussi encouragés par ce succès se disposaient-ils à agir vigoureusement ce jour-là, espérant obtenir une victoire définitive. Le jeune Boucher, après avoir commandé le poste du rond-point des Champs Élysées, en revenant avec la garde descendante passa devant

Digitized by Google

l'église Saint-Roch. Laharpe, monté dans la chaire, haranguait un très nombreux auditoire. En qualité de président de la section de la Butte-des-Moulins, il en proposait la réunion la plus prompte aux braves de la section des Tuileries, dont le quartier général était dans la rue Saint-Nicaise, pour marcher à l'instant sur la Convention nationale. Rien n'était plus facile que cette jonction en raison même de la proximité des lieux, si l'artillerie du général Bonaparte, mis, dès la veille au soir, par les soins de Barras à la tête des troupes de la Convention, n'avait menacé l'église Saint-Roch par la rue du Dauphin, et la rue Saint-Nicaise par une batterie placée au bout de cette rue, sur la place du Carrousel, vis-à-vis de l'hôtel de Longueville. Laharpe demande un homme de bonne volonté pour porter sur-le-champ un message à la section des Tuileries, afin qu'elle attaque en même temps que l'autre l'armée de Bonaparte. Boucher, toujours le premier quand il s'agit d'héroïsme, se présente spontanément, accepte la périlleuse mission, et court dans la rue Saint-Nicaise, sans se soucier des bouches de canons braquées sur lui. On va faire feu, chaque canonnier approche sa mèche de la lumière, quand d'une main il agite son mouchoir blanc et de l'autre montre un pli : on le prend pour un parlementaire et on croit que la

Digitized by Google

section de la Butte-des-Moulins demande à capituler ; les canonniers ne tirent pas et laissent avancer le messager. Il arrive avec le plus grand sang-froid près du poste ennemi, et, lorsqu'il est vis-à-vis de la porte de la section des Tuileries, il entre en lançant de sa voix la plus forte aux troupes stupéfaites de la Convention ces nobles paroles :

« Je ne transige pas avec le devoir. » Boucher croyait, comme bien d'autres républicains de ce temps-là, être fidèle au devoir en marchant contre les conventionnels qui semblaient, par leurs mesures électorales, aspirer à conserver le pouvoir malgré la volonté de la nation. Que les royalistes aient profité de l'occasion pour tenter d'écraser la République, qu'ils aient même trouvé des traîtres parmi les républicains pour les appuyer et mieux cacher leurs manœuvres, je n'en disconviens pas ; mais ce que je prétends, c'est que le mouvement insurrectionnel du 13 vendémiaire fut fait par des hommes en général foncièrement républicains et que Boucher n'affronta si héroïquement la mort que pour sauver la République des dangers d'une nouvelle dictature. La sincérité de ses convictions fut cause qu'il se méprit sur les intentions véritables de Laharpe, car il jugeait les autres d'après lui. Au reste personne ne serait assez déraisonnable pour supposer même un instant que le

Digitized by Google

jeune et bouillant républicain, qui, dans le comité de Salut public, avait poussé spontanément ce cri : « Guerre à mort aux conspirateurs », a pu s'unir aux ennemis de la République. Assurément Boucher était de bonne foi, comme la plupart de ses frères d'armes et ne croyait point servir la cause des royalistes. Il y eut simplement malentendu entre la Convention et les sections ; tout le tort qu'on eut de part et d'autre ce fut, sans s'expliquer, de recourir aux armes et de donner au monde ce triste spectacle de voir aux prises des hommes aussi bien intentionnés les uns que les autres et animés des mêmes sentiments démocratiques. Cependant la faute était commise et la force devait seule décider du droit. Attaquées vigoureusement, les sections essayèrent de résister; mais Bonaparte, à l'aide de sa redoutable artillerie, en vint facilement à bout. Boucher était au nombre des prisonniers ; il parvint à s'échapper, et, se figurant le danger plus grand qu'il n'était en réalité, car il ne pouvait alors prévoir que la Convention agirait envers les vaincus avec autant de modération qu'elle le fit, il résolut de quitter aussitôt la France.

Gouey, un de ses collègues du ministère des finances, habitait Madrid. Informé par Alexandre de ce qui s'était passé, il l'engagea à venir s'éta-

Digitized by Google

blir dans la capitale de l'Espagne, lui faisant le plus séduisant tableau de la vie pour un musicien sous ce beau ciel, au sein d'une société amie de la gaie science et des arts. Au reçu de la lettre de Gouey, Alexandre fit ses adieux à ses parents, et, avec dix louis dans sa poche, partit le cœur joyeux et plein d'espérance. Un paquet de hardes sur le dos et son violon dans une boîte légère qu'il portait en bandoulière, il voyageait forcément à petites journées, tantôt faisant danser une noce de village, tantôt jouant, dans les hôtelleries ou les villas, quelques-uns des plus jolis airs de son répertoire. Il avait parfois de bonnes aubaines, et souvent bon souper et bon gîte. Boucher atteignit ainsi le plus agréablement possible la terre d'Espagne.

A neuf lieues de la capitale, en gravissant la montagne de Guadarama il rencontra par hasard son ami Gouey qui rentrait en France.

« Tu viens trop tard, lui dit cet original; il n'y a plus rien à tondre à Madrid; moi, je retourne au pays. »

Alexandre, un peu déconcerté par de telles paroles, continua néanmoins sa route et arriva à Madrid. Là rien ne lui réussit d'abord : il partagea quelques jours la vie misérable d'un compatriote nommé Arnaud; c'était le directeur des douanes

Digitized by Google

à Iviça, proscrit pour avoir favorisé l'évasion de prisonniers français. Toutefois, Boucher s'estimait heureux, grâce à une hospitalité toute fraternelle, de pouvoir dans un galetas, en compagnie de ce noble Français, manger un morceau de pain noir et coucher sur la dure. Voulant alors venir en aide à son malheureux ami, il ne fit pas difficulté de s'associer à une troupe d'aveugles à qui sa parodie de leur musique criarde et discordante rapporta en quelques heures plus de pièces de monnaie que leur affreux crincrin ne leur en avait rapporté depuis des années. Mais, indignement privé de sa part dans les bénéfices par ses rapaces associés qui ne consentaient qu'à lui donner la nourriture et le logement, le pauvre Boucher éprouva un tel désespoir qu'il résolut de mettre fin à son existence. Sous les arbres du Buen-Retiro, armant un pistolet qu'il avait acheté à cet effet, il le pose sur sa tempe et presse la détente : le coup part. Guidés par la détonation, les alguazils accourent : Alexandre s'était manqué ; ils le conduisent chez le fiscal. Le cas était grave ; car le port de toute arme à feu était rigoureusement interdit dans l'enceinte de Madrid. Mais le fiscal était un brave homme, et le récit, que le jeune homme lui fait de ses peines, le touche. D'autre part, la femme du juge éprouve beaucoup de

Digitized by Google

sympathie pour l'artiste malheureux. Elle le prie de jouer un fandango qu'elle figure avec un enfant de douze ans. Sur ces entrefaites, se présente le prêtre don Galliar del Caguar venu en toute hâte pour obtenir du moribond la rétractation publique et solennelle de sa criminelle intention. Il demande où est le misérable. Le fiscal lui montre l'artiste en train de faire danser sa femme et lui conte brièvement l'aventure.

« Il joue à ravir, dit le prêtre.

— Je le crois bien, répond le fiscal ; si le roi l'entendait, il ferait sa fortune ; car le roi s'y connaît. »

A ces mots, Boucher s'approche du prêtre et lui dit, après l'avoir respectueusement salué :

« Sa Majesté le roi de toutes les Espagnes est, paraît-il, un violoniste excellent ; il est le protecteur des musiciens; mais comment parvenir jusqu'à lui ?

— Ce n'est pas aussi difficile que vous le pensez, repart don Galliar ; vous ne pouvez mieux tomber pour obtenir une recommandation puissante.

— Va vite chez ta mère, dit alors la femme du juge à son petit danseur, et remets-lui ce papier. » Et elle ajoute : « Don Diego Godoy, frère du prince de la Paix ne saurait rien refuser à l'aimable dona Ilena. Elle en obtiendra deux mots

Digitized by Google

pour don Manuel. Vous verrez que nous réussirons ; ayez bon espoir, seigneur musicien. »

L'enfant revint bientôt après avec le mot de recommandation pour don Manuel. Boucher part à l'instant pour Aranjuez, et, après une marche de sept lieues, arrive par une belle nuit d'été devant la demeure princière. Le palais n'avait pas de grille du côté des promenades. Comme il était trop tard pour se présenter, le jeune artiste tire son violon de sa boîte et commence à jouer un magnifique concerto de Rode. Tout à coup un gentilhomme lui frappe sur l'épaule et lui parle en espagnol. Boucher ne connaissait point un traître mot de la langue ; il lui parle à son tour en français. L'autre ne le comprenant point rentre dans le palais. Un autre personnage vient alors lui ordonner en bon français de se taire ou d'aller plus loin. Boucher ne se tint pas pour battu : le lendemain matin il remit son mot et le prince de la Paix lui fit dire de se présenter chez lui à Madrid. Il devait partir le jour même pour la capitale. Boucher retourne immédiatement à Madrid et se rend le soir chez le prince de la Paix. Le roi est à table. On introduit le virtuose jusqu'à la porte de la salle et on l'invite à jouer du violon pendant le repas. Boucher refuse de jouer dans une antichambre au milieu des laquais. Mais, ne

Digitized by Google

pouvant obtenir de pénétrer dans la salle, il a recours à un stratagème charmant pour attirer tout d'abord l'attention du roi sur lui. Promenant avec adresse son archet sur les cordes de son instrument dont il change le son en allongeant simplement les doigts jusqu'au chevalet, il imite, à s'y méprendre, le galoubet. Le roi prête l'oreille et s'écrie en riant :

« Voilà le plus drôle flageolet que j'aie entendu.

— Sire, dit don Diego Godoy, on m'avait promis un violon.

— C'est un flageolet.

— Ce doit être un violon. »

Le roi se lève, court à l'antichambre et dit au jeune virtuose :

« Ah! c'est toi qui joues du flageolet sur le violon?

— Sire, répond le violoniste, c'est pour ne pas compromettre dans une antichambre l'honneur de l'instrument favori de Votre Majesté.

— Bien, petit, bien, dit le roi; tout à l'heure je t'entendrai plus convenablement. »

Et, effectivement, le jeune musicien joua un moment après devant le roi. Charles IV fut enchanté; mais, avant de rien arrêter à son égard, il voulut l'entendre encore dans une de ses résí-

Digitized by Google

dences royales. C'est à la Granja que Boucher subit cette seconde épreuve d'autant plus redoutable qu'il lui fallait vaincre, non seulement toutes les difficultés musicales, mais encore la jalousie des musiciens du roi. Son succès fut complet; aussi eut-il le bonheur de signer un engagement aux termes duquel il touchait trois mille francs par an comme premier violon de Sa Majesté, et trois mille francs comme second violon de la Chapelle royale. Il y avait chaque matin chez le roi une première séance de musique de deux heures et le soir une seconde qui durait autant. Les musiciens ne devaient pas s'éloigner du palais; car Charles IV voulait les avoir toujours sous la main, si, par hasard dans le milieu de la journée, il avait envie d'exécuter un concerto. Les musiciens avaient un costume particulier : sur un habit bleu de ciel depuis le collet jusqu'aux basques serpentait une portée dont les cinq lignes parallèles, garnies de notes, étaient brodées en or.

Le roi aimait beaucoup Boucher et s'amusait fort de ses boutades, si bien que notre violoniste ne se gênait pas pour leur donner libre cours; mais il avait l'esprit de s'arrêter à temps et surtout de ne jamais blesser, en matière de musique, l'amour-propre du monarque. Il savait, en effet,

Digitized by Google

par Boccherini disgracié, dont il avait fait connaissance chez le duc de Benavente, ce qu'il lui en avait coûté pour avoir osé dire à Charles IV, portant un jugement téméraire sur l'exécution d'un morceau, qu' « avant de juger la musique il faudrait s'y connaître ». Boucher, heureux et honoré de sa liaison avec ce grand musicien pour lequel il professait une véritable admiration, lui demanda un jour la permission de lui jouer un de ses ouvrages. Notre fougueux virtuose commence. Boccherini fronce d'abord le sourcil, puis sa figure se contracte, comme s'il éprouvait quelque violente douleur; Boucher joue encore plus fort; l'auteur, au comble de l'exaspération, s'écrie :

« Brigand, tu fais éclater la foudre et la tempête au milieu de mes placides compositions. Arrête! c'est assez, je ne souffrirai pas que tu m'écorches tout vif.

— Pardonnez mon erreur, maître, dit aussitôt Alexandre ; prenez-moi pour élève, enseignez-moi le style que vous désirez donner à vos œuvres. Soyez assez bon pour m'apprendre à composer et pour m'initier aux secrets de la science que vous possédez si bien.

— J'y consens, répond Boccherini ; mais tu vas me jouer un concerto de Viotti ou de Kreutzer,

Digitized by Google

afin que je puisse t'applaudir. Toutes les folies te sont permises en exécutant cette musique; mais je te défends de toucher à la mienne avant que je te l'aie permis. »

Boucher apprit donc à composer et à exécuter dans un nouveau style sous la direction de ce maëstro dont la verve était intarissable et le talent d'exécution d'une douceur merveilleuse.

Charles IV était un des admirateurs du général Bonaparte. Aussi, quand, au mois de décembre 1799, son frère Lucien se présenta à la cour d'Espagne en qualité d'ambassadeur de la République française, lui témoigna-t-il toute l'estime qu'il avait pour le vainqueur des Pyramides. Il lui montra les portraits de Bonaparte dont il s'était procuré toute une collection, et le pria de lui désigner le plus ressemblant.

« Votre Majesté, répondit Lucien, peut faire elle-même ce choix, en comparant ces images peu fidèles au portrait vivant de mon frère qu'elle possède à sa cour. Qui voit l'un voit l'autre. »

Boucher lui ressemblait en effet trait pour trait. Le roi fut charmé de cette découverte, et c'était avec le plus grand plaisir qu'il disait :

« J'ai joué ce matin des quatuor et des quintetti avec le premier consul de la République

Digitized by Google

française une et indivisible; Bonaparte, reconnaissant ma supériorité, s'est chargé galamment de la partie de second violon. »

Un jour que Charles IV et ses musiciens exécutaient ensemble un quintetto, bien que le premier violon dût se taire pendant huit ou dix mesures, il allait toujours son train. La cacophonie était extrême; Charles, absorbé dans sa partie, poursuivait son exécution.

« Nous nous trompons, s'écrie enfin Boucher, il y a nécessairement des pauses qui n'ont pas été comptées. En voilà dix sur la partie du premier violon. Nous allons recommencer et, quand nous en serons là, Votre Majesté voudra bien m'attendre.

— Attendre! réplique Charles, les rois n'attendent jamais.

— En musique pourtant, ajoute Boucher, et s'ils en sont priés par le premier consul d'une République puissante?

— C'est vrai, dit le roi, nous devons faire quelque chose pour lui; ce consul nous a déjà rendu plus d'un service, il le mérite bien. »

Et le roi attendit Boucher; car les dix pauses furent loyalement comptées. Une autre fois, à la séance musicale du matin, un trait fort long en triolets, d'un mouvement rapide, se présente dans

Digitized by Google

la partie du premier violon ; le roi, ne pouvant scander ni détacher ce trait, reste en arrière. S'il avait exécuté ce passage en solo, ses accompagnateurs auraient pu le suivre, mais, par malheur, ce trait était exactement doublé par les tierces et les sixtes du second violon. Le désaccord était complet et intolérable. Le roi s'arrête et dit :

« Tu t'embrouilles, petit, recommençons. »

Charles ne pouvait répéter une phrase musicale, c'était pour lui un véritable supplice. Toutefois, sur sa demande on recommence. Le roi ne réussit pas mieux que la première fois.

« Tu t'embrouilles encore, répète-t-il, tu le fais donc exprès? Recommençons, et cette fois prends garde à toi. »

L'accord est tout aussi mauvais. Charles s'emporte. Boucher, qui n'a pas oublié la mésaventure de Boccherini, garde le silence. On reprend le trait pour la troisième fois, le roi bat la mesure du pied, frappe à faux, joue de même. Dans un transport de fureur il saisit Boucher par le poignet et, allongeant le bras vers une cravache, il s'écrie :

« — Puisqu'il en est ainsi, je t'apprendrai... »

Mais le violoniste se dégage par un mouvement brusque et se sauve. Le roi le poursuit en criant :

« Qu'on l'arrête ! »

Digitized by Google

Boucher, arrivé dans le parc, songe que ce qu'il a de mieux à faire, c'est de parler résolument à ce despote avec la dignité d'un citoyen français et de le forcer au respect. Remontant donc rapidement, il le trouve encore armé de sa cravache. Il se tient à distance et s'exprime en ces termes :

« Sire, je ne vous demande pas ma démission, je vous la donne. Je suis désolé d'en venir à cette extrémité cruelle, mais il faut absolument que je cesse d'appartenir à Votre Majesté. Je suis Français; voilà ma cocarde nationale que je porte sur mon cœur, je la montre à vos yeux : c'est mon bouclier. Les Français sont les maîtres du monde, ils triomphent en Afrique comme ils ont triomphé en Europe, et l'on n'abaisse pas sur eux l'arme qui sert à fustiger les chiens. Tout à l'heure j'ai gardé le silence le plus respectueux; je n'étais point coupable et n'ai pas voulu me justifier. J'espérais que Votre Majesté daignerait comprendre mon langage muet. Maintenant j'ai brisé ma chaîne, je suis libre et vais dire au roi d'Espagne la vérité que l'on cache toujours aux souverains : un homme peut faire la paix et la guerre, gouverner sagement un empire, en un mot avoir toutes les vertus d'un grand roi, et, comme les autres hommes, être sujet à quelques distractions, bien

Digitized by Google

légères sans doute, mais qui suffisent pour jeter le trouble dans l'exécution d'un passage musical. »

Dès les premiers mots de cette vive et noble harangue, Charles avait lancé au loin sa cravache, et à peine Boucher prononçait-il les derniers que le roi lui tendait les bras en disant aux grands d'Espagne témoins de cette scène :

« C'est un fou quelquefois raisonnable; il faut lui pardonner cette vivacité française et juvénile. Réparons le temps perdu; vite à l'œuvre. Changeons de quatuor pourtant; car je ne veux plus rencontrer ces maudits triolets. »

A partir de ce jour Charles eut en bien plus haute estime son cher violoniste et ne l'en aima que mieux.

L'influence de Boucher était considérable à la cour. Il aurait pu, s'il avait voulu, tant le roi avait d'affection pour lui; se faire nommer ministre; mais il était trop sage pour renoncer à sa royauté de l'art que personne ne pouvait lui disputer, la seule, à vrai dire, qui fût à l'abri des vicissitudes de la fortune. S'il usait de son crédit, c'était pour rendre service à ses amis, surtout à ses bons amis de France qu'il n'oubliait pas, à Navoigille, à Rode, à Kreutzer dont il se plaisait à faire valoir les œuvres; car dans son cœur il n'y avait nulle

Digitized by Google

place pour la jalousie, encore moins pour l'envie, pour toutes ces petites passions qui rabaissent l'homme.

C'était une grande âme, et, comme dit Pascal, « dans une grande âme tout est grand. » J'ai sous les yeux les lettres de ces célèbres musiciens : c'est un véritable concert de remerciements bien flatteurs pour celui qui en est l'objet. Je cite entre autres le passage suivant d'une lettre de Kreutzer :

Paris, le 8 prairial, an VIII.

Votre lettre obligeante ma fait grand plaisir, mon cher ami, et vous avez bien raison de ne point accuser mon cœur, mais bien ma maudite paresse, si je ne vous ai pas écrit plus tôt; mais que voulez-vous, il faut bien aimer ses amis avec leurs défauts surtout quand ils sont trop vieux pour se corriger. Je vous envoie une symphonie concertante et mon dernier quatuor. Quant aux trios, ils ne sont pas encore gravés, aussitôt qu'ils le seront, je vous les ferai passer. Je suis infiniment reconnaissant de l'amitié que vous me témoignez et des preuves que vous men donnez en faisant souvent entendre au roy de ma musique, ce qui ne peut que metre très avantageux.

Je ne parle pas des bontés d'Alexandre pour son père et sa mère : c'est chose si naturelle chez un fils. Voici ce qu'une vieille amie, Virginie Gouey, lui écrivait à ce sujet :

Digitized by Google

Bayonne, le 13 février 1801.

Vous devriez bien me gronder de ma négligence à répondre à votre lettre du 24 octobre, mon cher enfant. Vos chers parens ont du vous dire que j'étais absente à leur passage dans cette ville et privée du plaisir de les voir. J'aurais partagé la joye qu'ils devaient avoir d'aller joindre un fils qui fait leur bonheur et qui sera le soutien de leur vieillesse. Je les félicite tous les jours dans mon cœur d'avoir un tel fils.

Alexandre s'était effectivement empressé d'appeler ses parents auprès de lui et ils étaient allés s'installer à Madrid au commencement de novembre de l'an 1800. Mais Boucher se montrait d'une grande obligeance, même pour les étrangers dont la cause lui paraissait juste et il s'employait à servir leurs intérêts avec un zèle qu'aucun obstacle ne pouvait ralentir. C'est ainsi qu'il se présenta un jour au ministère de la guerre pour appuyer de vive voix la demande faite par la veuve d'un officier général qui depuis plus d'un an réclamait en vain sa pension. Il y avait déjà bon nombre de solliciteurs. Un profond silence régnait dans la salle d'attente : on n'entendait que le bruit régulier d'un rythme à trois temps produit par le balancier d'une grande horloge. Ce bruit mesuré attira l'attention de l'artiste et fit sur son esprit une impression si agréable qu'il se prit à imaginer une mélodie et une combinaison d'harmonie en

Digitized by Google

parfait accord avec le mouvement du balancier. Sitôt qu'il eut conçu clairement le plan de sa nouvelle composition, notre musicien tira de sa poche un petit cahier de papier réglé, prit une plume et se mit à tracer des blanches et des noires, des croches et des soupirs. Absorbé par son travail il oublia complètement l'objet de sa visite, laissa passer ceux mêmes qui étaient arrivés après lui et finit par rester seul. Le ministre, averti par l'huissier que le premier violon du roi fort occupé de la rédaction d'un mémoire est encore en train d'écrire dans la salle d'attente, se lève, arrive doucement dans la pièce, se penche sur l'épaule du compositeur et contemple avec curiosité la page pleine de notes.

« Quel singulier solliciteur vous êtes, lui dit tout à coup le ministre, il faut que je vienne vous trouver !

— Ah ! monseigneur, s'écria Boucher, mille pardons ! » et tout en continuant d'écrire : « Votre Excellence possède une horloge merveilleuse ; c'est une horloge inspiratrice ; vous le voyez, j'écris sous sa dictée, l'entendez-vous ? C'est charmant. De grâce, permettez que j'achève ; cinq minutes encore. En attendant, si Votre Excellence avait la bonté de lire le placet de Mme de Villeneuve, je n'abuserais pas de ses moments si pré-

Digitized by Google

cieux. » Le ministre accorda sur-le-champ à la veuve une pension de 6,000 réaux, et le soir même Boucher exécuta, aux applaudissements de toute la cour, le *menuet en ut* dicté par la fameuse horloge du ministère de la guerre.

Le talent de Boucher déjà si extraordinaire acquérait chaque jour plus de puissance : l'archet entre les mains de ce virtuose devenait une baguette magique qui transforme tout ce qu'elle touche : nous savons qu'à son gré il faisait de son violon le plus gentil galoubet ; nous allons voir ce qu'il était capable d'en faire encore. Sur les instances de Don Péral, supérieur des Augustins à Ségovie, il avait obtenu du roi la permission de prêter son concours à la célébration d'une fête religieuse de cet ordre. Avant la cérémonie le supérieur le prie de tenir l'orgue à l'élévation, l'organiste étant absent. Boucher se récrie, disant qu'il n'a jamais posé les mains sur un clavier. Là-dessus la cloche sonne et la messe commence. Après l'offertoire, Don Péral lui fait signe de toucher de l'orgue. L'artiste obéit : prompt comme l'éclair il dévisse son archet, passe son violon entre les crins et la baguette, afin de pouvoir frotter les quatre cordes à la fois, et par des accords largement soutenus, savamment modulés, il imite les sons de l'orgue au point de faire illusion à tous

Digitized by Google

les auditeurs et de mériter leurs félicitations sur la manière merveilleuse dont il jouait de cet instrument.

Cependant l'excès du travail avait altéré la santé du jeune Boucher et une maladie de poitrine à son début pouvait s'aggraver, s'il restait plus longtemps en Espagne. Il fut donc obligé de demander un congé et il regagna la France avec le doux espoir de retrouver cette jeune fille dont il avait été si brusquement séparé à la suite du 13 vendémiaire, et pour laquelle il avait conservé un véritable culte. Plus d'une fois, dans les fêtes de la cour, comme dans les réunions du grand monde où il rencontrait les femmes les plus séduisantes de la Castille et de l'Andalousie bien faites pour troubler la raison par leurs regards voluptueux et leurs grâces enivrantes, l'image de son adorée toujours présente à sa mémoire l'avait préservé de ces amours frivoles et éphémères qui se payent en Espagne trop souvent de la vie. Il lui avait suffi, pour résister à tant de séductions, de comparer par la pensée sa céleste harpiste aux beautés les plus éblouissantes ; car, quel que fût leur attrait, il disait toujours avec un naïf orgueil : « Non, ce n'est point là ma harpiste Céleste. »

Digitized by Google

CHAPITRE V

Deux grands peintres du temps. L'Euterpe française. — L'impératrice Joséphine à Mayence. — Le Prince Primat et Fanny de Beauharnais.

Boucher recouvre la santé. — Un mariage manqué. — Une élégie sur plusieurs airs d'opéras. — Une soirée d'artistes. — Boucher retrouve sa harpiste Céleste. — Il l'épouse deux ans après. — Voyage de noces à l'étranger. — Lettre du peintre hollandais Kuepper. — Lettre de la marquise de Montgeroult. — Lettre du peintre Girodet. — Boucher se fait entendre à l'Opéra. — On admire son talent, mais on ne comprend pas la beauté de ses innovations. — Premier voyage en Allemagne. — Boucher à Mayence. — Ce qu'on pense de lui dans le journal. — Entrevue avec M. de Rémusat et le Prince Primat. — Grand concert où Boucher a un succès prodigieux. — L'artiste apprécié par le journal de Mayence. — L'impératrice Joséphine le fait jouer devant elle dans le palais électoral. — Sa profonde admiration. — Boucher à Francfort. — Un concert chez le Prince Primat. — Incident mémorable dans l'exécution d'un adagio. — Fêtes à Francfort. — L'impératrice Joséphine. — Sa frivolité. — Curieux autographe de Bonaparte à ce sujet. — M^me^ Fanny de Beauharnais accepte de tenir avec le Prince Primat l'enfant à venir de Boucher. — Le Prince parle à cœur ouvert au grand artiste. — Le plus beau titre de Boucher à l'estime du Prince. — Lettre de M^me^ de Beauharnais à Boucher. — Lettre du Prince à

Digitized by Google

Mme Boucher. — Un mot de Mme de Beauharnais la montrant sous son vrai jour. — Retour de Boucher à Paris. — Lettre de M. Pougens, membre de l'institut, à Mme de Beauharnais au sujet de la naissance du fils de Boucher. — L'esprit de flatterie chez ce savant. — Il se montre plus à son avantage dans une lettre à son confrère Boucher où il lui raconte une méprise charmante du Prince. — Affection de Mme de Beauharnais pour son filleul. — Ce que devint le petit Charles. — Boucher aux Tuileries. — Propos étrange de Napoléon. — Noble résolution de Boucher. — Sa fidélité au malheur.

L'air de Paris, son pays natal, ne tarda pas à remettre Boucher. Il ne se lassait pas de rechercher sa harpiste Céleste ; mais les années s'écoulaient, et, découragé de ne pas la découvrir, il songea à se marier avec Mlle Alphonsine David, élève de Navoigille. Tout fut arrangé et le jour du mariage fixé. Boucher se mit alors en tête de composer une symphonie concertante pour deux violons qu'il exécuterait seul la veille de ses noces. C'était une surprise qu'il voulait faire à sa fiancée. Le voilà donc à l'œuvre, cherchant et trouvant des effets nouveaux. Mais, dans le feu de la composition, il oublie complètement sa future et, quinze jours durant, renfermé dans sa chambre, il travaille sans désemparer à ses mélodies. Quand sa symphonie est terminée, il court l'offrir à Mlle David. Croyant à un abandon, la pauvre demoiselle était tombée malade de chagrin. Alexandre au

Digitized by Google

désespoir se jette à ses genoux en lui faisant connaître la cause de son absence ; mais les parents courroucés ne veulent rien entendre et le prient de se retirer. C'est alors que, pour se consoler de sa mésaventure, il composa une élégie touchante et passionnée, en associant plusieurs airs d'opéras qui s'accordaient avec ses sentiments ; son violon chantait l'objet charmant de ses rêves et, dans un passage d'un caractère mélancolique, il disait :

J'ai perdu mon Eurydice,
Rien n'égale ma douleur.

Enfin l'air plein de véhémence et de chaleur dans *Lodoïska* de Kreutzer servait de finale :

Non, je ne puis perdre l'espoir
De te trouver, de te revoir.

A peine notre violoniste venait-il d'achever son élégie qu'il reçut une invitation à une soirée d'artistes où devaient jouer Garat, Lafont, Navoigille. On prie Boucher de se faire entendre le premier.

« C'est aux pianistes, dit-il, d'ouvrir la séance.

— Sans doute, répond la maîtresse de la maison, mais je ne vois que M^me^ Fages dont le talent puisse plaire à l'auditoire.

— Montrez-moi cette virtuose, et j'irai moi-même la prier de se mettre au piano.

Digitized by Google

— Elle est assise près de la cheminée et parle en ce moment à son petit garçon. »

Boucher présente sa requête ; Mme Fages promet de jouer, mais seulement après lui, et de la harpe, parce qu'elle connaît trop bien le piano de la maison.

« De la harpe ! s'écrie le violoniste, oh ! j'aime cet instrument à la folie : il réveille en moi des souvenirs délicieux.

— Songez au présent, lui répond Mme Fages, et commencez. »

Boucher exécute son élégie et prie Mme Fages de tenir sa parole.

« Si j'ai bien compris son langage, dit-elle, votre violon est amoureux : je suis désolée qu'il ait perdu son Eurydice.

— Hélas ! soupire l'artiste, il la demande en vain depuis dix ans à tous les échos. »

La virtuose saisit sa harpe et fait entendre de ravissants accords. L'inspiration l'anime, l'exalte, la transfigure. Dans une éblouissante vision Alexandre revoit la jeune artiste du théâtre Feydeau. Il tombe dans les bras de Navoigille en s'écriant :

« C'est elle ! je l'ai retrouvée, Céleste Gallyot ! »

Les sanglots l'étouffent.

« Sortons, mes amis, dit-il, sortons... Je dois

Digitized by Google

la fuir... mariée, grand Dieu, mariée! Quelle découverte affreuse pour moi! »

Ses amis ont toutes les peines du monde à lui faire entendre qu'elle est veuve. Alors subitement son désespoir se change en une joie délirante.

« Quelle faveur du ciel, madame! Il faut que je me hâte d'en profiter en vous épousant ; car je vous aime éperdument et je cours après vous depuis trop longtemps :

J'ai trouvé mon Eurydice.
Rien n'égale mon bonheur.

Et il se met à chanter l'air d'Orphée en s'accompagnant à grand renfort d'arpèges ; il parodie les vers, presse le mouvement, fait de l'andante un agitato, et les phrases de Gluck d'une mélancolie si tendre, si touchante, expriment avec autant de vérité les transports d'un amant au comble de ses vœux. La société entière applaudit. La scène prend un caractère tout à fait dramatique ; l'artiste présentant son violon à Mme Fages, lui dit :

« Ce stradivarius sans égal vaut 10,000 francs ; je ne le donnerais pas pour un million. Eh bien ! ce violon, mon plus cher compagnon et mon plus doux espoir, ce violon si précieux pour moi, je le

Digitized by Google

brise à vos pieds, si vous me refusez les paroles de consolation qui seules peuvent donner quelque prix à mon existence.

— Sauvons d'abord la vie à votre violon, répond la charmante femme.

— Je puis donc espérer...

— Que vous serez assez aimable pour jouer une de ces valses que vous jouez si bien ; j'ai promis à Garat.

— Vous avez donc juré de me désespérer?

— Seriez-vous jaloux ?

— Comme un tigre.

— Vous m'effrayez ! la prudence veut que je vous mette à l'épreuve. Commençons par une valse ; le début ne saurait être plus gai. »

Boucher s'exécute, mais Navoigille, comprenant son supplice et le prenant en pitié, s'empare de l'instrument. L'heureux Orphée peut enfin danser avec son Eurydice retrouvée. Il était encore loin de l'avoir conquise, puisque l'épreuve imposée dura deux longues années. Toutefois, il pouvait lui rendre grâce de sa bonté ; car il l'aurait encore attendue huit ans, si elle n'avait pas été plus humaine pour lui que la fille d' « Arthénice », la belle Julie d'Angennes, ne le fut pour le duc de Montausier.

En faisant leur voyage de noces à l'étranger, ces

Digitized by Google

deux artistes donnèrent des concerts dans quelques grandes villes, notamment à Amsterdam et à Rotterdam. Partout ils charmèrent leur auditoire et excitèrent son admiration. Le 21 février 1806, ils reçurent du fameux peintre hollandais Kuepper la lettre suivante datée d'Amsterdam :

Chers amis,

Acceptez de ma part ce petit cadeau que j'ose vous dédier en témoignage de la plus haute estime pour vos talents distingués, et comme un souvenir de l'amitié la plus parfaite dont vous m'honorez. L'allégorie que je viens de tracer est simple parce qu'elle vient du cœur. La vérité sous le voile emblématique de mon sujet répond entièrement à ce que vos talents et vos caractères aimables méritent doublement.

Voici l'explication de mon sujet : La Peinture, sous l'emblème de l'amitié, et les Muses de la poésie et de la musique viennent offrir leurs hommages aux Talents, sur l'autel des Arts et des Grâces. La Renommée présente vos Portraits ; elle est accompagnée du Génie de la musique (inséparable ami de nous deux). Les couronnes qu'elle tient dans la main sont celles que vous avez remportées partout, et celles que vous présente l'aimable Muse Terpsychore sont celles que vous offre votre sincère ami et admirateur, et que tous les amateurs et professeurs de musique d'Amsterdam vous doivent si justement.

Le 22 mars Mme la marquise de Montgeroult, cette illustre *Euterpe française*, sous les doigts de laquelle le piano avait pris une âme nouvelle et qui savait joindre au jeu le plus expressif toutes

Digitized by Google

les richesses de l'harmonie, adressa à Boucher la lettre qui suit:

J'ai décidé ce matin qu'on ferait un peu de musique chez moi jeudi 26 mars, et, comme je ne puis oublier ni votre talent ni l'obligeance que vous avez eue de me promettre de vous faire entendre chez moi, je vous prie de vouloir bien, ainsi que Mme Boucher, me donner votre soirée. Peut-être trouverez-vous chez moi des violons d'accompagnement, peut-être aussi qu'ils me manqueront à cause de l'opéra bouffe; dans tous les cas entre vous et votre aimable compagne vous pouvez vous passer de tout et faire tout oublier. Je vais donc espérer *le vrai plaisir de vous recevoir et de vous entendre en famille.*

Dans les premiers jours d'avril les deux virtuoses font une petite tournée en province. Pendant le voyage, Boucher reçoit de son ami, le célèbre peintre Girodet, une lettre ainsi conçue:

Ce 18 avril 1806.

Puisque tu viens d'unir ta destinée à une femme charmante, dont les talents admirables sont si bien en harmonie avec les tiens, reçois donc à cette occasion mon compliment bien sincère. Reçois aussi mes félicitations pour les succès brillants et mérités que vous avez obtenus tous les deux. Je suis charmé de la nouvelle que tu me donnes de ton prochain retour à Paris avec Mme Boucher. Vous y serez accueillis, comme vous le méritez, par l'admiration et bien certainement par l'amitié. Si cet accueil n'est pas aussi brillant que celui de la gloire, il est peut-être encore plus fait pour ton cœur et le mien. Je t'en applaudis encore

Digitized by Google

plus que de tes talents sublimes dont j'attends quelque grande production dramatique. C'est là où ton génie fécond pourra se développer. Que ne suis-je poète? Je te fournirais un drame. Mais en attendant, tu mettras quelqu'un de mes tableaux en musique comme tu avais fait d'abord de mon *Endymion*

Reviens donc nous voir, mon cher ami, et tiens à ton projet, car j'avais peur que les étrangers ne t'enlevassent à notre patrie jalouse de te posséder. Quoique j'écrive à part à Mme Boucher, répète-lui bien de vive voix pour moi toute la part que je prends à votre bonheur et à vos succès communs.

Adieu, cher ami, tout à toi et de cœur et pour toujours, je t'embrasse

GIRODET.

Dans sa lettre à Mme Boucher, Girodet dit franchement ce qu'il pense de la critique des arts à Paris :

Madame,

J'ai lu avec la plus vive satisfaction l'article du journal que vous m'avez envoyé, où je vois que vos talents admirables et ceux de mon camarade bien dignes des vôtres *ont été appréciés* et *sentis*, *ce qui n'arrive pas toujours dans la capitale des Arts d'où je vous écris*. Cependant vous ne pouvez douter du plaisir que j'aurai de vous y revoir de retour, et j'apprends avec joie que ce retour est prochain.

Veuillez agréer, madame, l'hommage de mon admiration et du sentiment d'attachement respectueux qui me deviennent et me seront toujours si naturels pour vous.

GIRODET.

Boucher ne tarda pas à apprendre par expé-

Digitized by Google

rience combien était vrai le jugement de son ami sur l'esprit de la critique des arts dans la capitale. Certes, le 4 mai, à l'Opéra, dans le grand concert où Mme Catalani chanta pour la première fois à Paris, il eut un véritable triomphe. Son style énergique et doux, son agilité surprenante, sa hardiesse dans les jeux de l'archet le placèrent au rang des premiers violonistes de l'époque. Mais il s'était inspiré des œuvres de Locatelli, d'un caractère si audacieux et d'un tour si original. Et ce genre fantasque et bizarre qui convenait si bien à sa verve capricieuse, il avait su le mêler aux compositions les plus nobles et les plus sérieuses. Or, tout le monde ne comprit point la beauté singulière de telles innovations. On traita ces effets inouïs de *jonglerie,* de *baladinage,* et il fallut toute la solidité de son talent sous le rapport des qualités musicales alors en honneur et qu'on admirait dans Kreutzer, Rode, Lafont, Baillot, pour qu'on daignât lui pardonner ces audaces qui, innovées à la même époque par un jeune révolutionnaire dans l'art musical, Nicolas Paganini, enthousiasmaient l'Italie entière.

Boucher songea alors à se faire connaître au delà du Rhin. Il partit seul : sa jeune femme dans une situation intéressante devait éviter les fatigues d'un long voyage. Il gagna la Bavière rhénane et

Digitized by Google

arriva à Mayence, en ce temps-là chef-lieu du département français du Mont-Tonnerre. Le lendemain de son arrivée, c'est-à-dire le mardi 7 octobre, le *Journal de Mayence* contenait les lignes suivantes :

« Nous apprenons à l'instant l'arrivée en cette ville du virtuose M. Alexandre Boucher, violon célèbre, premier solo de la cour d'Espagne. On ignore s'il séjournera ; mais d'après l'enthousiasme que ce grand musicien a inspiré partout où il s'est fait connaître (notamment dans son dernier voyage en Hollande), tous les amateurs du vrai talent en musique doivent désirer entendre cet homme si rare, et qui n'a pas encore paru dans nos contrées, où il sera apprécié et goûté selon son mérite. »

Boucher avait résolu de se faire entendre par l'impératrice Joséphine. Dans ce but il se concilia tout d'abord les sympathies de quelques grands personnages, entre autres, le maréchal Kellermann et M. d'Harville qui le recommandèrent au premier chambellan alors tout-puissant, M. de Rémusat. Il écrivit à sa femme le 10 octobre 1806 :

J'ai vu M. de Rémusat; il m'a paru favorablement disposé, car il m'a dit ces propres paroles :

« Je suis enchanté de faire votre connaissance. La renommée vous a précédé ici et l'on ne parle que de vous et de vos grands talents; j'aurai soin de vous annoncer à l'impératrice; mais il faut attendre l'arrivée de la reine de Hollande et des princesses de Clèves et de Bade. Votre

Digitized by Google

triomphe sera plus complet; et d'ailleurs d'ici à peu de jours l'impératrice attend des nouvelles favorables de l'armée, et, avant qu'elles arrivent, elle ne veut ni distraction, ni concert, en un mot rien de ce qui aurait un air de fête. Mais comptez que je saisirai l'instant favorable. »

Je ne t'ai pas encore dit le plus intéressant, c'est que le Prince Primat[1] est venu passer deux heures seulement avec l'impératrice et que j'ai saisi le moment de son arrivée pour me présenter. Il m'a accueilli de même qu'à Paris, quoiqu'il fût fort pressé et occupé d'affaires sérieuses.

« Eh bien! m'a-t-il dit, vous ici, monsieur Boucher? Nous apportez-vous toujours ce beau talent qui fera l'admiration de toute l'Allemagne? Venez me voir à Francfort; je repars tout à l'heure, après avoir vu l'impératrice et vais lui parler de votre arrivée; mais adressez-vous, malgré cela, à M. de Rémusat, pour qu'elle vous entende et venez ensuite me trouver chez moi. J'accepte votre aimable présent; mais quelle sorte de musique est-ce? Si c'est un de vos concertos, personne au monde autre que vous ne pourra l'exécuter. Ah! c'est une symphonie. Tant mieux, je me la ferai jouer souvent en pensant à vous. Mais venez bien vite pour la diriger vous-même. Je vous assure que vous serez content des habitants de Francfort. »

Boucher, pressé par tous les amateurs de belle

1. C'était Charles de Dalberg, né à Hernsheim en 1744, mort en 1817, élève de l'université de Gœttingue, docteur en droit, jadis gouverneur d'Erfurt (1772), évêque de Constance (1800), électeur de Mayence et archichancelier de l'empire (1802), alors, sous le nom de Prince Primat, à la tête de la Confédération du Rhin, et grand-duc de Francfort-sur-Mein. Savant illustre et écrivain remarquable, il avait été nommé, à la place du grand poète Klopstock mort en 1803, membre correspondant de l'Institut de France.

Digitized by Google

musique, organisa un concert. Le *Journal de Mayence* du 28 octobre l'annonçait en ces termes :

« On nous fait espérer que M. Alexandre Boucher, membre de l'Académie royale de musique et premier violon de la cour d'Espagne, donnera un grand concert lundi prochain 3 novembre. Toutes les personnes qui ont déjà eu le plaisir d'admirer le grand talent de ce virtuose, se font une jouissance de l'entendre de nouveau avant son départ pour l'Allemagne. »

Le concert eut lieu au jour fixé, et en rentrant chez lui Boucher écrivit à sa femme une lettre dont nous extrayons le passage suivant :

Minuit.

Mon concert a réussi au delà de toutes mes espérances. Tu ne t'en fais pas une idée. L'enthousiasme est général. Je suis harassé. Les difficultés pour l'organisation ont été immenses, parce que j'avais de puissants ennemis à la cour. (Il désigne principalement par là un M. de Montmorency, le plus acharné de ses détracteurs, qui n'admettait point qu'un roturier artiste fût reçu dans la haute société.) Mais je viens de les confondre; car je me suis distingué comme peu de fois dans ma vie.

L'artiste avait une juste idée de l'impression qu'il avait produite; car le lendemain le *Journal de Mayence* parlait ainsi de Boucher :

« Le concert a répondu, au delà de toute

Digitized by Google

attente, à la curiosité des amateurs. M. Boucher est jugé par un public aussi distingué qu'impartial, composé pour la plupart de la cour ainsi que de la ville. Il est reconnu que c'est un des premiers talents de l'Europe et peut-être le seul violon qui fasse oublier que c'est un instrument. On ne chante pas mieux; l'on croit par moments entendre le célèbre chanteur Crescentini. »

L'écho ravissant de ce concert parvint aux oreilles de l'impératrice Joséphine qui consentit de bonne grâce à en entendre le héros dans le palais électoral. Cinq personnes composaient tout l'auditoire, et cinq musiciens tout l'orchestre. Boucher avait fait mettre des sourdines aux instruments de ses accompagnateurs. Il exécute un adagio suave, imitant avec son violon la voix pure et douce d'un enfant, et, par ce chant délicieux, il charme et touche l'âme de Joséphine et de la reine de Hollande.

« L'Impératrice », écrit-il à sa femme le 18 novembre, « est tout enthousiasmée. Rien ne peut « vous égaler, m'a-t-elle dit, les plus belles voix « disparaissent devant votre grand talent aussi « merveilleux qu'enchanteur; je n'aimais pas le « violon, mais c'est que je ne vous avais pas en- « tendu. »

Elle pense à me faire nommer son premier violon;

Digitized by Google

seulement il faut la ratification de l'empereur. Elle veut que je la suive à Paris pour me faire entendre à son immortel époux. Mais gardons tout cela pour nous. Elle m'a fait un cadeau magnifique : c'est une belle montre de nouvelle forme, à répétition, avec une chaîne superbe. »

Peu de jours après, Boucher partit pour Francfort. Mais laissons-le raconter lui-même l'accueil qu'on lui fit dans cette ville, ainsi qu'un incident mémorable dans l'exécution d'un adagio :

Francfort, 1er décembre 1806.

Le préfet de Mayence m'avait parfaitement recommandé à M. Bacher, notre plénipotentiaire de France, que j'avais été voir le matin. Il a eu l'honnêteté de m'offrir sa voiture pour me conduire et me présenter lui-même à la cour. Et c'est de cette manière que j'y suis allé et que j'y ai fait mon entrée. (A la bonne heure voilà comme on doit honorer les vrais artistes.) Le Prince Primat est venu souvent me parler amicalement avec cette bonté qui n'est qu'à lui. Alors toute la cour, comme tu dois bien le penser, s'empressait autour de moi pour m'adresser la parole. Son Altesse a fait jouer devant moi, pendant toute la soirée, des professeurs en renom et vers la fin elle est venue me prier de vouloir bien me faire entendre pour couronner la fête. Je pris alors mon violon, et, dès les premiers accords, le plus grand silence régna dans la foule des invités. Le Prince se tenait debout devant moi, et, à chaque morceau du quatuor, il s'approchait pour me féliciter. Mais voici qu'à l'adagio de mon quatuor en do, cet adagio que j'exécute, comme tu le sais, presque toujours sur la chanterelle, la corde casse.....

Digitized by Google

J'attrape vite avec ma bouche ce qui en restait et qui m'allait gêner pour passer sur les autres cordes et je continue comme s'il ne m'en manquait aucune, de même que j'ai fait à Rotterdam et tant de fois en ma vie. Il fallait voir les musiciens, la bouche béante d'admiration, et tous les auditeurs s'approchant de plus près pour mieux écouter, encore plus pour remarquer si rien ne m'échapperait. Tu sais que je ne perds point la tête dans les grandes circonstances. Je redouble d'attention, de prudence, je rassure modestement tout le monde et j'obtiens ainsi tous les suffrages. La prudence et la modération assurent la réussite de tous les grands talents. Cet incident m'a beaucoup servi; car je n'en ai été que plus simple et meilleur, surtout plus à la portée des oreilles qui ne sont pas habituées à m'entendre. » Le 17 décembre il écrivit à sa femme : « Hier au *bal paré* donné au théâtre par le Prince Primat et où j'avais pu pénétrer, grâce à une carte que son chambellan m'avait remise, l'impératrice Joséphine, accompagnée de Son Altesse et de ses dames d'honneur, est venue me dire les choses les plus flatteuses : « Eh bien ! monsieur Boucher, j'apprends de tout le monde et avec beaucoup de plaisir que vous vous surpassez de jour en jour. Le Prince m'a promis que je vous entendrai avant mon départ. » Puis le Prince m'a dit aussitôt : « C'est pour dimanche soir, avant *le bal masqué*. Je vous réserve pour commencer la fête; l'impératrice le désire et ne veut pas partir avant de vous entendre.»

Nous voyons par cette lettre que le prince Charles était un prélat fort peu rigide, ayant, comme on dit communément, *la manche large;* nous voyons aussi que, pendant qu'en Pologne notre armée se préparait à verser son sang en apparence pour la plus noble des causes, en

Digitized by Google

réalité pour assurer la domination de Napoléon sur la Russie, Joséphine prenait du bon temps et s'amusait assez follement à Francfort. On connaît, du reste, le caractère frivole de Joséphine de Beauharnais : qui ne se rappelle la verte correction qu'elle s'était attirée de la part de Bonaparte peu d'années auparavant pour s'être promenée dans les Tuileries, habillée à la grecque, en compagnie de Mmes Récamier et Tallien aussi légèrement vêtues? C'était encore, sans doute, par des légèretés de conduite qu'elle avait poussé son mari à écrire les quelques mots que j'ai sous les yeux :

Je suis au désespoir : ma femme ne m'aime pas; elle a quelque amant qui la retient à Paris. Je maudis toutes les femmes, mais j'embrasse de cœur mes bons amis.

Signé : BONAPARTE.

Boucher se trouvait dans les meilleures conditions pour obtenir aisément du Prince Primat qu'il acceptât d'être le parrain de son enfant. Aussi s'empressa-t-il d'annoncer à sa femme cette bonne fortune, en lui recommandant de prier Mme de Beauharnais[1] d'être la marraine.

Le 3 janvier 1807 il reçut de sa femme la réponse suivante datée du 30 décembre 1806 :

1. Fanny de Beauharnais, tante de l'impératrice Joséphine.

Digitized by Google

J'ai lu en tremblant à Mme de Beauharnais ta prière... La manière dont elle écoutait, l'espoir que je concevais avaient altéré ma voix, mes larmes coulaient en abondance. J'ai attendu en silence...

« Madame Boucher, m'a-t-elle dit, écrivez tout de suite à votre mari, dites-lui combien j'ai de plaisir à vous aimer l'un et l'autre, combien je suis sensible aux bontés du prince, que j'accepte avec transport d'être la marraine de votre enfant, de l'enfant d'un couple vertueux. Ce lien resserrera, s'il est possible, l'amitié que j'ai vouée au Prince. Dites à M. Boucher de l'en prévenir. Je vais du reste lui écrire. Il ne vous connaît pas, il ne peut pas juger de vos qualités. Je veux lui parler de vous comme vous le méritez. Venez demain à trois heures. Je vous donnerai une lettre que M. Boucher remettra au Prince. Mais écrivez toujours à votre mari pour qu'il sache tout de suite qu'il ne pouvait me demander une chose qui me fît plus de plaisir. »

Le 2 janvier, Boucher, à la veille de son départ, était allé faire ses adieux au prince Charles. Dans une causerie toute cordiale cet excellent homme lui dit :

« Je m'intéresse vivement à vous non pas seulement pour votre beau talent, mais encore parce que je sais par l'ambassadeur de France que vous *avez sauvé la vie à plusieurs personnes pendant la Révolution, et c'est le plus beau titre que vous puissiez avoir à mon estime.* Si mes moyens me permettaient de réorganiser une chapelle comme j'en avais une autrefois, je serais flatté de vous en voir le chef; mais n'ayant pas voulu retrancher

Digitized by Google

les appointements de tous mes anciens sujets, quoiqu'ils ne fussent plus sous ma domination, je suis en ce moment trop surchargé de dépenses pour agir comme je le voudrais. D'ailleurs l'impératrice paraît avoir pour vous la plus haute considération et il est probable qu'elle vous attachera particulièrement à sa maison. »

Il lui pressa affectueusement la main en ajoutant :

« Quand Mme Boucher aura allaité son enfant, louable projet que j'approuve de tout cœur, je serai heureux de la voir et de l'admirer en l'entendant jouer de la harpe et du piano. »

Le 10 janvier, Boucher, par l'entremise de sa femme, reçut à Mayence, où il venait de retourner, la lettre suivante :

Mme Boucher, monsieur, attend ma lettre et je ne pourrai aller vous dire le plaisir que me font les vôtres. Elles me parlent des illustres objets qui me sont si chers, elles m'apprennent que je n'en suis pas oubliée et que vous êtes traité avec la distinction qu'il est digne d'accorder au grand talent joint à une honnêteté parfaite... Je me suis plu à dire à Son Altesse combien votre charmante compagne est aimable et intéressante sous tous les rapports, et j'aime à vous le répéter, parce que c'est une justice et qu'il est doux pour moi de la rendre à ce qui vous appartient. Jugez s'il me le serait de tenir votre enfant à l'un et à l'autre avec *le plus illustre et le plus adorable des amis*. Mais c'est à lui et non à moi à vous dire le oui qui ajouterait

Digitized by Google

un lien de plus à tous ceux qui attachent à une personne tant d'admirateurs et d'amis. Je suis au reste vivement sensible au désir que vous me marquez à ce sujet. Non, votre cœur ne manquera jamais à rien de ce qui est honnête, et il en est ainsi de votre intéressante compagne pour laquelle je me sens la même affection et la même estime que pour vous.

Signé : FANNY DE BEAUHARNAIS.

Peu de jours après, Mme Boucher eut l'honneur de recevoir du Prince une lettre ainsi conçue :

Madame,

Je suis bien sensible à la confiance que vous me témoignez. Tout ce que mon excellente et respectable amie, Mme Fanny de Beauharnais, et votre estimable époux me disent de Mme Boucher m'inspire les sentiments les plus distingués pour les talents et les belles qualités qui la caractérisent. Je consens avec un vrai plaisir à ce que votre cher enfant réunisse les noms de Fanny et de Charles, et je souhaite qu'un jour ses vertus et la pureté de son âme réalisent le nom céleste de celle qui lui donna le jour.

Je vous prie, madame, d'agréer les hommages
de votre bien dévoué,

CHARLES.

Aschaffenbourg, le 16 janvier 1807.

On ne saurait, à l'âge de soixante-trois ans, donner à sa pensée un tour plus galant et plus spirituel. Mme Boucher communiqua immédia-

Digitized by Google

tement cette lettre à Mme de Beauharnais qui lui envoya le mot suivant :

Mme Fanny de Beauharnais s'empresse de renvoyer à Mme Boucher *l'adorable* lettre de *l'éminentissime Altesse souveraine* dont elle partage les sentiments pour M. et Mme Boucher. C'est du fond de son cœur que Mme de Beauharnais ne pouvant atteindre à *l'éloquence de son illustre ami* est au moins de moitié dans tout ce que renferme d'aimable, de juste et de digne *du plus aimé de tous les Charles* sa lettre qui est comme son acceptation *un bien fait*, que ne ressent pas seul le *couple* sous tous les rapports aussi intéressant qu'estimé par une amie sincère.

Signé : FANNY DE BEAUHARNAIS.

Un tel style, du reste dans le goût de l'époque, montre que, même à l'âge de soixante-neuf ans, cette bonne dame avait toujours l'exaltation romanesque de sa jeunesse et qu'elle était encore amoureuse des grands mots au moins autant que du prince Charles.

Après une absence que la nécessité seule lui avait fait prolonger quelques mois, Boucher revint à Paris dans le courant de février et attendit, avec une impatience qui n'avait d'égale que sa joie, l'heureux événement. Le 27 avril M. Pougens, membre de l'Institut de France, correspondant de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg et de la Société royale de Gœttin-

Digitized by Google

gue[1], adressa la lettre suivante à Mme de Beauharnais :

Madame,

J'ai l'honneur de mettre sous vos yeux une lettre de notre digne et savant Prince si tendrement chéri de vous et de moi. Je vous prie de permettre que je vous la demande cet après-midi, lorsque nous viendrons M. Boucher et moi vous faire part de l'heureux accouchement de Mme Boucher. Ce qui est très remarquable, c'est qu'elle est accouchée d'un gros garçon quelques heures après avoir eu communication de la lettre du Prince. Gardons-en le secret; car s'il était connu que cette lettre a eu une vertu pareille, toutes nos dames accableraient Son Altesse de sollicitations... Mme Pougens me charge de vous dire qu'elle *vous adore. C'est une lutte entre elle et moi pour savoir qui vous chérit le plus. Vous avez mis la désunion dans le ménage.*

Admiration vraie, attachement sans bornes, respect infini.

Ce tour maniéré est bien près du ton emphatique. Aussi est-ce sans peine et à plaisir que M. Pougens enfle son style, et on n'est pas surpris de le voir écrire à la même personne, après avoir d'abord, par une feinte modestie, refusé verbalement de représenter le prince Charles en qualité de parrain.

Ah! madame, retirez ce mot qui m'a peiné jusqu'au fond du cœur. Ne dites point que vous êtes fâchée; non, vous ne

1. C'était le fils naturel du Prince de Conti.

Digitized by Google

pouvez l'être ; *souffrez que je vous le dise à genoux.* Il est hors de votre pouvoir d'affliger le plus tendre, le plus zélé, le plus passionné admirateur que vous ayez jamais eu et que vous aurez jamais. Mon excessive gaucherie m'inspire de si justes craintes, une si juste défiance de moi-même que la seule idée du risque que j'encourrais de vous déplaire, en attirant sur moi les regards critiques de l'assistance, m'a fait frissonner. Quelle opposition ! Le *gauche Charles* à côté de *la divine muse Fanny*, *l'honneur de son sexe*, *l'honneur de la France,* etc.

Enfin le baptême se fit et M. Pougens ne commit, pendant sa célébration, aucune gaucherie. Le 13 mai il écrivit à Boucher une lettre où il avait le bon esprit de se borner à parler avec simplicité et de la manière la plus gracieuse :

Notre auguste et savant Prince a répondu à ma lettre, mon cher confrère. Il a la bonté de paraître très content d'avoir été représenté par moi. Ci-dessous copie de la phrase qui concerne votre belle et intéressante accouchée. Pardon si je vous écris par la petite poste et si je ne viens pas moi-même. Le Prince se trompe sur le nom de M^me^ Boucher ; mais on voit qu'il est resté dans sa tête et dans son cœur une impression angélique de votre jolie compagne[1]. Il fait ainsi un synonyme de sentiment. — « *Je ne suis pas étonné que M^me^ Ange Boucher ait donné l'existence à un petit ange ;* je vous prie de lui dire mille choses agréables, ainsi qu'à son époux, et d'offrir l'hommage du plus tendre et du plus respectueux attachement à M^me^ de Beauharnais. »

1. Cette impression provenait seulement du portrait que Boucher et M^me^ de Beauharnais s'étaient plu à lui tracer, car il ne la connaissait pas personnellement.

Digitized by Google

Quelques jours après, Mme de Beauharnais envoyait ce petit mot à Boucher :

Mlle Maillar de l'Opéra vient chanter chez moi ce soir vers neuf heures un acte de M. Porta, avec accompagnement de piano. Combien il serait aimable à M. Boucher d'y venir avec son céleste violon qui mettrait le comble à la fête.

Je n'invite personne à l'accompagner, c'est tout seul que j'aime à l'entendre. J'embrasse sa jolie compagne et mon beau petit filleul, le cher petit Charles, que j'aime déjà non pas encore autant que son papa et sa belle maman, mais pourtant beaucoup; car n'est-il pas l'enfant de mes bons amis et le filleul du bien-aimé Charles?

Ce cher petit Charles devint un musicien distingué; mais la gloire de son père éclipsa celle qu'il put avoir en son temps; c'est aujourd'hui un beau vieillard de plus de quatre-vingts ans, vivant paisiblement dans la retraite, heureux et fier de porter un nom qui ne doit point sortir de la mémoire des hommes.

Alexandre Boucher fut gracieusement accueilli par l'impératrice Joséphine en son palais des Tuileries et lui répéta plus d'une fois l'adagio qui avait produit sur son âme un si merveilleux effet. Il parut un jour à une fête de la cour avec l'ambassade espagnole, en costume de colonel dont il avait le rang, comme directeur de la musique du roi. Napoléon ayant remarqué l'uniforme de

Digitized by Google

Boucher demanda à Duroc quel était cet officier. Duroc, après information prise auprès de Boucher même, lui dit que c'était le généralissime des doubles croches de toutes les Espagnes.

« Comment s'appelle-t-il ?

— Alexandre Boucher, répondit l'impératrice ; c'est le célèbre violoniste que je désirais présenter à Votre Majesté.

— Le voilà tout présenté, dit Napoléon, je l'ai sous les yeux.

— Je pensais qu'un artiste de ce mérite, ajouta Joséphine...

— Ne saurait être mieux placé, acheva l'empereur; qu'il retourne à Madrid; un généralissime ne doit pas quitter son armée.

— Cependant, s'il préférait le service de Votre Majesté?

— Ne me parlez plus de cet homme-là,» répliqua sèchement Napoléon.

L'empereur était blessé de la ressemblance frappante de l'artiste avec lui. Voilà tout le secret de son persiflage, de sa mauvaise humeur, disons le mot, de sa grossièreté. Castil-Blaze a raconté le fait dans son *Esquisse biographique et musicale* sur Alexandre Boucher, publiée par la *Revue de Paris* en 1845, n° 157. Boucher a annoté ainsi le passage :

Digitized by Google

« C'est l'impératrice Joséphine qui, de son propre mouvement, demanda à Napoléon de m'attacher à sa personne. Mon intention était de refuser par gratitude envers Charles IV; car je ne voulais pas quitter le bienfaiteur de ma jeunesse qui m'accueillit, quand mon pays fut injuste envers moi. »

Boucher avait bien pu tout d'abord céder à l'attrait de la position brillante que l'impératrice charmée lui montrait en perspective, après l'avoir entendu pour la première fois à Mayence. Mais, à la réflexion, surtout depuis qu'il voyait Napoléon à la veille de déposséder Charles IV de ses États, il avait compris que le devoir comme sa dignité personnelle lui interdisaient de servir l'empereur, et il avait pris cette résolution qui l'honore. Il fit plus : quand le roi d'Espagne fut amené prisonnier à Fontainebleau pendant l'été de 1808, il alla spontanément à sa rencontre :

« Te voilà, mon cher Alexandre, lui dit Charles, les larmes aux yeux; je reconnais ton cœur, ne me quitte jamais. » Et Boucher ne le quitta point. Il le suivit même à Marseille et resta auprès de lui, jusqu'au jour où, sur l'ordre formel de Napoléon, il fut forcé de s'en éloigner. Charles IV, en 1811, se rendit à Rome où il demeura jusqu'à la fin de sa vie en 1819. Mais, comme Boucher, ce prince avait la mémoire du cœur; aussi le recom-

Digitized by Google

manda-t-il en mourant au prince de Salerne. Ses dernières paroles furent pour son fidèle Boucher, *son cher Français*, comme il l'appelait, le véritable ami qui fut son consolateur dans l'adversité.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VI

La Suisse et l'Angleterre. — Grandeur plébéienne et petitesse de souverain. L'Institut de France et son violon d'honneur.

Boucher en Suisse. — Il y excite l'admiration en qualité de chef d'orchestre. — Rode assiste à un concert de Boucher. — Lettre du comité de la Confédération musicale. — Médaille d'honneur décernée à Boucher. — Son talent d'exécution est reconnu supérieur à celui de Rode. — Il parcourt la Suisse. — Récit charmant de ses impressions. — Boucher à Londres. — Relation plaisante de son aventure à Douvres. — Ce que fait Boucher pendant les Cent-Jours. — Sa proposition à Napoléon. — Grand concert donné par Boucher au théâtre des Italiens. — Appréciation des journaux. — Réponse de Boucher à certaines critiques. — Il prouve dans un nouveau concert qu'il peut être le Socrate du violon. — On fait courir le bruit qu'il est mort. — Il informe le public qu'il n'en est rien. — Girodet lui écrit à ce sujet une lettre pétillante d'esprit. — Affaire des 75 francs pour un concert à la cour. — Boucher refuse noblement l'aumône qu'un roi ose lui faire. — Les suites d'une excentricité ou le concert forcé. — Succès prodigieux obtenu par Boucher, grâce à une victoire remportée sur lui-même. — Il reçoit de l'Institut de France un violon d'honneur. — Il se dispose à quitter la France. — Très belle lettre de Pougens et de Girodet à ce

Digitized by Google

sujet. — L'*Écho du Nord* publie une lettre de Boucher qui prouve combien la France lui est toujours chère. — Son ami Girodet lui envoie ses félicitations. — Ce qu'il pense de son écriture.

Boucher jouissait déjà d'une telle célébrité en Europe que la Confédération musicale suisse l'appela à Berne, en 1813, pour y diriger une assemblée de mille chanteurs ou symphonistes. Grâce à son habileté, les chefs-d'œuvre de Paisiello, de Danzi, de Haydn, le sublime oratorio de Beethoven, *le Christ au mont des oliviers,* furent exécutés par les chœurs avec un ensemble admirable. Mais quand on attaqua la messe de Cherubini, d'une exécution si difficile, le maître fut bientôt seul à se faire entendre; car les musiciens, sentant leur impuissance à l'accompagner, l'abandonnèrent dans les passages dangereux, et chacun se contenta d'admirer sa sûreté délicate, sa pénétration, sa prévoyance jusque dans les moindres détails.

Au moment où Boucher se disposait à donner un concert, arriva Rode. Boucher lui proposa courtoisement de le donner en commun au profit des pauvres. Rode eut la mauvaise inspiration de refuser cette offre généreuse, comme il avait du reste déjà fait dans une circonstance pareille à Marseille en 1811, ainsi qu'il résulte d'une lettre

Digitized by Google

administrative[1], et Boucher donna seul son concert. Rode y vint assister en simple spectateur.

« Je ne crois pas, écrit Boucher à sa femme, que tu m'aies jamais vu si tranquille, si égal à moi-même, enfin si parfait ; Rode pâlissait à chaque instant. Tout le monde avait les yeux fixés sur lui, et, bien que l'enthousiasme fût général, lui seul restait impassible. On voyait clairement qu'il se faisait violence pour cacher son émotion. Une telle

1. *Marseille, le 6 mai 1811.*

L'ADMINISTRATION CENTRALE DES SECOURS PUBLICS

DE LA VILLE DE MARSEILLE

A M. ALEXANDRE BOUCHER

Premier violon de Sa Majesté le roi d'Espagne Charles IV.

Nous avons reçu, monsieur, votre lettre du 25 du mois d'avril, dans laquelle vous nous communiquiez le projet que vous avez conçu de jouer dans un concert public où vous vous ferez entendre avec M. Rode et dont le produit sera exclusivement consacré aux pauvres secourus par notre administration et aux pauvres artistes de cette ville.

Nous avons transmis copie de votre lettre à M. Rode. Cet artiste nous a répondu sous la date du 3 de ce mois; *il n'accède point* à la proposition que vous lui avez faite.

En vous témoignant, monsieur, les regrets que nous éprouvons, comme administrateurs des pauvres, de voir s'évanouir une occasion de leur procurer des secours qui leur seraient si utiles, il ne nous reste plus qu'à vous remercier de l'idée charitable qui vous a animé dans l'intérêt des indigents.

Suivent les signatures des Administrateurs des secours publics.

Digitized by Google

conduite a indigné le public. Aussi personne ne veut aller au concert qu'il prépare. »

Le lendemain de ce triomphe, le grand violoniste reçut la lettre suivante :

Monsieur,

Tous les membres de la *Société musicale helvétique* conviennent des grands services que vous leur avez rendus. Le comité me charge de vous témoigner toute sa reconnaissance et, pour vous en donner une preuve, il a décidé, au nom de la Société, de couvrir les frais de votre concert dont le produit est resté au-dessous de votre attente.

Je dois de plus vous offrir, monsieur, la médaille ci-jointe comme un souvenir de l'estime que la Société a pour vos talents distingués.

J'ai l'honneur d'être, etc.

HERMANN.

Berne, ce 16 août 1813.

En effet, la Confédération avait fait frapper en son honneur une médaille d'or sur laquelle, au milieu de deux branches de laurier, étaient gravés ces mots : *A Alexandre Boucher, Beethoven du violon 1813*. Le concert avait produit 600 francs. Quoi qu'en puisse dire le signataire de la lettre qu'on vient de lire, Boucher ne s'attendait guère à une recette plus forte, car il observe avec raison, dans une lettre à sa femme, qu'une telle somme

Digitized by Google

était considérable pour la ville, les places ne valant pas plus de 45 sols par personne. Le gouvernement ne permettait point de prix plus élevé.

Rode renonça prudemment à donner un concert, mais il eut le tort de se faire entendre dans des réunions particulières : la comparaison que les amateurs étaient à même d'établir entre son talent et celui de Boucher lui fut défavorable ; ils jugeaient son exécution froide et sans couleur. Cet artiste, disaient-ils, semble arrivé à Berne pour la plus grande gloire de ce diable de Boucher qui joint à l'expression des nuances les plus fines une chaleur d'âme véritable, et qui se joue des difficultés avec une grâce si merveilleuse que les auditeurs s'efforcent, pendant l'exécution de tout son morceau, de retenir le plus longtemps leur souffle pour n'en rien perdre.

Boucher parcourt la Suisse, et c'est de la manière à la fois la plus spirituelle et la plus aimable qu'il raconte à sa femme ses impressions, surtout en visitant le village de Lauterbrunnen si pittoresquement situé dans la vallée de son nom :

Thun, 23 août 1813.

Cher amour Céleste,

Dans la crainte de n'avoir pas le temps de t'écrire à mon retour à Berne, je m'empresse de le faire ici pour te

Digitized by Google

tranquilliser sur mon voyage. Il ne m'a manqué que toi pour jouir doublement de toutes les beautés que j'ai admirées. Que de belles horreurs, cascades étonnantes, glaciers effrayants, montagnes, neiges, avalanches dont nous avions la précaution de ne nous approcher que de loin! Mais ce qui est mieux que tout cela, ce sont les bons habitants et leur bon lait si nourrissant que je le préfère à tout autre mets, et ces jolies Suissesses si fraîches et si charmantes. Figure-toi ma joie : dans la vallée de Lauterbrunnen j'en ai trouvé une qui te ressemble. Comme celle-là était encore plus jolie que toutes les autres, du moins à mes yeux, et ce sont ceux du cœur!

Toutefois il ne tarde guère à revenir à Paris d'où une aisance trop médiocre le pousse à repartir quelques mois après. Le 19 juin 1814 il franchit le pas de Calais et, le 27 du même mois, il écrit de Londres à sa femme la lettre suivante, aussi remarquable par la justesse des observations sur les mœurs anglaises que par le caractère humoristique du style :

Saint-Martin street. Leicester square.

Je viens de réussir à souhait dans le grand concert où j'avais pour m'accompagner mon cher ami Bomberg, le premier violoncelliste de l'Europe. On prétend même que, si je reviens l'hiver prochain, je ferai une révolution musicale. On ne se gêne pas pour dire (ici on est sans façon et on peut penser tout haut sur toute matière en ce pays de la vraie, franche et bonne liberté dans le bon sens)

Digitized by Google

que Viotti n'a jamais été de ma force. Lui-même a dit hier soir au concert où il était venu exprès pour moi qu'il ne croyait pas le violon susceptible de tels progrès et à moi parlant que je le surprenais au point de ne pouvoir me comparer à nul autre qu'à moi seul. Je suis trop agité pour être en état de te peindre ce soir combien il m'en a coûté pour me comprimer jusqu'à présent dans un pays flegmatique où il faut mesurer ses actes et avoir toujours l'air sérieux. Mais prévenu, je me suis tenu sur mes gardes et ma façon de faire des plus correctes n'a pas peu contribué à un succès si complet et vraiment si extraordinaire; car ici on n'aime pas du tout le violon. On n'apprécie que les pianistes et les harpistes.

Dans ma dernière lettre j'ai oublié de te raconter mon aventure en débarquant à Douvres. On ouvre mes malles à la douane. Or il faut que tu saches que tout objet neuf ou vieux paye ici un droit. Quand les douaniers arrivent à mes boîtes à violon, ils me disent de taxer moi-même mes instruments. Je leur observe que je suis professeur de musique et non marchand ni amateur, que je vais leur donner, s'ils l'exigent, une déclaration écrite de ne pas les vendre. Les douaniers me répondent que la loi ne s'explique pas à cet égard et que tout instrument non fabriqué en Angleterre doit être taxé aux deux tiers de sa valeur sans aucune exception. Alors ils me présentent un papier sur lequel j'inscris trois louis comme prix de mes violons. Ils me font signer le papier et payer deux louis. Ensuite ils me préviennent que ne les ayant pas taxés à leur juste valeur d'après le nom de Crémone et de Stradiverius qu'ils portent, ils vont envoyer chercher un arbitre. L'arbitre arrive : c'était l'ami d'un douanier qui avait envie de mes pauvres violons. On me les taxe cent louis chacun, et on me laisse la faculté d'en payer encore les deux tiers, si je veux les ravoir, sans quoi ils appartiennent de droit à la douane au bout de trois mois. Juge de

Digitized by Google

la situation dans laquelle je me trouvais, moi qui étais parti de Paris avec 1300 francs. Ne voulant ni m'endetter ni racheter mes pauvres violons à un tel prix, j'essaye de faire entendre raison à ces honnêtes gens; je cherche même à les prendre par les sentiments, leur disant que mon père me les a légués, qu'ils n'ont de valeur que pour moi, que l'un est reverni, et l'autre cassé sous l'âme. Ils ne veulent rien entendre. Le premier banquier de Douvres à qui je suis recommandé ne peut réussir mieux que moi, et, pendant trois fois vingt-quatre heures, je suis retenu par mes maudits violons, perdant ma place chaque jour à la diligence dans l'espoir d'en finir à mon avantage. Mais voyant que je suis forcé de leur laisser ces chers amis, dans ma désolation je veux en jouer encore une dernière fois : les larmes aux yeux, dès que je commence, tous les commis, les inspecteurs, le directeur même, quittent les bureaux les uns après les autres. Je ne sais quel accent de douleur a mon jeu; je ne peux me séparer de mes chers instruments; ils me paraissent cent fois meilleurs, je m'en sers successivement, et, pleurant comme un enfant, je ne cesse de jouer de 5 heures à 11 heures du soir, sans faire attention à tous ces vampires de douaniers et à la foule que mes accords déchirants avaient amassée. Enfin on me demande en mauvais français de jouer un concerto. J'ai heureusement la complaisance de le faire et, de plus, j'exécute l'air national *God save the king*. Tous ces Anglais si froids jusque-là sont touchés, et l'un d'eux me dit en estropiant de son mieux notre belle langue : « Mon sir, cela serait trop sans pitié de priver vôs de tels gentils instruments; vôs méritez un exception. Cela a été décidé de rendre à vôs vos violons; l'Angleterre trôve que vôs jôez trop bien pôr priver soi-même du plaisir d'entendre vôs. Vôs avez fait plus qu'Orphée qui, pôr ramener son femme, maîtrisa les infe nales divinités: vôs avez tôt à l'heure maîtrisé les dôaniers. »

Digitized by Google

A la bonne heure, voilà un type d'Anglais ridicule qui eût été bien digne de figurer dans la comédie de Shakespeare, *les Joyeuses femmes de Windsor*, à côté du Français et du Gallois ridicules, le médecin Caïus et le pasteur sir Hughes, habiles écorcheurs de la langue anglaise. Le contraste eût été parfait.

En 1815, pendant les Cent-Jours, Boucher, revêtu d'une capote grise comme celle de Napoléon et coiffé du fameux tricorne, se montra dans les rues de Paris[1]. Entouré, sur le boulevard des Italiens, par une foule de solliciteurs il leur disait :

« C'est aux Tuileries, mes amis, qu'il faut m'apporter vos requêtes. Maintenant allons travailler aux fortifications de notre capitale menacée par l'étranger. »

Et le Sosie de Napoléon entraînait à Clichy de nombreux piocheurs. Aussi les journaux de l'époque ne tarissaient pas d'éloges sur le zèle et le dévouement de l'empereur.

« Napoléon, disaient-ils, semble vraiment se

1. Boucher et Napoléon se ressemblaient alors à tel point qu'on les prenait l'un pour l'autre, comme j'ai pu le constater moi-même par le portrait du grand violoniste que fit son ami Girodet et qui n'est pas le moindre ornement du petit salon de Mme Alexandre Boucher.

Digitized by Google

multiplier, il est partout; les revues, l'organisation de son armée, les séances du Conseil ne l'empêchent point d'aller surveiller chaque jour les fortifications, de parcourir les rangs des travailleurs. »

Boucher devait bien rire, quand il lisait de tels articles. Mais s'il agissait ainsi, ce n'était point pour rendre le héros de l'île d'Elbe plus populaire. C'était uniquement dans un but de patriotisme, pour pousser ses concitoyens à un travail salutaire auquel ils ne songeaient pas assez alors, celui des fortifications de Paris.

On était dans la première quinzaine de juin, à la veille d'une lutte suprême avec l'étranger, quand Boucher fit proposer à l'empereur par le général Lafosse de se mettre à la tête d'un corps d'armée pour y jouer un rôle passif et muet sous la direction d'un chef expérimenté. Le faux Napoléon paraissant sur des points fort éloignés de ceux où se montrerait le véritable pourrait, en cas d'échec, ranimer le courage des soldats et parvenir, par sa seule présence, à mettre les ennemis en déroute. L'empereur, après un instant de réflexion, répondit au général :

« Non, cela pourrait être dangereux, très dangereux même, si je venais à mourir. »

Tristes paroles qui montrent que Napoléon fai-

Digitized by Google

sait passer le maintien de sa dynastie avant la gloire de nos armes et le salut de la France ! On se demande même comment un tel génie pouvait concevoir une crainte aussi vaine. Quoi ! Était-il possible que la mort du vrai Napoléon eût amené l'avènement du faux ? C'était juger bien misérablement le peuple français d'alors. On n'était pourtant plus au XVII^e^ siècle où la Bruyère pouvait dire avec raison : « Le peuple n'a pas d'esprit ».

Dans le cas où le véritable empereur eût été tué et notre armée triomphante, une fois l'identité du faux reconnue, la France victorieuse se fût contentée de saluer en lui avec enthousiasme un nouveau Carnot, et si, en proie à un esprit de vertige et d'erreur, elle eût eu la folie de lui offrir le pouvoir, à coup sûr il aurait eu la sagesse de le refuser.

Après le désastre de Waterloo, les malheurs effroyables de l'invasion condamnèrent pour un certain temps au repos et au silence le célèbre violoniste. Aussi ce fut seulement le 5 décembre 1816 qu'il donna avec sa femme un grand concert au théâtre des Italiens. Il y avait dix ans que cet artiste ne s'était pas fait entendre à Paris et l'on était curieux de voir si l'âge, en mûrissant son talent, lui avait ôté cette fougue qu'on lui avait jadis reprochée.

Digitized by Google

Le *Constitutionnel* du 8 décembre rendit compte, en ces termes, de cette mémorable soirée :

« Malgré la nouveauté du Théâtre-Français et *la Journée aux aventures* qu'on jouait à Feydeau, le concert de M. Boucher avait attiré une société nombreuse et brillante. Ce concert a commencé, selon l'usage, par une symphonie de Haydn qui a produit beaucoup d'effet. La première partie a été terminée par le dernier concerto de Viotti. Ce nouveau concerto, qui était peu connu, est un des moins brillants de son auteur. Cependant M. Boucher l'a exécuté avec tant de vigueur, de hardiesse et de perfection qu'il a excité les plus vifs applaudissements. Après l'ouverture de M. Paër, qui a commencé la seconde partie du concert, Mme Boucher a exécuté, sur la harpe un concerto médiocre de Kalkbrenner. Mme Boucher a un jeu brillant et sage ; elle a fait des gammes en demi-ton avec une rare perfection, et c'est sur la harpe la plus grande des difficultés. M. Boucher tient un rang distingué parmi nos plus célèbres violons : il a fait luire des traits et a su vaincre des difficultés qu'aucun autre avant lui n'avait osé entreprendre. Il donna, il y a deux ou trois ans, quelques concerts à Lyon ; un poète du Rhône, Ferdinand de Lesseps, essaya de définir la nature de son talent dans les vers suivants :

Digitized by Google

« Son génie indompté, son archet plein d'audace,
Enfantent mille traits inspirés au hasard;
Son pindarique jeu parfois étonne l'art:
C'est peu de l'étonner, il le surpasse,
Et, quel que soit son plus fougueux écart,
Il joint toujours l'énergie à la grâce. »

D'autre part, le *Journal général de France* du 7 décembre s'exprimait ainsi :

« M. Boucher a exécuté les deux concertos de Viotti d'une manière très brillante, quoiqu'un peu inégale. Si les points d'orgue qui lui appartenaient n'ont pas toujours paru gracieux, ils ont eu, au plus haut degré, le mérite de la difficulté vaincue. A côté des traits les plus savants venaient des traits remarquables seulement par leur originalité. Il y a du génie dans ces efforts périlleux; mais on eût préféré un peu plus de sagesse, parce qu'elle est plus voisine du goût. Il y a dans le talent de l'artiste un fonds de richesses qui n'a pas besoin d'ornements superflus; dans le *cantabile* il est donc gracieux et suave et, avec moins de prétentions à étonner, il aurait tout ce qu'il faut pour plaire et pour charmer. »

A cette critique Boucher répondit avec autant de modestie que d'habileté par la lettre suivante qui parut dans le *Constitutionnel* du 19 décembre :

J'ai lu avec reconnaissance les éloges ainsi que les censures contenus dans l'article relatif à mon concert. A l'a-

Digitized by Google

venir, je tâcherai de mériter encore les premiers et de prouver que je sais apprécier la saine et judicieuse critique, en profitant des conseils de l'impartialité. Je dois cependant répondre en quelque manière aux reproches qui me sont adressés; les journaux qui les premiers ont annoncé ce concert, l'ayant fait à peu près en ces termes « M. Boucher, ancien 1er violon du roi d'Espagne, qu'on a entendu autrefois, etc., il sera secondé par sa femme », ces mots *ancien, autrefois, secondé,* ont, je l'avouerai, piqué un peu mon amour-propre et changé tous mes plans qui étaient de jouer *simplement* et *textuellement;* ils ont déterminé le choix du genre que j'ai dû adopter encore cette fois. J'ai consacré l'adagio aux connaisseurs rigoureux, mais j'ai voulu prouver dans les points d'orgue que dix années n'avaient pas encore éteint ma verve de vingt-cinq ans. Cette résolution, je le savais d'avance, devait m'attirer le reproche d'être incorrigible. Il ne me reste donc qu'à prouver le contraire : c'est ce que je ferai, j'en prends acte ici entre vos mains, si j'ai le bonheur de pouvoir offrir un nouveau concert au public : là je tâcherai de mériter le surnom de *Socrate du violon* préférablement à celui de l'*Alexandre.* »

Boucher montrait ainsi non seulement qu'il supportait avec une âme égale l'éloge et la critique, mais encore qu'il ne faisait que ce qu'il voulait et qu'il serait capable, au besoin de se maîtriser au point de n'être plus lui-même. L'illustre violoniste tint parole dans le concert qu'il donna le vendredi 7 février 1817.

« M. Boucher, dit le *Journal du Commerce* du 8 février, avait promis de prouver qu'il est le

Digitized by Google

Socrate du violon; il ne s'est pas démenti, il a joué avec beaucoup de sagesse un concerto de Viotti et il y a fait preuve d'un talent admirable par la pureté de ses sons, la largeur, la légèreté, la grâce, la fermeté et la précision de son jeu. »

Une telle victoire remportée sur lui-même fit pâlir de dépit ses nombreux ennemis, tous les *croque-notes* de la capitale qui, malgré leurs méchants coups de boutoir, impuissants à entamer sa renommée, voulurent au moins se procurer le plaisir de le faire mourir pendant un jour. La *Gazette de France* du 28 janvier 1818 contenait cette nouvelle à sensation :

« Paris, 27. — Les arts viennent de faire une perte sensible par la mort de M. Alexandre Boucher, ex-violon du roi d'Espagne. Tout Paris a admiré le jeu brillant de cet artiste, auquel on ne pouvait reprocher que le beau défaut de trop appartenir à l'inspiration et de se livrer à des écarts de talent dont toutes les chances n'étaient pas également heureuses. M. Boucher avait une méthode savante et tirait de son instrument des sons purs et mélodieux, mais ses moyens mêmes l'emportaient : quand il tenait un archet, il n'était plus à lui-même. Ce virtuose a été atteint d'une mort presque subite.»

Une telle nouvelle ne fut pas pour le public

Digitized by Google

d'alors moins étonnante que celle qui, deux siècles auparavant, avait « retenti tout à coup, suivant l'expression de Bossuet, comme un éclat de tonnerre : « Madame se meurt, Madame est morte ».

Aussitôt, les célèbres Talma et Monrose au nom du Théâtre-Français, le virtuose Martin, nombre d'artistes des autres théâtres, des membres de l'Institut de France, Lacépède et Julien en tête, allèrent offrir à Mme Alexandre Boucher l'expression de leur profonde sympathie. Le lendemain, le même journal publia la note suivante :

« Nous avions annoncé hier, d'après le *Journal de Paris,* la mort de M. Alexandre Boucher ; heureusement pour ses amis et pour les arts, cette nouvelle était sans fondement. M. Boucher a joui, au moyen de ce faux bruit, des jugements anticipés que la postérité portera sur son talent ; c'est à lui d'en faire son profit. Nous sommes heureux qu'il puisse orner son front des fleurs que nous avions cru jeter sur sa tombe. Il nous reste à convertir en félicitations les condoléances que nous adressions hier aux beaux-arts. Ils ont gagné tout ce qu'ils auraient perdu. »

Le *Journal du Commerce* du même jour (29 janvier) contenait la lettre ci-dessous du prétendu mort :

Digitized by Google

Monsieur le Rédacteur,

Ce n'est pas sans quelque surprise que j'ai reçu la visite de parents, d'amis et d'un grand nombre d'amateurs qui, la larme à l'œil et un journal à la main, étaient venus pour prodiguer à ma veuve des compliments de condoléance et les consolations de l'amitié. Je dois au *Journal de Paris*, qui annonçait ma mort subite, l'avantage de connaître mieux qu'auparavant tout l'intérêt que daignent me porter beaucoup de personnes que j'aime et que j'estime. Cette singulière annonce est venue cependant d'autant plus mal à propos qu'il y a peu de jours plusieurs journaux ont bien voulu dire que, ne devant donner cet hiver aucun concert public, j'ai organisé chez moi pour chaque dimanche des *matinées musicales*, où l'on entend aussi ma femme sur le piano et la harpe, et pour lesquelles ont déjà souscrit des personnes de la meilleure société [1]. J'ai donc intérêt à faire savoir à qui il appartiendra qu'il

1. C'étaient, comme j'ai pu le constater d'après la liste même des souscripteurs, les célébrités politiques, scientifiques, artistiques et littéraires du temps, entre autres Casimir Perier, Benjamin Constant, Lafayette, Manuel, Lacépède, Mlle Duchesnois, Talma, David surnommé le Corneille de la peinture, Girodet, de Jouy, de Lacretelle aîné, lady Morgan. Cette femme de lettres d'un si grand renom, dont Thomas Moore se plut à louer le génie poétique (voir notre *Étude sur la Vie et les Œuvres de Th. Moore*, p. 133, Paris, Rousseau), avait la plus haute considération non seulement pour Boucher, mais encore pour sa femme, ainsi qu'il résulte de la note datée du 21 janvier 1819, où elle s'exprime ainsi : « Je vous prie, madame, d'accepter les deux volumes qui accompagnent ce billet et de les recevoir comme une preuve de mon estime pour votre respectable caractère et vos brillants talents dont j'ai si souvent joui. »

Digitized by Google

y a *inexactitude* dans la nouvelle de mon décès. Je suis d'autant moins mort que je me porte mieux que jamais, et c'est le violon à la main que j'offre d'en donner la preuve aux amateurs qui seront curieux de m'entendre encore dans ce monde-ci.

J'ai l'honneur, etc.

ALEXANDRE BOUCHER.

Ce mardi 27 janvier 1818.

Son illustre ami Girodet lui écrivit à ce sujet une lettre pétillante d'esprit, où il montre un enjouement assez rare chez un valétudinaire de cinquante et un ans :

Bourgoin près Montargis, 31 janvier 1818.

Mon cher ressuscité,

J'ai appris ton retour en ce monde le lendemain du jour qui m'avait annoncé ton décès. Puisque tu avais tant fait que de mourir, je suis fâché que tu sois revenu si vite de l'autre monde, tu n'as eu le temps de rien y voir et tu dois être fâché toi-même de ne pouvoir nous conter ses merveilles; car aurait beau jeu pour mentir qui reviendrait de si loin. Mais Pluton, qui aura su ton arrivée, aura donné l'ordre de ne pas te laisser entrer plus avant. Il s'est ressouvenu qu'autrefois il y eut un certain Orphée qui au son de sa lyre ramenait avec lui les âmes, et quoiqu'il fût sans doute informé que tu n'y venais point chercher ton Eurydice, il n'en a pas moins craint que ton pre-

Digitized by Google

mier coup d'archet ne lui ravît la foule des ombres aimables qui peuplent son empire, jusqu'à Proserpine elle-même. Les dieux d'en bas qui n'ignorent pas ce qui se passe en haut savaient bien que tu n'aurais pas mieux demandé que de retourner vers nous aussi bien accompagné, n'eût-ce été que pour t'égayer dans ce voyage que je me figure un peu mélancolique, lorsqu'on le fait sans compagnie. Si tu remeurs bientôt, tâche donc d'en retirer plus de profit et d'agrément, pourvu toutefois que tu ne nous oublies pas là-bas et que tu nous reviennes; mais, puisque te voilà en ce monde, si tu n'as pas bu encore de l'eau du fleuve Léthé, tu te ressouviendras que vendredi prochain il y aura rue Neuve-Saint-Augustin grand concert des chats dont voici le programme: *Stabat Mater* de Pergolèse, *Requiem* de Mozart, *Consummatum est* de Haydn, et nous chercherons, dans notre répertoire, si quelque grand compositeur peut nous fournir une *Résurrection*; le tout exécuté avec énergie et cette précision que l'on s'accorde à reconnaître dans le talent non équivoque des exécutants. J'oubliais de te dire que le *Sitis* de Haydn est un des morceaux obligés, et que si le ressuscité se trouve un peu échauffé de sa route, ce qui ne serait pas étonnant après avoir fait tant de chemin en si peu de temps, il y aura, pour le rafraîchir et le guérir de sa soif de musicien, six bouteilles de bière fraîche pour *lui seul*, puisque la bière seule convient à un mort... plus vivant que jamais.

Mille hommages de condoléance et toutes mes félicitations à la veuve éplorée,... la dixième Muse, celle qui t'inspire sans cesse et qui en inspirerait bien d'autres... la très digne épouse de mon véritable ami, la toute Céleste si justement nommée et aussi respectable qu'aimable et spirituelle. Des caresses tendres et affectueuses aux malheureux orphelins, virtuoses futurs, les vrais et jolis enfants de mon Apollon ressuscité. Voilà bien une famille

Digitized by Google

qui doit se croire en droit de retourner sens dessus dessous le proverbe : « Tel qui rit vendredi dimanche pleurera. »

Le Fondateur et Matou en chef
du concert des chats,

GIRODET-TRIOSON [1].

Le 15 février 1818, Boucher, après un concert royal auquel il avait pris part avec sa femme, il y avait près d'un an, fut invité à se présenter au secrétariat des *Menus Plaisirs du Roi* pour y toucher la somme de soixante-quinze francs. Le grand artiste crut avec raison qu'il était de sa dignité de refuser cette aumône, et à cet effet il écrivit le 16 à M. le duc d'Aumont, gentilhomme de la chambre du roi, la lettre suivante où, dans un langage noble et énergique, se manifeste la fierté d'une âme indépendante et généreuse :

Monseigneur,

Ce n'est pas principalement de la médiocrité de la somme que je me plains, somme peut-être un peu au-dessous de ce que peut offrir un particulier à un artiste de quelque mérite, et un peu au-dessus de ce qu'il donnerait à un ménétrier de carnaval ; mais je me plains sur-

1. On sait que Girodet aimait à joindre à son nom celui de Trioson, son tuteur, ami et père adoptif.

Digitized by Google

tout de ce qu'on n'a pas considéré, en cette occasion, ma femme comme pianiste et comme harpiste. Le nom de la cour me paraissait un sûr garant que nous serions payés au moins autant que nous le sommes chez des personnes du grand monde, et je ne pouvais me figurer que ma femme ne pourrait, après un an d'attente, n'être pas seulement remboursée des frais de sa toilette. Accepter pour ma femme et pour moi la somme mesquine qui nous est offerte, ce serait rabaisser nos talents au-dessous de l'opinion qu'en a conçue le monde musical et m'exposer à ne pas être cru, si j'étais réduit à dire que j'ai reçu soixante-quinze francs pour un concert de la cour. Refuser, c'est m'imposer une triple privation, puisque, malgré la médiocrité de ma fortune et malgré mes charges de famille, la meilleure part de ce qui m'est dû par la cour, je la destinais au soulagement des malheureux naufragés de la Méduse, à l'érection de la statue du bon Henri, et au monument qu'on se propose d'ériger à l'immortel auteur de *Tartuffe* et de l'*Avare*. C'est cependant ce dernier parti que je dois prendre, à mon grand regret.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Le 24 février, Boucher reçut un second avertissement de passer au secrétariat des *Menus Plaisirs du Roi*. Boucher ne revint pas pour cela sur sa détermination et fit de grand cœur cadeau au roi, pour ses menus plaisirs, des soixante-quinze francs qui lui étaient dus. Il est permis de conclure de cette affaire que, si Louis XVIII agissait royalement, ce n'était pas à l'égard des artistes ;

Digitized by Google

car il faudrait être bien simple pour croire que la médiocrité de la somme allouée à Boucher provenait de l'*épuisement des fonds,* comme osa le prétendre le duc d'Aumont dans sa lettre du 15 février.

L'amour de l'art faisait parfois commettre à Boucher des excentricités vraiment incroyables. L'anecdote que je vais raconter en est la meilleure preuve. Quelque temps après cette fameuse histoire des soixante-quinze francs, le célèbre violoniste, pendant un voyage de quelques mois dans l'est de la France, s'arrête à Belfort deux ou trois heures. En attendant le départ de la diligence, il se promène sur les trottoirs qui longent le faubourg de Brasse. Dans un salon situé au rez-de-chaussée d'une maison princière, la fille d'un millionnaire, M^lle^ Georges, touche du piano avec un rare talent. Émerveillé d'entendre une provinciale jouer aussi bien, Boucher s'approche et, apercevant par la croisée ouverte un violon posé sur le piano, s'écrie :

« Mille pardons, charmante musicienne, de la grande liberté que je prends de vous interrompre dans votre admirable exécution de la *Flûte enchantée;* mais, de grâce, permettez-moi de vous accompagner sur ce violon. »

Cette virtuose, aussi originale que Boucher,

Digitized by Google

trouve de son goût la singulière proposition de l'étranger et accueille favorablement sa prière. Le violoniste entre donc, remercie courtoisement cette demoiselle de la grâce qu'elle veut bien lui faire, et il mêle sur-le-champ ses magiques accords aux délicieuses mélodies de l'habile pianiste. Il n'a pas encore fini que l'affreux cornet du conducteur l'avertit que la diligence va partir. Il s'excuse alors de son brusque départ et veut prendre congé. Mlle Georges le prie instamment de rester pour terminer au moins le morceau commencé. C'est impossible, il manquerait la voiture. Elle insiste. Pendant ce temps, les passants, attirés par une musique ravissante et témoins de la scène, barricadent la porte, heureux de seconder ainsi le dessein de Mlle Georges. Puis, l'un d'eux dit par la fenêtre :

« Monsieur le voyageur, nous vous prions de nous pardonner la violence que nous vous faisons; votre beau talent, que nous voulons admirer jusqu'au bout, en est la cause. »

Mlle Georges supplie à nouveau l'artiste de continuer. Alors Boucher, s'adressant toujours par la fenêtre à ses admirateurs :

« Messieurs, leur dit-il, je n'aime ni le despotisme, ni la liberté illimitée; mais je me plais à voir dresser des barricades dans une si louable

Digitized by Google

intention, je n'essayerai donc pas de les forcer ; je reste bien volontiers votre prisonnier. »

Aussitôt il saisit le violon, achève le charmant opéra de Mozart et improvise un concert, comme jamais on n'en avait entendu de pareil à Belfort. Il y a là véritablement matière à une très jolie petite comédie qu'on pourrait intituler *les Suites d'une excentricité* ou *le Concert forcé.*

On touchait à la fin de 1818, et le grand violoniste n'avait paru, pendant l'année, qu'une seule fois dans un concert public, celui de la cour. Le fameux chanteur Garcia, le père de la Malibran, ayant voulu donner un concert, Boucher, sur ses instances, consentit à y tenir sa partie. Le *Journal du Commerce* du 26 novembre parla en ces termes de cette soirée :

« Nous avons tant vu de concerts, entendu tant de chanteurs, tant de musiciens de toute espèce, que les soirées musicales n'ont plus pour nous maintenant qu'un attrait médiocre. Il y avait peu de monde hier à la salle Louvois pour le concert de Garcia. Ce chanteur est pourtant en grande faveur à Paris. L'excellence de sa méthode, la pureté de son goût, l'expression de son chant, lui ont souvent mérité les plus honorables suffrages. Hier encore il en a recueilli de nouveaux. Mais les honneurs de la soirée ont été pour M. Boucher.

Digitized by Google

On lui a dit plusieurs fois que pour figurer au premier rang de nos plus célèbres violons il n'avait qu'à le vouloir; il suffisait qu'il modérât la chaleur qui le distingue, la fougue qui lui est naturelle. Il a suivi ces conseils salutaires, et il a exécuté un concerto de Rode avec une telle sagesse et une telle perfection qu'il a été applaudi avec enthousiasme, même par les professeurs du Conservatoire. »

Le *Journal de Paris* du même jour disait :

« Le morceau le plus piquant du concert était, sans contredit, un thème varié de Rode pour le violon, et que M. Boucher s'était engagé à jouer *textuellement*. Les amateurs, qui connaissent la fougue musicale de cet artiste, craignaient qu'il ne tînt pas sa promesse ; mais il a agréablement surpris l'assemblée en se bornant à jouer fidèlement la note. Des applaudissements unanimes et mérités l'ont récompensé de cette victoire sur lui-même. »

Le *Courrier des Spectacles* du 27 novembre ajoutait à des éloges du même genre :

« Dans cette soirée, M. Boucher s'est véritablement montré, par sa *modération,* l'Alexandre des violons. »

Il eût été plus juste de dire dans cette circonstance le *Socrate du violon.*

Digitized by Google

En 1819, l'Académie des beaux-arts eut à se prononcer définitivement sur une invention nouvelle due à M. Chanot pour le perfectionnement des instruments à cordes et à archet. La commission, composée des musiciens les plus illustres du temps, des Cherubini et des Boïeldieu, fit appel au talent de Boucher pour juger de l'instrument de M. Chanot, et, après avoir entendu le jeu si pur et si expressif du grand violoniste, elle n'hésita pas à reconnaître la supériorité du violon de l'inventeur français sur celui de Stradivarius. Le jugement de l'Académie qui déclarait de la sorte, conformément au rapport de cette commission, que la lutherie française l'emportait sur la lutherie étrangère, même sur l'ancienne lutherie italienne, fut rendu le 6 avril, et, le 8, Boucher recevait du secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts une lettre ainsi conçue :

Monsieur,

L'Académie royale des beaux-arts me charge de vous faire agréer, en son nom, l'hommage que M. Chanot désire que vous vouliez bien accepter d'un instrument de sa fabrication.

L'Académie a pensé que le mérite du perfectionnement de cet instrument ne saurait être mieux démontré que par les artistes de premier ordre qui pourraient en rendre le public juge.

Digitized by Google

Je profite de cette occasion pour vous renouveler l'expression du plaisir que l'Académie a eu à vous entendre, et pour vous en faire de nouveaux remerciements.

Agréez, je vous prie, monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

QUATREMÈRE DE QUINCY.

Boucher adressa sur-le-champ au secrétaire perpétuel la lettre suivante :

Je reçois à l'instant le *violon d'honneur* que l'Académie des beaux-arts a daigné me décerner. Je l'accepte avec une reconnaissance vivement sentie.

Cet excellent violon, de l'invention de M. Chanot, m'étant offert par un corps aussi illustre, ne me quittera de ma vie. Je me glorifierai de ce don en tout lieu et en tout temps.

Veuillez, monsieur, être auprès de l'Institut de France l'interprète de mes sentiments respectueux.

C'est ainsi que l'artiste éminent, qui encore enfant avait, en qualité d'intrépide soldat, reçu du général Lafayette un fusil d'honneur, eut la gloire de recevoir de l'Académie des beaux-arts un violon d'honneur. Toutefois, quelque flatteuse que fût une telle récompense accordée à son talent, je m'imagine que celle dont on avait jadis honoré sa vaillance, à un âge où l'on est bien rarement un héros, devait lui être au moins aussi chère.

Digitized by Google

Malgré ce précieux témoignage d'estime de l'Institut de France et les vives sympathies de tant de grands personnages, malgré même l'admiration qu'il avait excitée en comprimant son génie pour plaire aux dilettanti de la capitale, Boucher dut songer à aller chercher fortune à l'étranger; car, comme l'avait déjà fait prévoir un an auparavant le *Journal du Commerce* du 26 novembre 1818 dans le compte rendu de la soirée musicale donnée par Garcia à la salle Louvois, le public parisien « ondoyant et divers » commençait à se montrer indifférent aux plus beaux talents artistiques. Boucher s'ouvrit de son projet à son ami intime le savant Pougens qui lui écrivit à ce sujet le 4 novembre 1819 une lettre des plus affectueuses dont je me plais à extraire ce passage[1] : « Je vous dirai, cher Boucher, que je suis heureux de voir que votre excellente femme vous accompagne. Me voilà content et tranquille. Réunis, vous vaudrez le triple l'un et l'autre. Ce que je vous dis là n'est pas galant; mais je parle en ami vrai, laissant la politique au sot vulgaire.

1. Cette lettre est écrite entièrement de la main de Mme Pougens, poète et musicienne de talent; la signature seule est de Pougens; car on sait que ce savant, atteint de la petite vérole à l'âge de vingt-quatre ans, avait complètement perdu la vue, ce qui ne l'empêcha pas de faire plus tard de fort beaux travaux d'archéologie française pour l'époque.

Digitized by Google

Puisqu'il s'agit de franchise, cher Boucher, souffrez encore un trait. Posons d'abord ce principe : *des gens d'honneur comme vous et moi doivent préférer la détresse la plus affreuse, la mort même à l'infamie qui rejaillit toujours sur celui qui déserte sa religion, soit sacrée, soit politique, ou qui affecte des opinions différentes de celles qu'il a.* Vous connaissez les miennes. J'ai soixante-cinq ans ; je les professe depuis cinquante. Je n'ai pas attendu que le libéralisme fût puissant, pour professer des idées libérales [1] ; j'en serais le confesseur, le martyr, s'il le fallait et si j'en étais requis. Autrement je garde mes opinions pour moi seul. Faites-en autant. Vous êtes un artiste, un grand artiste, occupez-vous exclusivement de votre art et non de politique ; discutez sur le mérite de Mozart, de Haydn, de Cherubini, de Beethoven. Bref, que votre art soit l'enceinte dans laquelle vous renfermerez votre génie. Pardon, mon ami, si dans ce moment-ci j'ai l'air d'un pédant, cela ne me convient ni envers qui que ce soit, ni envers vous ; mais, je le répète, je suis un ami vrai, sévère, et ce mot doit être mon excuse.

1. Ami et disciple des philosophes du XVIII^e^ siècle, il avait d'autant plus de mérite d'être resté fidèle aux idées libérales qu'il avait été ruiné par la Révolution au point d'être obligé, pour vivre, de se faire imprimeur-libraire.

Digitized by Google

D'ailleurs, croyez-moi, la ligne contraire de conduite ne réussirait point du tout à l'étranger. Je désire que vous lisiez ce paragraphe à Mme Boucher; elle a un excellent esprit, je suis bien sûr qu'elle m'approuvera. ».

Voilà certes un langage simple et vrai qui fait heureusement oublier le ton maniéré et emphatique des lettres à Fanny de Beauharnais et qui prouve que M. Pougens était un homme d'honneur, clairvoyant et de bon conseil.

Peu de temps avant son départ de Paris, le 12 novembre, Boucher reçut de son ami Girodet une lettre où le cœur, et quel cœur! parle de la première à la dernière ligne :

Excellent et illustre ami,

J'ai le cœur trop serré; je n'ai pas le courage d'aller te faire des adieux qui peut-être seront les derniers. Ton long éloignement, la distance de nos âges, la faiblesse de ma santé surtout, rendent pour moi peu probable l'espoir de te revoir. En te serrant dans mes bras j'eusse à la fois soulagé et brisé mon cœur, et je ne me sens pas la force de soutenir une si vive émotion. Que cette lettre me supplée et te dise que mes vœux te suivront en tout lieu comme en tout temps, et que ton bonheur sera toujours, lorsque je pourrai en être assuré, une partie essentielle de celui qui peut m'arriver à moi-même. Tu vas parcourir des pays lointains, précédé par une réputation honorable que tu étendras et rendras plus brillante encore. Tu es dans l'âge

Digitized by Google

du plus grand développement des talents, dans l'âge où le génie et les moyens d'exécution se répondent et se secondent mutuellement par leur énergie réciproque. C'est l'âge des chefs-d'œuvre dans tous les genres, mais c'est aussi le moment de corriger tout ce qu'un goût épuré et la sévérité peuvent trouver à reprendre dans les écarts où le génie abandonné à sa seule impétuosité peut t'entraîner. Qui peut m'entendre mieux que toi, mon cher Boucher? Si tu as encore quelque perfection à atteindre, tu peux y arriver plus facilement que d'autres ne pourraient s'élever jusqu'aux défauts qu'on te reproche. Tu t'es placé au premier rang. Ne donne désormais prise à aucun prétexte pour te le disputer.

Adieu, rappelle-toi que mon admiration pour ton talent égale ma tendre amitié pour ta personne, et que je te suis dévoué pour la vie ainsi qu'à ce que tu as de plus cher. Je te presse de nouveau sur mon cœur, et j'implore d'en haut pour toi tout le bonheur dont tu es digne.

Que de naturel, de franchise, d'émotion, de tendresse dans cette lettre! Certes, on sait que Girodet maniait la plume aussi bien que le pinceau; car il a laissé deux volumes d'œuvres littéraires[1] qui se ressentent de son goût délicat pour les poètes anciens et qui ne manquent ni de grâce ni d'élégance. Mais ce qu'on ne sait pas et ce qui ressort de sa lettre du 12 novembre à Boucher, c'est qu'il écrivait, à l'occasion, avec autant d'âme qu'il peignait. Au style de cette lettre, on recon-

1. *Le Peintre*, poème en six chants, traductions et imitations d'Anacréon, de Moschus, Sapho, Catulle, Martial. 1829.

Digitized by Google

naît l'auteur du *Sommeil d'Endymion,* de l'*Inhumation d'Atala*, d'une *Scène du déluge*, un chef-d'œuvre.

Le 29 décembre, l'*Écho du Nord* publiait la lettre suivante :

Lille, le 28 décembre 1819.

A M. le Rédacteur de l'*Écho du Nord.*

Monsieur,

Réduit à m'expatrier et à porter à l'étranger mes talents ainsi que ceux de ma femme, qu'il me soit permis d'exprimer, dans votre journal, ma respectueuse reconnaissance pour le public qui m'a toujours accueilli partout avec bienveillance. N'ayant pu parvenir à donner mon concert d'adieux à Paris qui m'a vu naître, certes je ne pouvais mieux choisir que la ville de Lille, l'une de celles qui honorent et protègent le plus l'art musical, art divin, puisqu'il est la peinture et la poésie mises en action, selon l'expression de l'Horace de la mélodie, le célèbre Boccherini, l'un de mes maîtres vénérés.

Je fais, en partant, hommage de mes lyriques adieux au sixième régiment d'infanterie de la garde ; c'est une marche triomphale : elle ne peut être mieux placée à tous égards. Ce chant guerrier n'a d'autre mérite que sa grande simplicité.

En tout lieu comme en tout temps, mes vœux seront toujours pour la prospérité de la France, ma patrie ! Je me borne à dire avec Virgile :

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Alexandre Boucher.

Digitized by Google

Le jour même où paraissait cette lettre, arrivait à Boucher ce mot de Girodet :

Cher et excellent ami,

Reçois mes félicitations pour ton beau succès! Courage, tu vas faire usage du *crescendo*. Écris donc lisiblement et sur du papier qui ne boit pas: j'ai eu le plaisir de passer deux heures à déchiffrer tes pattes de mouche; les yeux me cuisaient. Celles que tu as envoyées à tes parents m'avaient du reste préparé à ce tourment. Ne me vends pas le bonheur d'apprendre tes succès.

Le conseil était bon. Que ne l'a-t-il suivi? Il m'aurait épargné le tourment dont parle Girodet, au moins pour une bonne partie de ses lettres, et il ne m'aurait pas fait acheter, je ne dis pas trop cher, mais bien cher, le plaisir de les lire.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Maximilien de Bavière.
Alexandre Boucher et les grands compositeurs étrangers.
Weber. — Salieri. — Beethoven.
Honneurs extraordinaires rendus par l'Allemagne à l'artiste français. — La Cour de Russie.

Boucher à Bruxelles. — Il passe pour Napoléon. — A Baden-Baden il lie connaissance avec Maximilien, roi de Bavière. — Il dirige un orchestre de religieuses au couvent de Lichtenthal. — Le perroquet de l'impératrice Joséphine à Munich. — Le célèbre violoniste chez Mendelssohn à Berlin. — Il prophétise la gloire du jeune fils de ce riche banquier. — — Weber et Boucher. — Nature généreuse de Boucher. — Il donne dix-sept concerts de bienfaisance pour soulager les incendiés de Pritzwalk. — Le roi Frédéric-Guillaume lui envoie ses félicitations et une tabatière d'un grand prix. — Ce qui arrive à ce cadeau royal. — Boucher fait preuve d'une bonté excessive. — Lettre de la commission chargée des secours aux incendiés. — Improvisation subite de Boucher au théâtre, sur le défi du critique Hoffmann. — Il demande la charité pour un aveugle qu'il rencontre sur une promenade publique, et joue un concerto sur le violon de ce pauvre diable. — Critique musicale d'un nouveau genre. — Grand concert d'adieux donné pour les veuves des artistes et les pauvres de la ville. — Expression de la reconnaissance

Digitized by Google

publique. — Lettre du roi de Prusse — Boucher à Vienne. — Tentative infructueuse pour voir Beethoven. — Effet d'une recommandation de Gœthe. — Boucher et le célèbre compositeur Salieri. — Un concert improvisé en pleine rue. — Boucher chez Beethoven. — Un autographe de ce célèbre maëstro. — Il présente une correction illisible. — Boucher continue ses voyages. — Lettre de Frédérica à son frère le duc de Cambridge. — Le grand violoniste en Russie. — Son séjour à Saint-Pétersbourg. — Un déjeuner chez le grand-duc Nicolas. — Trait d'humanité de Boucher. — Puissance merveilleuse d'une ressemblance. — Boucher dans les salons de l'impératrice mère. — Sa noble conduite. — Leçon donnée aux princes et à un traître. — M. et M^me^ Boucher reçus dans l'intimité de l'empereur et de l'impératrice de Russie. — Splendides cadeaux. — Grand concert annuel de bienfaisance à Saint-Pétersbourg. — Boucher et sa femme y brillent d'un vif éclat.

En arrivant à Bruxelles, Boucher et sa femme descendent dans un hôtel tenu par un ancien sergent de la garde impériale. Le vieux grognard ne peut cacher son émotion, il prend son nouvel hôte à part et lui dit :

« Sire, quel bonheur ! Vous avez pu vous sauver ! Pourquoi vous exposer ainsi ? Tout le monde ici vous connaît ; quelle imprudence !

— Je ne suis pas celui que vous croyez, lui répond Boucher ; je suis un musicien et voilà mes violons.

— Votre Majesté, réplique l'hôtelier, fait bien de s'annoncer ainsi, mais elle pourrait s'exprimer franchement avec moi, un débris de sa vieille

Digitized by Google

garde, et mon dévouement est un sûr garant de ma discrétion.

— Je suis Boucher, le violoniste.

— A merveille ! C'est ainsi qu'il faut parler aux autres, mais à moi ! Cependant je ne veux pas insister davantage, Sire, je dois respecter vos intentions. »

Mais le brave homme était trop bavard pour garder un secret. A peine avait-il quitté Sa Majesté, qu'il courut annoncer à Mme de Montholon et à M. Las Cases que Napoléon, échappé de Sainte-Hélène, venait d'arriver à Bruxelles. Leur émotion est grande et ce n'est pas sans peine que Boucher leur prouve qu'il n'est pas Napoléon, revendiquant hautement sa personnalité. L'hôtelier seul persiste à ne point ajouter foi à ses dénégations. Pour le désabuser, Boucher lui donne un billet de concert, et le lendemain il lui demande s'il est content de la soirée musicale à laquelle il a assisté.

« Enchanté, lui répond l'autre; tout était admirable, parfait: la taille, les cuisses, les mollets, l'allure fière, pour tout dire, *la tenue d'un troupier fini*.

— Les cuisses de mon violon, s'écrie Boucher, les mollets de mon concerto? tu n'as donc pas écouté?

— Rien du tout, dit ce fanatique; j'étais trop

Digitized by Google

occupé de vous voir à mon aise, de la tête aux pieds; toujours le même et tel que vous étiez à Wagram. »

Boucher dut renoncer à le convaincre et se résoudre à passer à ses yeux pour Napoléon. C'est de ce concert, donné le 19 janvier 1820 au Théâtre-Royal, où le vieux grognard crut contempler son empereur sur la scène, que *l'Oracle*, journal belge, parle ainsi :

« Les applaudissements les mieux mérités ont été prodigués hier à deux grands artistes. Mme Boucher a justifié les éloges des journaux de Paris qui ont dit qu'elle est à la musique ce que Mlle Mars est à la scène française; elle a fait un égal plaisir sur le piano et la harpe. Quant à M. Boucher, son talent sur le violon est trop connu pour qu'on s'étende à son égard; il suffira de dire qu'il a justifié sa réputation en faisant chanter son violon mieux qu'aucun autre violoniste, et en jouant avec autant d'âme que de sagesse. »

Boucher et sa femme, après avoir eu le même succès à Anvers et, en Hollande, à La Haye, passent en Allemagne. A Baden-Baden Boucher en se promenant est accosté par un inconnu qui lui tient ce langage :

« Il faut que je vous remercie du plaisir que vous me faites en me rappelant les traits de

Digitized by Google

mon bienfaiteur. C'est à Napoléon que je dois tout, et, si cela vous est agréable, nous déjeunerons ensemble demain et nous boirons à sa santé. »

L'invitation est piquante; Boucher n'a garde de la refuser.

« Où et à quelle heure, dit-il, nous rencontrerons-nous?

— A midi précis, répond l'inconnu, à cet hôtel que vous voyez au bout de la promenade.

— Serait-il indiscret, ajoute Boucher, de vous demander votre nom?

— Max; du reste je suis parfaitement connu. »

Boucher fort intrigué se rend le lendemain à l'hôtel qui lui a été indiqué, et demande M. Max. On l'introduit sur-le-champ chez Maximilien, roi de Bavière. Le royal amphitryon traita son hôte avec une extrême amabilité, et, à la fin du repas qui, par parenthèse, fut très gai, il lui dit sans façon :

« Je n'entends rien à la musique et pourtant je suis Allemand; mais je veux assister à tous vos concerts. Je vous mènerai de nombreux auditeurs très capables d'apprécier vos talents et ceux de M^me^ Boucher. Puis-je vous être utile, vous rendre quelque service pendant mon séjour à Bade? J'espère que nous nous reverrons à Munich.

Digitized by Google

— Sire, dit Boucher, je voudrais entrer au couvent...

— Vous faire moine ?

— Non pas précisément; je voudrais entrer au couvent de Lichtenthal, pour admirer de près ce chœur de voix angéliques, cet orchestre sans pareil, composé de nonnettes jouant du violon et de la clarinette, du trombone et du basson. Leur ensemble m'a ravi, leurs chants m'ont inspiré, je viens d'écrire un *O salutaris hostia* pour elles, espérant qu'il me serait permis de leur faire répéter mon œuvre, qu'enfin on ouvrirait la grille, on lèverait le rideau qui jusqu'à ce jour m'ont séparé de ces charmantes et saintes artistes. J'ai présenté mon *O salutaris* et j'ai reçu des compliments, mais on m'a refusé de me laisser diriger l'orchestre en qualité de maître de chapelle. Votre Majesté sait fort bien qu'il importe beaucoup de donner aux œuvres de musique le sentiment, l'expression, le mouvement convenables, afin d'arriver à l'effet que l'auteur a voulu produire.

— La règle du monastère, répond Maximilien, en défend l'entrée aux hommes; il n'est donc pas en mon pouvoir de la violer; mais la reine obtiendra qu'on fasse exception pour vous, en vous y conduisant. »

Quelques jours après, Boucher eut le plaisir de

Digitized by Google

présider lui-même, dans l'intérieur du couvent, à l'exécution de son motet et d'applaudir au talent de ces virtuoses cloîtrées.

A Munich Boucher s'empressa de se présenter chez Maximilien. Un officier l'introduisit dans une salle où il y avait une immense volière pleine de toutes sortes d'oiseaux. A l'instant le violoniste entend une voix mystérieuse qui lui dit : « Bonjour, Bonaparte, as-tu fait bon voyage? » Il se retourne et cherche son interlocuteur sans le trouver ; la même voix lui répète les mêmes paroles. C'était un perroquet. Maximilien, caché dans la pièce voisine, attendait que l'oiseau eût réitéré son apostrophe. Il entra alors et dit à Boucher stupéfait :

« Tout le monde ici vous reconnaît; les oiseaux même vous saluent. C'est le perroquet favori de l'impératrice Joséphine, morte, comme vous le savez, depuis quatre ans ; elle-même avait fait son éducation et Jacquot redisait toujours fidèlement la leçon apprise pendant l'expédition de Bonaparte en Égypte. »

Boucher donna à Munich de magnifiques concerts où accouraient une infinité de personnes autant par curiosité que par goût pour la belle musique ; car on croyait généralement que c'était Napoléon, qui, grâce à une connaissance profonde

Digitized by Google

du violon, se cachait sous le personnage du célèbre Boucher.

Le 18 juin 1821, à Berlin, le soir même où au Grand-Théâtre le *Freyschütz* de Weber, représenté pour la première fois, avait rempli d'admiration tous les spectateurs, nombre d'artistes réunis chez le banquier Mendelssohn [1] adressaient les plus chaleureuses félicitations au jeune auteur de ce chef-d'œuvre. Alexandre Boucher se distinguait entre tous par son enthousiasme. Tout à coup les sons d'un piano, placé dans une pièce voisine, attirent l'attention de la compagnie. On exécutait le chœur des chasseurs du *Freyschütz* avec une précision merveilleuse de mélodie et d'accords. L'air d'Agathe vint ensuite, puis le trio, les chœurs, les couplets se succédèrent, en un mot, tout l'opéra fut joué de main de maître. Quand la dernière note eut retenti, les artistes, qu'une exécution aussi fidèle avait tenus sous le charme, se précipitèrent dans la pièce et se trouvèrent en présence d'un enfant de douze ans. C'était le fils du maître de la maison, le petit Félix Mendelssohn. Weber et Boucher étaient dans le ravissement. L'artiste français saisit sur la table une feuille de papier à

1. C'était le fils de Mendelssohn Mosès, le savant israélite ami de Lessing et auteur d'œuvres philosophiques fort estimées en Allemagne.

Digitized by Google

musique, traça rapidement une attaque de fugue avec sa réponse et l'offrit à l'enfant. Cette improvisation portait en tête ces mots: « A Félix Mendelssohn, le Mozart futur. »

« Maître, lui dit l'enfant tout ému, fasse Dieu que vous soyez prophète ! »

De cette soirée date l'amitié de Boucher et de Mendelssohn.

Peu de temps après, Weber, au moment de donner un concert qu'il avait annoncé, allait être obligé d'y renoncer par suite de l'indisposition subite d'un virtuose, lorsque Boucher lui offrit le concours de son archet. Weber accepta avec reconnaissance et ces deux maîtres exécutèrent ensemble un duo de Weber pour violon et piano. Dans le finale de ce morceau la dernière cadence était suspendue par un point d'orgue que chacun pouvait amplifier à sa manière. Quand l'artiste allemand eut achevé le sien, l'artiste français attaqua d'abord le trait noté sur sa partie, puis l'abandonna pour une improvisation dans laquelle figuraient les motifs principaux du *Freyschütz*. Il allait conclure, lorsque Weber fit sonner légèrement sur le clavier le début de la romance d'Agathe que le violoniste avait omise. Boucher s'empara à l'instant de la phrase oubliée et la présenta sous les plus ingénieuses formes.

Digitized by Google

C'était un bien beau spectacle de voir un Allemand et un Français rivaliser ainsi de génie dans l'expression la plus brillante et la plus variée du sentiment musical! Que ne voit-on aussi les peuples rivaliser seulement d'intelligence, d'activité, d'industrie dans ces luttes pacifiques, les seules vraiment glorieuses où, grâce à l'unique effort de l'esprit et du travail, le vaincu de la veille est le vainqueur du lendemain! Hélas! l'ambition effrénée, cruelle, sanglante de la plupart des souverains s'y oppose et retarde les progrès de la vraie civilisation. Longtemps encore leur barbarie empêchera la réalisation du noble rêve de notre grand poète: les *États-Unis d'Europe.*

Après huit concerts, c'est-à-dire huit fêtes musicales pour la population, Boucher quitta Berlin et se dirigea vers Saint-Pétersbourg. Deux cents lieues le séparaient déjà de la capitale de la Prusse, quand il apprit en route que Pritzwalk, ville prussienne, venait d'être à peu près détruite par un incendie. Spontanément Boucher rebrousse chemin et, après avoir fait une si longue traite, rentre à Berlin dans l'intention de secourir par son talent les nombreuses victimes du fléau. La bienfaisance n'était pas pour lui comme pour beaucoup d'artistes une affaire de réclame; elle était sincère, on pourrait dire qu'elle était innée en lui. Tout

Digitized by Google

enfant il en avait donné la preuve. Laissons-le raconter lui-même avec une simplicité naïve la noble action accomplie jadis à *cet âge* qui, en général, loin d'être charitable, *est sans pitié,* comme l'observe avec raison notre bon la Fontaine :

« Il était d'usage dans mon jeune temps d'étrenner un vêtement neuf à Noël. Ma bonne mère se serait plutôt privée du nécessaire que de déroger à cette coutume. Elle me fit donc présent pour cette grande fête d'un habillement complet. J'étais superbe et ravi ; j'allai avec elle à la messe faire montre de mon bel habillement. Je crus que tout le monde me regardait. En sortant de l'église, ma mère me laissa chez un de mes camarades. Il y avait dans sa maison une vaste cour fermée du côté de la rue par une grande grille ; comme il faisait très froid, mon camarade et moi nous nous mîmes à jouer au cheval pour nous réchauffer. Soudain j'entends des sanglots, je me retourne et j'aperçois derrière la grille un petit malheureux qui pleure à chaudes larmes.

« Qu'as-tu, Pierre? lui dis-je, car je le connais, il est de mon quartier et bien souvent je lui ai donné le sou destiné à mon gâteau.

— J'ai froid, oh ! j'ai bien froid.

Digitized by Google

— Je le crois, ton habit est tout déchiré et il gèle fort. Tiens, prends le mien, il est très chaud ; j'en ai un autre à la maison, je vais aller le chercher. »

« Sur-le-champ je lui jette ma veste neuve et je cours chez ma mère qui, en me voyant arriver par un temps pareil, en bras de chemise, me demande toute saisie ce que cela signifie. Je lui dis, les larmes aux yeux, ce qui en est. Elle ne me gronde pas, mais elle descend avec moi pour faire un échange : elle reprend le vêtement neuf et donne au pauvre enfant celui que je voulais mettre. »

C'était donc uniquement le désir de faire du bien à ses semblables dans le malheur, qui ramena Boucher à Berlin où il donna dix-sept concerts au bénéfice des incendiés de Pritzwalk, sans même vouloir, par excès de délicatesse, accepter le remboursement de ses frais de voyage et de séjour. Tant de générosité émut tous les cœurs. Le roi Frédéric Guillaume adressa publiquement des remerciements au noble artiste français et finit par ces mots :

« Amphion, dit la mythologie, bâtissait des villes aux sons de la lyre : vous avez rendu ce prodige croyable. »

Quelques jours après, Boucher reçut de la part

Digitized by Google

du roi une magnifique tabatière ornée de seize rosaces en or. Le banquier Mendelssohn, en la voyant, lui dit :

« Soyez certain que notre roi sait récompenser plus dignement les bienfaiteurs de son peuple. Je me connais en bijoux et il n'est pas douteux pour moi que ces rosaces d'or tiennent la place de seize gros diamants enlevés frauduleusement. Allons chez le joaillier du roi lui montrer le travail des voleurs. »

En effet, la boîte en passant par des mains infidèles avait été dépouillée de ses précieux ornements. Boucher poussa la bonté jusqu'à ne vouloir déposer aucune plainte.

La commission chargé des secours destinés aux incendiés, lui adressa la lettre suivante :

Les artistes qui emploient leurs talents au bénéfice de leurs concitoyens et des indigents sont doublement dignes de louanges; vous, monsieur, méritez d'être mis à la tête de ce petit nombre, n'étant étranger dans aucun pays, lorsqu'il s'agit de rendre service et d'être utile à l'humanité. Il est beau de faire d'un talent frivole en apparence un objet de vénération, comme aussi d'utilité publique. Il vous était réservé de contribuer ainsi à la gloire même du nom français. Vous avez non seulement, par votre talent supérieur, ravi les amateurs, mais encore vous avez ennobli ce talent par votre conduite désintéressée, en soulageant tant d'infortunés. C'est à votre concours actif que les incendiés de la ville de Pritzwalk doivent en

Digitized by Google

grande partie le soulagement de leur misère. Ces éloges s'adressent aussi à votre digne épouse, constamment de moitié dans vos concerts de bienfaisance.

Recevez, monsieur et madame, par notre organe, comme représentants de la ville et des pauvres, les vifs et sincères remerciements de toute la population pour l'intérêt que vous prenez au sort des malheureux. Le ciel vous en récompense journellement par vos succès toujours croissants! Nous vous aurons sans cesse présents dans nos plus chers souvenirs; car vous vous êtes burinés dans nos cœurs.

Signé : BEHRENDT, LASPERRES, etc.

Berlin, 19 janvier 1822.

Dans l'intervalle de ces concerts Boucher se plaisait à assister aux brillantes improvisations de Hummel. Un soir que, dans une loge au théâtre, il était tout oreilles aux créations de ce maître, son voisin, le fameux critique Hoffmann, lui dit tout à coup :

« En avant, musicien français, montez sur la scène et tâchez d'en faire autant.

— A quel propos, répondit Boucher, voulez-vous que j'aille improviser après Hummel? Je ne suis point annoncé sur l'affiche du jour; je me contente ce soir d'écouter, d'admirer et d'applaudir.

— Vous avez peur! Les Français ne reculaient pas à la bataille d'Iéna.

Digitized by Google

— Comment un Prussien, homme d'esprit, peut-il être assez imprudent pour faire sonner le nom d'Iéna sous la loge de son roi? Monsieur Hoffmann, vous vous oubliez.

— Pas du tout, vous éludez la question, vous avez peur.

— Ah! vous me défiez! Vous voulez que je prouve que le Français ne recule pas plus ici qu'à la bataille d'Iéna? Vous voyez toutefois que, si je prononce à mon tour ce mot, j'y mets une sourdine en le glissant dans votre oreille.

— Vous avez peur, » répétait Hoffmann, et toutes les personnes placées non loin de là, au courant du débat, semblaient approuver le défi; alors Boucher se précipite sur la scène, s'empare d'un violon et improvise une fantaisie admirable sur les thèmes déjà présentés à l'auditoire par Hummel. Le public enthousiasmé acclame le Français vainqueur ici comme jadis à Iéna, et le critique Hoffmann battu, mais non content, fut obligé d'enregistrer le lendemain dans son journal cette magnifique victoire, peu faite, à coup sûr, pour flatter l'amour-propre des Prussiens.

Boucher se promenait un jour au Jagor, les Champs-Élysées de Berlin, quand s'arrêta près de lui un aveugle qui tirait de son méchant violon les sons les plus criards et les plus faux qu'on

Digitized by Google

ait jamais entendus. L'artiste au supplice ne peut se contenir, va droit à l'affreux ménétrier et veut lui enlever son violon pour l'accorder. Le pauvre diable ne lâche point son instrument et crie de toutes ses forces :

« Au voleur, au voleur. »

La foule s'amasse, les équipages s'arrêtent; Boucher finit par calmer l'aveugle, en lui faisant toucher un frédéric d'or. L'artiste, alors bien connu de la population berlinoise, parle en ces termes :

« Nous devons compatir à l'infortune de ce musicien, bien qu'il se soit montré sans pitié pour notre oreille; voilà mon chapeau, j'y dépose mon obole, un frédéric d'or; c'est vous dire que nous recevons toutes les offrandes. »

Le petit garçon qui conduit l'aveugle fait le tour de l'assistance en tendant le chapeau, tandis que le grand violoniste attaque avec vigueur un concerto sur le triste instrument. Les pièces de cuivre, d'argent et d'or pleuvent de toute part.

A ce moment Boucher aperçoit le prince royal et sa suite qui arrivent dans des calèches découvertes. Il change brusquement de style et se met à jouer, à la manière de l'aveugle, les mélodies d'un opéra malencontreux, *Olympie,* que Berlin vient de condamner en confirmant le jugement

Digitized by Google

que le tribunal de Paris a prononcé. Le prince, bon musicien, trouve de son goût cette critique en action et vide dans le chapeau le contenu de sa bourse. Tous les personnages qui l'accompagnent s'empressent de l'imiter et l'aveugle se trouve tout d'un coup à la tête d'une petite fortune.

Peu de jours avant de quitter définitivement Berlin, Boucher et sa femme donnèrent un concert d'adieux pour les veuves des artistes et les pauvres de la ville. Les pasteurs de l'Église de France, interprètes de la reconnaissance publique, écrivirent alors, au nom de la colonie française, au généreux violoniste et à sa charitable compagne :

Vous avez bien voulu rattacher à des souvenirs pleins de charme des souvenirs intéressants pour les amis de l'humanité, et c'est ainsi que vous vivrez dans la mémoire de tous les habitants de cette ville, riches et pauvres.

D'autre part, la direction municipale des pauvres remercia chaleureusement les deux artistes de la somme qu'ils avaient assignée pour les indigents allemands sur le produit de leur concert. De son côté le prince Radziwill, musicien de grand talent, leur adressa la lettre suivante :

Berlin, janvier 1822.

Hommage aux talents distingués ! Ceux de M. et Mme Boucher sont si éminents et m'ont fait passer des moments si délicieux que je ne puis me refuser le plaisir

Digitized by Google

de les adresser et de les recommander par la présente à tous les amateurs de musique de ma connaissance partout où ils en trouveront.

Mes vœux les plus sincères accompagnent M. et Mme Boucher dans leur tournée musicale. Puissent-ils trouver partout l'accueil mérité qu'on leur a fait à Berlin!

ANTOINE RADZIWILL.

Boucher venait d'arriver à Breslau, lorsqu'il reçut du roi de Prusse une lettre ainsi conçue :

C'est à regret que j'ai appris, monsieur, par votre lettre du 28 janvier, que vous alliez quitter ma capitale. Les talents distingués, dont vous et Mme Boucher avez fait preuve dans les concerts que vous avez donnés à Berlin, ont pleinement satisfait tous les amis des arts, et seront appréciés partout où vous vous présenterez.

J'apprendrai toujours avec plaisir vos succès et vous souhaite toutes sortes de prospérités.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

Berlin, le 4 février 1822.

A Breslau, Boucher changea son itinéraire et se dirigea vers l'Autriche. Il ne voulait pas tarder plus longtemps à voir l'illustre Beethoven pour qui il avait bien une vingtaine de lettres de recommandation. Aussitôt arrivé à Vienne, il va frapper à la porte du modeste logis habité par le grand musicien. Une domestique lui répond que Beethoven n'est pas chez lui.

« A quelle heure peut-on le trouver?

Digitized by Google

— Il est impossible de vous le dire. »

Boucher remet à cette femme une de ses lettres et se retire. Le lendemain il n'est pas plus heureux et dépose une seconde lettre. Il retourne dans la soirée sans réussir, laisse une troisième lettre et tous les jours il fait de même. Beethoven mettait consciencieusement au panier toutes les lettres que sa domestique lui donnait de la part de M. Boucher, et qui étaient signées de ducs, de princes, de marchands de musique ou de financiers, tous gens qui pour lui avaient la même valeur. Mais à peine a-t-il parcouru la seizième lettre, qu'il saisit son chapeau et part comme un fou à la recherche de Boucher. Elle était écrite et signée de la main de son cher ami Gœthe. Le protégé de Gœthe ne passait plus à ses yeux pour un importun. Ce devait être un grand artiste. Voulant le voir sur-le-champ il court d'un hôtel à l'autre et rencontre en chemin le compositeur dramatique Salieri, l'auteur de *Sémiramide*.

« Trouve-moi, lui dit-il, le violoniste Boucher, le protégé de mon cher Gœthe, et amène-le chez moi d'où je ne bougerai tant que je ne l'aurai pas vu. »

Salieri n'a pas de peine à le découvrir, et prend plaisir à l'accompagner jusqu'à la maison de Beethoven; chemin faisant, il tire de sa poche un

Digitized by Google

canon qu'il a, dit-il, composé la veille et qu'il est bien aise d'essayer avec lui, et en pleine rue ils se mettent tous deux à chanter le canon. Sur ces entrefaites, Salieri rencontre un ami, il l'arrête et lui dit :

« Vous venez bien à propos ; j'ai là dans ma poche un canon à trois parties et voici la vôtre. »

A peine finissent-ils de le chanter, qu'ils aperçoivent dans un brillant équipage le vieil artiste Krommer en compagnie du prince de Lobkowitz.

« Voilà mon affaire, s'écrie Salieri, il arrête les chevaux et prie Krommer de descendre pour exécuter un canon à quatre voix. »

Le vieux musicien se prête volontiers à cette fantaisie, et le prince a l'agrément d'assister, en plein air, à un concert que l'imprévu rend encore plus charmant.

Enfin Boucher arrive chez Beethoven qui le reçoit à bras ouverts et l'invite à entendre ses dernières compositions. Dans ce but le maëstro le prie d'entrer avec lui dans une sorte de grande botte acoustique qu'il avait fait faire, à cause de sa surdité, et qui enveloppait complètement l'exécutant. C'est là qu'en tête-à-tête avec ce sublime génie Boucher eut le bonheur de l'entendre jouer l'ouverture de *Prométhée*, un passage de son opéra *Fidelio* et quelques symphonies incomparablement

Digitized by Google

belles. Le violoniste, dans son admiration, lui demanda la permission d'emporter une boucle de ses cheveux, et le pria d'écrire pour lui, sur un papier qu'il lui présenta, quelques lignes de musique. Beethoven accéda à son désir et à l'instant jeta sur le papier en notes brillantes son inspiration du moment, qu'il fit suivre de ces simples mots : *écrit le 29 avril 1822, lorsque M. Boucher, grand violon, me faisait l'honneur de me faire une visite*, et il signa *Louis Van Beethoven.* Toutefois il faut croire qu'en relisant ces quelques mots écrits précipitamment, le grand compositeur, qui connaissait parfaitement notre langue, ne trouva pas fort agréable le rapprochement de *faisait* et *de faire*, car il ratura *faisait,* le remplaça par un autre mot, ratura encore celui-ci, et finalement surchargea si bien sa correction qu'elle demeura illisible.

Ainsi le bonheur de Boucher passait son espérance : non seulement il avait vu Beethoven, mais encore il l'avait entendu, ce qui n'est pas peu de chose ; car il en est de la musique comme de l'éloquence : si l'on ne connaît le musicien que par la lecture de ses œuvres, on ne le connaît souvent qu'à moitié ; il faut l'avoir entendu les exécuter lui-même pour le connaître complètement. On peut dire en effet de Beethoven ce que le fameux

Digitized by Google

orateur grec Eschine dit jadis de Démosthène aux Rhodiens, après leur avoir débité le *Discours pour la Couronne*:

« Et qu'eût-ce donc été, si vous eussiez entendu les accents mêmes de cet homme prodigieux? »

Le lendemain de cette mémorable entrevue, Boucher se rendit chez Steiner, éditeur de musique, et le pria de lui donner un guide entendu pour le conduire chez les personnages qu'il avait à voir. Steiner chargea de ce soin son petit commis Franz, gentil garçon de quinze ans, à la mine éveillée, au sourire malin, qu'éclairaient de grands yeux où brillait l'intelligence. Aussitôt qu'il est en voiture avec le violoniste, l'enfant examine les adresses et fait spontanément ses observations.

« Là vous passerez pour un fâcheux et l'on vous mettra poliment à la porte ; ici on vous accueillera parfaitement bien, on vous fera de belles promesses et puis *nichts*. Dans cette autre maison on aime la musique et les musiciens, c'est dire qu'on sera heureux de vous recevoir et de vous rendre service ; dans celle-ci on exècre les Français, vous devez la fuir comme la peste. Mais que vois-je, une lettre pour le prince de Metternich, le plus grand politique de l'Europe? Il se soucie de la musique comme d'une guigne, mais en re-

Digitized by Google

vanche la princesse en raffole; bonne affaire pour vous. Obtenez seulement du prince la faveur de présenter vos respectueux hommages à la princesse, et vous arriverez sûrement à vos fins. »

Le jeune Franz lui avoue confidentiellement, à cette occasion, qu'il serait enchanté de faire quelques légers préludes sur le piano de cette grande dame. Boucher profite de l'avis et tout va à souhait : il gagne les bonnes grâces de Mme de Metternich et le petit Franz est au comble de ses vœux; car, sur la prière du violoniste, il lui est permis de s'asseoir au clavier et de montrer un talent vraiment extraordinaire.

Boucher quitta Vienne pour se rendre dans le duché de Luxembourg où il donna plusieurs concerts. Puis de là il se rendit dans le Hanovre où Son Altesse Royale le duc de Cambridge, prince de Hanovre, lui fit l'accueil le plus aimable, sur la recommandation de sa sœur Frédérica.

« Le talent de M. Boucher, disait-elle à son frère, je puis dire le génie, mérite qu'on le recommande ainsi que sa femme qui joue de la harpe avec autant de distinction que lui du violon. »

Cette lettre écrite le 16 août 1822 à Carlsbad, où Boucher et sa femme avaient passé quelque temps, est un véritable griffonnage. L'excuse que cette princesse en donne montre combien il fallait

Digitized by Google

qu'elle s'intéressât à ces deux artistes pour s'être donné la peine d'écrire dans un moment où elle avait une double raison pour s'en dispenser :

« J'écris quite in a hurry and with a very bad head-ache so that I feel a little confused, but I hope you will pardon me. »

Boucher reprit enfin le chemin de la Russie. Quelques mois après son arrivée à Saint-Pétersbourg, il offrit au grand-duc Nicolas des marches militaires qu'il avait composées en son honneur. Ce prince l'invita à déjeuner, et, pendant le repas, des symphonistes de plusieurs régiments exécutèrent ses marches.

« Reconnaissez-vous ces morceaux ? lui dit le grand-duc.

— Oui, prince, répond Boucher, mais je reconnais aussi que le thermomètre marque 25 degrés de froid et que ces braves musiciens jouent en plein air.

— Ils y sont accoutumés comme les chiens à marcher sans bottines.

— Ce sont des hommes, des artistes !

— Pas du tout, c'est tout simplement un troupeau de mougicks.

— S'ils meurent de froid ?

— J'en aurai d'autres.

— Mais ces musiciens jouent à merveille ;

Digitized by Google

ce sont des artistes comme moi, et cela me fait mal de savoir qu'ils souffrent. J'ai perdu l'appétit, j'ai perdu ma gaieté. Son Altesse Impériale peut me rendre l'un et l'autre en faisant exécuter ces symphonies dans l'intérieur du palais.

— Il ne faut pas que ces mougicks prennent de mauvaises habitudes. »

Alors Boucher se lève et, montrant de la main ses protégés, tandis qu'il fixe sur le prince un œil étrange, il dit d'une voix grave et forte :

« Accordez-moi cette grâce, je vous prie. »

C'était le geste, le regard, le ton même de Napoléon. Il y avait dans cette prière quelque chose de hautain et d'impérieux. Le grand-duc fut comme fasciné : il crut revoir et entendre celui qui avait fait trembler tous les souverains du monde, et céda, malgré son orgueilleuse dureté d'âme : il avait subi l'ascendant d'une force morale supérieure à la sienne.

Les portes s'ouvrirent, et les pauvres symphonistes continuèrent leur concert dans une galerie bien chauffée.

Huit jours après cette scène, l'impératrice mère invita M. et M^me^ Boucher à lui donner un concert en son palais d'Élaghin. La grande société se pressait dans les salons pour entendre le concerto exécuté par le célèbre violoniste. A peine était-il

Digitized by Google

achevé que l'impératrice accompagnée de ses fils, les grands-ducs Nicolas et Michel, s'approcha de l'artiste, le complimenta et lui dit d'un ton de commandement :

« Faites Napoléon.

— Votre Majesté, dit Boucher, veut-elle que Mme Boucher se fasse entendre sur la harpe ou sur le piano ?

— Faites Napoléon.

— Si Votre Majesté n'avait aucun ordre à donner, Mme Boucher préférerait commencer par le piano.

— Faîtes Napoléon.

— J'entends fort bien ce que Votre Majesté me fait l'honneur de me dire. Si je feignais de ne pas comprendre, c'est que j'espérais qu'elle voudrait bien abandonner un projet de divertissement peu convenable pour elle et pour moi. Je suis un artiste et rien autre. Imiter Napoléon, le livrer à l'indiscrète curiosité publique, que dis-je ? à la risée de vos sujets, c'est l'affaire d'un baladin. Songez aussi, madame, qu'il s'agit d'un héros malheureux, d'un mort.

— Je veux mon Napoléon ; il me le faut et, pour l'obtenir enfin, j'imagine un moyen qui triomphera de votre refus. Je vais vous conduire...

— En Sibérie ?

Digitized by Google

— Non, dans mon cabinet; choisissez les personnes qui peuvent être admises à ce comité secret, et marchons. »

L'impératrice prit le bras du violoniste qui désigna les grands-ducs et leur adjoignit M. de Modène. La porte du cabinet s'était à peine refermée que les princes veulent dépouiller Boucher de ses vêtements pour le revêtir d'un costume de circonstance. Mais Boucher les écarte d'un geste et dit avec fermeté :

« Point de mascarade. Vous vouliez voir Napoléon? Il est devant vous! »

Il promène alors sur l'impératrice et ses fils un regard de douloureuse fierté qui les fait rentrer en eux-mêmes, et sur M. de Modène un regard de profond mépris qui déconcerte ce Français passé dans l'armée russe. Telle est la leçon que Boucher sut donner à ces puissants, oublieux des convenances, et à ce noble, oublieux de son honneur.

Le 1er mars 1824 Boucher, reçut du conseiller d'État Languinoff une lettre par laquelle il était imformé que Sa Majesté l'empereur entendrait le grand violoniste et la célèbre harpiste le lendemain à huit heures du soir, dans les appartements de l'impératrice. Le 2, au coup de 8 heures, M. et Mme Boucher font leur entrée dans le salon de réception. Il n'y a personne. Pendant que les deux ar-

Digitized by Google

tistes préparent leurs instruments, l'empereur Alexandre entre suivi de l'impératrice Élisabeth et dit de l'air le plus aimable à M. Boucher :

« Il y a longtemps que j'ai le désir de vous entendre. »

Et l'impératrice ajoute en s'adressant à Mme Boucher :

« Je suis bien fâchée de vous avoir fait attendre si longtemps, mais ma maladie m'a empêchée de donner suite plus tôt à mon projet. Je vous sais gré des sacrifices que vous avez faits pour rester à Saint-Pétersbourg. Enfin nous allons avoir le plaisir de vous écouter ; car on nous a beaucoup parlé de vos talents. Nous sommes heureux, l'empereur et moi, de vous consacrer cette soirée. »

Après avoir joué, chacun à son tour, avec un sentiment exquis, les deux artistes unissent leurs accords dans un ravissant duo qui excite l'admiration des deux augustes auditeurs. A dix heures un quart M. et Mme Boucher se retirent, et dans l'antichambre une personne remet à chacun un écrin de la part de l'impératrice. Ces cadeaux étaient accompagnés de la note suivante :

« Le conseiller d'État Languinoff s'empresse de transmettre, par ordre de Sa Majesté l'impératrice régnante, pour M. Boucher une bague en diamant, et pour madame son épouse un fermoir aussi en dia-

Digitized by Google

mant, qu'il a plu à Sa Majesté Impériale de leur accorder comme une marque de sa haute satisfaction pour le concert qu'ils ont donné dans ses appartements le 2 courant. »

Boucher et sa femme quittent le palais. Les voilà sur le quai de la Néva, mais il n'y a plus de voiture. Pendant qu'un domestique explore les environs, ils restent vingt minutes sous un petit auvent, par un dégel qui a transformé les rues en rivières ; mais ils sont si enthousiasmés que le temps leur paraît beau. Enfin le domestique revient avec un traîneau, le seul véhicule qu'il a pu trouver, et les deux artistes regagnent leur hôtel. Avant de quitter Saint-Pétersbourg pour rentrer en France, Boucher et sa femme eurent les honneurs du grand concert donné annuellement pendant la semaine sainte au bénéfice de l'orphelinat et de l'institution des pauvres, établissements de charité protégés par l'impératrice Élisabeth. On remarqua surtout, au dire du journal russe, *le Conservateur impartial* du 4 avril, « la magique et brillante exécution sur le violon et la harpe de M. et Mme Boucher, artistes justement admirés en Europe. »

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

La Restauration. — Mendelssohn et Boucher. La Révolution de 1848. Affaire de la « Marseillaise ».

Funérailles du général Foy. — Boucher y harangue l'armée et le peuple. — Lettre à Benjamin Constant sur les menées politiques de l'époque. — Ce que Boucher pense de ce chef de l'opposition constitutionnelle. — Ses illusions sur la valeur morale de l'homme. — Un concert de Liszt. — Nouveaux traits de charité. — La pauvre femme du boulevard. — Concerts de bienfaisance. — Lettre de M^me^ de Varaigne à ce sujet. — Boucher projette de quitter à nouveau la France. — Lettre de Le Sueur. — Un mot de la célèbre Malibran. — Raisons pour lesquelles Boucher, malgré son grand talent, végétait en France sous la Restauration. — Il part pour l'Espagne. — Les événements politiques le forcent à rentrer en France. — Concert à Marseille donné en 1836 par Boucher et Ernst au bénéfice de malheureux incendiés. — Singulière conduite de Paganini. — Don Carlos à Bourges. — Boucher se rend auprès de lui. — Il perd ses parents, sa femme et deux enfants. — La solitude lui pèse. — Retour à un ancien projet de mariage. — Refus d'une vieille demoiselle. — Son mariage avec la fille d'un médecin de Bourges, M^lle^ Montagnon personne aussi belle que distinguée. — Boucher à Wiesbaden. — Sa rencontre avec Mendelssohn. — Un concert de grands artistes à Francfort. — Improvisation admirable fournie à Boucher par un orage. — Un joyeux fandango au couvent de

Digitized by Google

Lichtenthal. — Un nouveau Warwick. — La révolution de 1848. — Manifeste de Boucher aux vainqueurs de la Bastille. — Son discours à l'hôtel de ville. — Réponse de Barthélemy Saint-Hilaire. — Sagesse de Boucher dans ses opinions politiques. — Son dévouement pour le bien public. — Dernières années de Boucher. — L'affaire de la *Marseillaise*. — Est-ce à Rouget de l'Isle ou à Boucher que doit revenir définitivement l'honneur d'avoir composé l'air de notre chant national ?

Nous retrouvons Boucher à Paris en 1825 aux funérailles du général Foy. Toute la capitale était en deuil. Plus de cent mille citoyens conduisaient à sa dernière demeure ce sage et courageux défenseur des libertés publiques. La police n'avait rien prévu pour empêcher au cimetière la foule d'obstruer plus de quatre heures d'avance les abords de la fosse, si bien que, quand le convoi arriva, des nombreux citoyens qui marchaient en tête quinze purent à peine se frayer un passage. Alors un officier subalterne s'obstine à vouloir faire passer le corps entre des tombeaux qui n'ont pas deux pieds de distance, au lieu de lui faire suivre le chemin suffisamment large et moins encombré par où les soldats venaient d'arriver. Il ordonne brutalement de faire reculer la masse populaire, au risque d'écraser des milliers d'hommes. Le péril est extrême, on n'entend que des cris et des gémissements. L'un des enfants du célèbre général, refoulé subitement, est sur le point d'être étouffé.

Digitized by Google

Au milieu du bruit et de la confusion, une voix s'élève : c'est celle de Boucher qui, monté sur un tombeau, où il a dû se réfugier, harangue l'armée :

« Soldats, pas de violences pour l'un des immortels qui vous conduisit à la gloire et qui depuis fut encore à la tribune l'un des plus dignes défenseurs de nos libertés. »

Ces seuls mots énergiquement prononcés arrêtent la fougue des soldats et suscitent les applaudissements et les bravos de la foule.

« Citoyens, ajoute alors Boucher, le lieu où nous sommes est celui du recueillement, non celui des applaudissements et des bravos. Le fatal motif qui nous rassemble ici et tout ce qui nous environne imposent le silence le plus religieux. Ici commence l'immortalité pour le grand homme que nous pleurons. Montrons-nous par notre conduite dignes de lui, dignes de ce citoyen intrépide qui consacra sa vie à la défense de la patrie et de nos droits, toujours magnanime, toujours intègre. Si sa modeste fortune est insuffisante pour élever convenablement ses enfants afin qu'ils puissent lui succéder un jour dans notre juste admiration, la patrie doit les adopter : ils sont les souvenirs vivants des vertus de leur père. Mais surtout, citoyens, faites preuve de sagesse

Digitized by Google

ici plus encore que partout ailleurs, pour qu'on ne puisse pas nous imputer un scandale. »

Pendant ce temps un officier supérieur avait pris le commandement des troupes et les dirigeait avec la plus grande circonspection, de sorte que la triste cérémonie s'acheva sans accident. Le 23 décembre, encore sous le coup de l'émotion profonde qu'il avait éprouvée en rendant les derniers devoirs au général Foy, Boucher écrivit à sa veuve pour lui offrir de faire gratuitement l'éducation musicale de ses enfants. On reconnaît à cette démarche la spontanéité d'une âme généreuse qui, dans son amour et son admiration pour les grandes vertus et les grandes actions, n'aspire qu'à se dépenser pour le bien des autres.

L'opposition devenait de jour en jour plus puissante et, pour tâcher de l'affaiblir, le ministère augmenta l'impôt des contribuables, à tel point que Benjamin Constant ne se trouva plus payer assez de contributions pour pouvoir être réélu député. On organisa alors une souscription nationale pour compléter ce qui lui manquait. C'est à ce sujet que Boucher lui écrivit, le 17 juin 1827, une longue lettre dont je cite les passages les plus intéressants sur les menées politiques de l'époque :

« On cherche en vain à réduire à l'impuissance

Digitized by Google

les véritables mandataires de l'opinion générale qui compte plus de trente millions de mécontents, oui plus de trente millions de mécontents; car même le million restant est loin d'être entièrement du nombre des favoris, des mignons *à gros bec* de ce ministère Vil (diminutif de Villèle), Ils ne sont pas aussi nombreux qu'on le croit les terroristes de notre temps; quelques centaines environ. Mais tant de turpitudes amèneront enfin un autre thermidor, et ce sera à vous et à vos dignes collègues que nous en serons redevables... Vous connaissez mon dévouement à la chose publique. Vous n'avez pas oublié, lorsque Paris voulait vous élire, que le ministère d'alors, précurseur de celui que nous subissons, fixa le jour du dernier scrutin pendant le marché de Poissy, afin de vous faire perdre plus de 300 voix d'électeurs populaires. Vous devez aussi vous souvenir que, pour tâcher de parer ce coup de Jarnac, je me rendis avec trois autres bons Français à Poissy, afin de déterminer ces mêmes électeurs à revenir en toute hâte dans l'intérêt de la patrie. Voilà mon crime qui parvint jusqu'aux oreilles de Monsieur, aujourd'hui roi, à qui on osa même dire que j'étais allé jusqu'à prostituer mon talent musical en jouant du violon pour attrouper les électeurs. Ce travestissement de la vérité, que firent les *chevaliers*

Digitized by Google

d'honneur des ministres, m'a valu une sorte d'ostracisme motivé par la bouche de M. de Boisbertrand, le député d'aujourd'hui, et réitéré encore depuis pour n'avoir pas voulu sacrifier l'amitié de ceux que j'estime, nommément vous, Lafayette, Manuel et d'autres bons Français de cette trempe. Victime de ma fidélité à la cause libérale, je n'éprouve qu'un regret, c'est de ne pouvoir contribuer que de cœur à la souscription nationale organisée pour vous. Réduit par les évémements à recommencer ma carrière, je suis obligé de courir le cachet, comme ma respectable femme, pour quelques leçons, seul soutien d'une famille nombreuse, sans aucune place dans mon pays, le seul d'Europe où mon talent soit mal connu, calomnié même... Toutefois je serais fier qu'à l'occasion de cette honorable souscription on utilisât nos talents, pour peu qu'ils pussent contribuer au succès de l'œuvre. Les Français, qui naturellement aiment joindre l'agréable à l'utile, y trouveraient un attrait de plus... Les hommes ne créent pas les circonstances, ce sont les circonstances qui suscitent les génies. Vous ne présumiez pas, il y a quelques années, que vous seriez vous-même l'un des modèles les plus remarquables de notre siècle. Nous ne sommes pas encore assez mûrs en constitutionnalité pour être à votre hauteur et vous bien

Digitized by Google

apprécier. Ce ne sera même que quand vous ne serez plus, qu'on sentira combien vous fîtes de sacrifices en consacrant, sans nul espoir de récompense, tant de veilles et tant d'efforts à l'unique intérêt des humains pour qu'ils devinssent moins inhumains. » Boucher était sincère dans son admiration pour Benjamin Constant, mais il s'exagérait, plus peut-être que la plupart de ses contemporains, les qualités morales de l'homme, et se méprenait sur son véritable caractère. En effet, si B. Constant exerçait en son temps une influence considérable sur l'esprit public, il ne jouissait pourtant pas dans l'opinion générale de cette grande considération qu'inspiraient les Lafayette, les Foy, les Manuel : son passé politique ne militait guère en faveur de la fermeté de ses convictions. Mais Boucher était trop enthousiaste pour se rendre bien compte de ce que valait réellement au fond B. Constant, qui fit, comme l'a dit fort justement Sainte-Beuve, de la politique libérale sans estimer les hommes, professa la religiosité sans pouvoir se donner la foi, eut, en un mot, le triste honneur d'offrir le type accompli de ce genre de nature contradictoire à la fois sincère et mensongère.

En 1828, le fameux pianiste Liszt se fit entendre à Paris pour la première fois. Le jeune maëstro

Digitized by Google

commence une brillante improvisation. Boucher, au nombre des auditeurs, tombe de surprise en reconnaissant dans ce thème charmant les motifs principaux de ses concertos, quatuor et quintettes. Il s'agite, se démène, proteste hautement contre le plagiat dont il est victime. Liszt sourit malicieusement et continue de jouer. Le violoniste furieux invoque le témoignage de ses voisins; pendant ce temps le pianiste achève son improvisation. Boucher s'élance alors vers lui en lui disant :

« Êtes-vous sorcier ou voleur? »

— Ni l'un ni l'autre, répond le pianiste; je suis Franz, le guide que Steiner vous donna il y a six ans à Vienne. Si vous m'avez oublié, souvenez-vous au moins de la princesse Metternich, dans le salon de laquelle j'ai joué, grâce à vous, ma première improvisation. »

Boucher l'embrasse et lui demande, la voix vibrante d'une douce émotion, qui lui a livré ses compositions.

« Vous-même, dit l'artiste; ne les avez-vous pas fait entendre à toute l'Allemagne? Vous voyez qu'on a su les écouter. Quand une musique de maître tombe dans mon oreille, elle y reste; je viens de vous en donner la preuve. »

En se promenant sur les boulevards, Boucher

Digitized by Google

rencontra un jour une pauvre femme qui jouait du violon. Deux enfants en bas âge la tenaient par la jupe. Quand il eut déposé son offrande dans la sébile, il demanda à la femme comment il se faisait que son violon n'eût que trois chevilles et trois cordes. Elle lui répondit que c'était faute de pouvoir acheter la quatrième cheville et la quatrième corde. Alors il lui donna l'argent nécessaire pour ce petit achat. Mais, ayant remarqué qu'elle ne jouait que sur deux cordes, il la questionna à ce sujet et apprit qu'elle n'avait jamais pu réussir à accorder la troisième corde. Il prit alors le violon et trouva moyen de la faire résonner avec justesse; ensuite, pour lui prouver qu'elle pouvait encore l'utiliser, il se mit à jouer sur les trois cordes le même air qu'elle venait de jouer, en tirant des sons aussi parfaits que s'il avait eu entre les mains un excellent violon avec quatre bonnes cordes. Les assistants applaudirent; mais quelqu'un l'ayant reconnu s'avança vers lui et lui dit :

« Comment osez-vous dégrader ainsi votre talent? »

L'artiste répliqua aussitôt :

« Qu'osez-vous me dire vous-même? Sachez qu'en aucune circonstance je n'ai dégradé mon talent, et qu'en celle-ci plus qu'en aucune autre je

Digitized by Google

l'honore. Vous ne voyez donc pas que je rends service à cette pauvre mère de famille ? Aidez-moi aussi, comme tous ceux qui sont là, à soulager sa misère. »

Et il tira de sa bourse une troisième pièce blanche qu'il mit dans la sébile. La plupart des assistants suivirent son exemple, et il avait disparu que les applaudissements retentissaient encore.

Boucher montrait ainsi sa bonté en toute occasion. Aussi fit-il de grand cœur en France et particulièrement dans sa ville natale ce qu'il avait été heureux de faire à l'étranger. Il donna plusieurs concerts de charité, et la baronne de Varaigne, présidente du comité des salles d'asile du 2e arrondissement, lui écrivit à ce sujet, le 4 août 1828, la belle lettre qu'on va lire :

Monsieur,

Je suis heureuse d'être l'interprète du comité pour vous offrir les remerciements qui sont dus à l'action pleine de bienfaisance que vous avez bien voulu faire en faveur des pauvres enfants dénués de toute ressource. Je dois y ajouter l'hommage de notre admiration bien grande pour un talent qui, en même temps qu'il est l'appui des malheureux, a toujours mérité des louanges si sincères. Il m'est pénible d'avoir à ajouter des regrets, qui seront, je suis sûre, partagés par tous ceux qui ont eu le bonheur de vous entendre, sur l'éloignement de la France dont vous nous

Digitized by Google

menacez. Nous espérons cependant que votre résolution n'est pas inébranlable et que notre reconnaissance envers vous ne sera pas troublée par l'inquiétude de votre départ.

Nous vous prions, monsieur, etc.

En effet, Boucher, comme certain passage de sa lettre à Benjamin Constant citée plus haut le faisait déjà prévoir, songeait depuis quelque temps, en raison de sa position peu fortunée, à retourner en Espagne où il avait autrefois trouvé le bien-être et la célébrité. Mais il traînait en longueur; car il souffrait cruellement d'être dans la nécessité de quitter à nouveau sa chère France, et six mois s'étaient écoulés dans les hésitations, depuis le jour où la baronne de Varaigne lui avait exprimé les vifs regrets que causait la menace de son départ à tous ses admirateurs, quand il reçut la lettre suivante :

Paris, le 20 février 1829.

Je t'envoie, mon bien cher et vieil ami, les partitions de ma première messe solennelle et de *Débora* que tu m'as demandées. Elles sont bien entre tes mains; si tu trouves les occasions d'en faire usage pour quelques cérémonies consacrées à des actes d'humanité, dans lesquelles tu figures toujours d'une manière si brillante, conduis-en l'exécution avec le génie qui est dans ta nature, dans ta constitution. Mais est-il possible que ton haut talent soit encore obligé de s'expatrier pour aller demander à l'étranger l'existence

Digitized by Google

de ta famille? Eh bien! s'il le faut, pars. Tes compatriotes, honteux de leur conduite, et frappés des nouveaux témoignages d'admiration de nos voisins pour toi, pour tes facultés musicales et leur sublime emploi, tes compatriotes, dis-je, te rappelleront, j'ose le prophétiser.

LE SUEUR, surintendant de la musique du roi.

Boucher aurait dû obtenir dans son pays tout ce qu'il aurait voulu; les plus beaux titres parlaient en sa faveur, et cependant tous ses titres *n'égalaient pas,* comme le lui écrivait, le 30 juin 1828, la célèbre Malibran, *celui que la Renommée lui avait si justement donné.* Certes, Boucher était l'*Alexandre des violons*; mais il était aussi l'un des vainqueurs de la Bastille, le petit chasseur de la garde nationale de 1790, l'homme toujours dévoué à la cause libérale, l'ami enfin de Lafayette et des principaux chefs de l'opposition constitutionnelle. C'était plus qu'il n'en fallait pour que la Restauration lui fît l'honneur de le laisser de côté. Le langage de Le Sueur, plein de franchise et d'énergie, inspiré par l'admiration pour un génie aimé autant que par l'indignation de le voir méconnu, eut facilement raison des derniers scrupules de Boucher qui partit pour l'Espagne. Mais les dissensions intestines, qui ne tardèrent pas à éclater dans ce malheureux pays, le forcèrent à reprendre le chemin de la France.

Digitized by Google

Il était à Marseille en 1836, lorsqu'un incendie épouvantable éclata rue de Rome et consuma un grand nombre d'habitations. Des familles entières étaient sur le pavé. On pria alors le célèbre Paganini, qui avait fait des recettes magnifiques dans quelques soirées musicales, de donner un concert au bénéfice des incendiés. Il refusa comme il avait déjà refusé pareillement à Saint-Étienne de venir en aide aux victimes d'une inondation du Furens. Boucher offrit spontanément de concourir à cette bonne œuvre. M. Ernst, excellent pianiste, ne fut pas en reste de dévouement. Boucher ne voulut pas toutefois figurer dans ce concert de bienfaisance, sans avoir fait lui-même une dernière tentative auprès de Paganini pour le décider à paraître dans une solennité musicale où l'Italie, la France et l'Allemagne seraient dignement représentées. Paganini demeura sourd à ses prières. Le violoniste français hors de lui ne put s'empêcher de prononcer ces mots :

« Monsieur Paganini, vous êtes un grand artiste, j'en conviens, mais vous êtes un vilain homme. »

Un tel égoïsme révolta toute la ville qui apprécia d'autant plus la générosité des deux autres artistes. Le concert eut lieu, comme si de rien

Digitized by Google

n'était, et les incendiés n'y perdirent point ; car le nom seul d'Alexandre Boucher avait suffi pour assurer un éclatant succès.

Don Carlos, cherchant un refuge en France à la suite de la lutte qu'il avait soutenue pendant cinq ans contre la reine mère Marie-Christine pour faire prévaloir à son profit l'auto-acordado[1] sur l'acte de 1789 publié en 1830 par son frère le roi Ferdinand VII, venait d'être interné à Bourges avec sa famille. Boucher aimait beaucoup ce prince : il l'avait connu à l'âge de sept ans, lorsqu'il était à la cour de Charles IV, son royal protecteur et ami. Aussi se rendit-il spontanément à Bourges pour donner au fils dans l'adversité les mêmes témoignages de sympathie qu'il avait jadis donnés au père, prisonnier de Napoléon. Il n'était pas facile de pénétrer dans l'hôtel de Panette, résidence de don Carlos : des agents de police en gardaient l'entrée avec vigilance, d'après les ordres formels du préfet M. Cochon de l'Apparent et de son commissaire central M. Truy. Boucher ne s'embarrasse pas pour si peu ; il veut forcer la

1. On sait que par l'auto-acordado des Cortès de 1713 les femmes avaient été exclues du trône d'Espagne ; mais une décision des Cortès de 1789, revenant à l'ancienne constitution de la Castille, et restée depuis ignorée dans les archives, avait aboli cet auto-acordado.

Digitized by Google

consigne. On lui fait connaître la défense de MM. Cochon et Truy. « Cochon et Truy, répète-t-il, est-ce que je connais ces animaux-là? Je passerai! » Et il se démène si bien que don Carlos attiré par le bruit arrive et réclame son vieil ami.

Mais le malheur ne tarda pas à frapper le grand artiste : il vit mourir presque en même temps son père et sa mère qu'il chérissait, sa femme qu'il adorait et deux de ses chers enfants. La solitude navrante, à laquelle le sort l'avait réduit, l'effrayait, car il n'était pas d'une nature à pouvoir désormais ne vivre qu'avec lui-même. Il ne savait plus que devenir, lorsqu'un ami prononça par hasard dans la conversation le nom d'Adeline Fougère. Ce nom l'émeut profondément : il réveille en lui de vieux souvenirs ; c'est celui d'une jeune fille de Paris avec laquelle il avait été sur le point de se marier du temps de la République et qui, depuis, était venue habiter Bourges. Il pense à elle et la revoit en imagination telle qu'elle était alors, comme si les années avaient fait exception pour elle. Il faut qu'il la retrouve, il l'épousera et elle deviendra pour lui l'ange de la consolation. Après de minutieuses recherches, il apprend qu'elle est allée depuis peu s'installer à Paris. Il se décide à lui écrire, mais point de réponse. Il revient plusieurs fois à la charge, sans être plus heureux. Désespéré

Digitized by Google

il prie la fille d'un médecin distingué du pays, Mlle Antoinette Montagnon, qui connaissait beaucoup cette personne, de bien vouloir intervenir et de plaider sa cause.

Mlle Fougère répond enfin à son amie :

« Tu me dis qu'Alexandre Boucher est encore jeune d'esprit et de corps ; homme de cœur, de dévouement, portant un beau nom que l'Europe entière connaît et salue ; que sa femme sera dans la position la plus honorable ; que la fortune de M. Boucher, quoique modeste, lui permet de vivre indépendant... Tous ces avantages existant, puisque tu me l'affirmes, je te conseille de l'épouser. »

Le conseil donné par la vieille demoiselle Adeline Fougère à sa jeune amie fit tomber les écailles des yeux de Boucher. Il remarqua combien Mlle Antoinette était gracieuse, belle, instruite, spirituelle, et il s'aperçut qu'il l'aimait. Il en fit l'aveu d'une manière si touchante à Mme Montagnon et à sa fille qu'il gagna le cœur de toutes les deux. Boucher avait soixante-deux ans, mais d'esprit, de caractère et de sentiment il était bien aussi jeune que Mlle Antoinette alors âgée de trente et un ans. Elle unit son existence à celle du célèbre violoniste le 21 décembre 1841. Don Carlos et son fils aîné le comte de Montemolin

Digitized by Google

signèrent l'acte de mariage. Une vie toute nouvelle commença pour elle : son mari la promena successivement dans les capitales de l'Europe et les principales villes de France, où elle eut le plaisir d'entendre, dans ses merveilleuses improvisations, ce magicien de l'archet, et de le voir, à son gré, bercer, agiter, ravir, transporter d'enthousiasme l'âme de ses auditeurs. Il avait toujours en effet le tempérament, la fougue, la passion d'un jeune homme.

Au mois de septembre 1844 il était à Wiesbaden dans le salon de l'établissement thermal, quand un homme d'environ trente-cinq ans entre et regarde l'affiche du concert.

« Comment! s'écrie-t-il, Alexandre Boucher est ici? »

Le violoniste lève la tête; l'inconnu le voit, s'approche et lui dit :

« N'êtes-vous pas monsieur Boucher?

— Oui, monsieur, mais puis-je savoir?

— Eh quoi! vous ne me reconnaissez pas?

— Je n'ai point cet honneur.

— Vous rappelez-vous cet air? »

Et l'inconnu se met à chanter la fugue improvisée à Berlin pour le petit Félix en 1821.

« Mendelssohn! »

Ce fut un vrai bonheur pour Boucher de revoir

Digitized by Google

grand et illustre cet enfant dont il avait prédit la destinée glorieuse.

Mendelssohn ne pouvait rester pour le concert du soir, mais il fit promettre à son ami de le rejoindre bientôt à Francfort. Boucher fut exact au rendez-vous; il trouva réunis pour le fêter Mendelssohn, Bénédict, Piatti, le violoncelliste ; Vivier, corniste de premier ordre; Rosenhain, Moschelès, Dœhler, pianistes hors ligne. Mendelssohn, accompagné par Moschelès, joua l'*Hymne à Bacchus* composé pour son *Antigone* de Sophocle. Vivier exécuta sur son instrument une fanfare entraînante. Le tour de Boucher vint.

« Que voulez-vous que je vous joue? Mon répertoire est bien vieux, bien usé. »

A ce moment un violent coup de tonnerre ébranla la maison; l'orage éclatait.

« Voilà mon thème, dit Boucher en saisissant son violon; il me vient d'en haut, je dois être prompt à la réplique. »

Il improvise sur-le-champ, avec sa fougue ordinaire, une fantaisie sans pareille, où les bruits étranges du vent, de la pluie, de la grêle se mêlent harmonieusement aux sourds grondements de la foudre et aux éclats de tonnerre.

De retour à Wiesbaden, Boucher se souvint du couvent de Lichtenthal et du chœur de ses pieuses

Digitized by Google

recluses. Accompagné de Mme Boucher, il va demander au curé du village s'il y a encore dans le couvent quelques-unes des religieuses qu'il y avait entendues vingt-quatre ans auparavant. Il ne restait plus que quatre exécutantes. Il obtient de les voir et s'informe du sort de l'hymne qu'il a composée pour le couvent. Les virtuoses lui disent que son *O salutaris hostia* est leur morceau de prédilection réservé pour les grandes fêtes. Sur sa prière, toute la communauté, Mme la supérieure en tête, se réunit au parloir pour assister à l'exécution de l'hymne. Un violon est apporté à Boucher pour diriger comme autrefois l'orchestre. La mère d'une des plus jeunes religieuses venue pour voir sa fille se trouve dans l'assistance. C'est une Espagnole : l'artiste s'en aperçoit au premier coup d'œil et échange avec elle quelques mots dans sa propre langue. On la voit alors tirer de sa poche des castagnettes enchevêtrées dans un immense chapelet. Pendant qu'elle les dégage, Boucher attaque un joyeux fandango et la dame se met à l'accompagner avec brio. Cet air si entraînant les pousse tous les deux à exécuter ensemble, au milieu des rires de toute l'assistance, la danse nationale de l'Espagne.

« Les sauts, dit Castil-Blaze, mirent en ébats, en danse l'assemblée entière. C'était un spectacle

Digitized by Google

amusant, singulier, que celui de ces saintes filles livrées à des transports auxquels nulle n'avait songé à résister. »

Et le même critique ajoute :

« En quittant le couvent, Mendelssohn dit à Boucher :

— Mon cher, vous êtes le plus grand révolutionnaire qui ait jamais existé, puisque vous révolutionnez même les pieds des nonnettes. »

La danse des religieuses et le mot de Mendelssohn sont de l'invention de Castil-Blaze. Le grand compositeur allemand n'est pas allé avec Boucher au couvent de Lichtenthal, et Boucher n'a révolutionné que les pieds de la mère d'une religieuse.

Boucher était un original sans pareil. Aussi ne s'étonnera-t-on pas qu'il lui ait pris un jour la fantaisie de jouer le rôle que joua Warwick dans la guerre des Deux-Roses, et qui valut, comme on sait, à ce personnage le surnom de *faiseur de rois*. Pendant un nouveau séjour à Bourges, il se présenta chez le comte de Montemolin que ses partisans nommaient déjà Charles VI. Il portait un portrait.

« Qu'est-ce que c'est que ça? dit le comte stupéfait.

— C'est votre portrait.

— Qu'en veux-tu faire?

Digitized by Google

— Une grande chose, une révolution monarchique.

— Allons, tu veux rire ?

— Du tout.

— Explique-toi donc !

— Ah ! c'est très simple. Je pars pour l'Espagne. Arrivé à Madrid, je me présente au palais de la jeune reine Isabelle. Je le connais, vous savez. Je demande la reine, votre cousine. Je tombe à ses pieds, en lui présentant votre portrait, et je lu dis : « Majesté, épousez l'original, et vous sauverez la vieille monarchie espagnole. »

Le comte de Montemolin ne rit pas de ce singulier projet, d'abord parce que Boucher parlait très sincèrement, ensuite parce que c'était un Espagnol grave.

« Et si Narvaez, ajoute-t-il, te fait arrêter avec ce portrait, ton compte est réglé : tu seras fusillé.

— Eh bien ! on me fusillera. »

Nouveau Warwick, Boucher se mit en route ; mais, avant qu'il eût gagné les Pyrénées, il apprit que le comte de Montemolin venait de s'évader pour aller revendiquer lui-même sa couronne par les armes.

Boucher habitait depuis quelque temps aux Batignolles, quand éclata la Révolution de 1848.

A l'avènement de la seconde République, il y

Digitized by Google

avait cinquante-neuf ans que la prise de la Bastille avait été le signal de l'affranchissement du peuple français. Aussi les nobles débris de la première lutte tressaillirent de joie. Boucher, avec le même enthousiasme qu'il avait ressenti le 14 juillet 1789, adressa à ses anciens frères d'armes l'appel suivant qui fut affiché sur tous les murs de Paris et publié dans tous les journaux :

De nombreuses corporations vont journellement à l'hôtel de ville faire acte d'adhésion à notre République et assurer le Gouvernement provisoire de leurs sympathies et de leur dévouement.

Un artiste de Paris dont le nom n'est pas inconnu en Europe et qui était à la prise de cette horrible Bastille dans les rangs des gardes françaises, en union avec le peuple souverain, a attendu jusqu'à présent pour laisser à d'autres cet honneur; mais voyant qu'aucun ne s'en charge, il ose enfin prendre l'initiative et fait aux sentiments patriotiques de ses vieux camarades, les conquérants du 14 juillet 1789, cet appel fraternel.

Faisons aussi notre manifestation... Braves vainqueurs de la Bastille, premiers apôtres de la liberté française, jouissez enfin de votre triomphe. Modèles de vos dignes fils, ne cessez de leur donner vos bons exemples et de leur redire que la première des vertus à tout âge est *l'amour sacré de la patrie*. C'est vous qui commençâtes la régénération humaine, maintenant ce sont vos enfants qui la continuent si glorieusement.

Vive la République française indestructible!

Le doyen des musiciens de France,
ALEXANDRE BOUCHER père,
Républicain de cœur et courtisan du malheur immérité.

Digitized by Google

Une soixantaine de vieillards répondirent à cet appel patriotique. D'une commune voix ils nommèrent Boucher leur président d'honneur et lui confièrent la garde de leur drapeau sur lequel on lisait ces mots : *Aux vainqueurs de la Bastille.*

C'est à la tête de ces braves et le drapeau à la main qu'il se rendit le 8 mai à l'hôtel de ville, où il lut d'une voix forte et vibrante de la plus juvénile émotion l'adresse suivante, en présence du citoyen Barthélemy Saint-Hilaire, chef du secrétariat du Gouvernement provisoire :

Les survivants des vainqueurs de la Bastille aux grands citoyens membres du Gouvernement provisoire.

Libérateurs de la France,

La Révolution pacifique de 1848 est la digne fille de l'immortelle Révolution de 1789. La Providence, si manifeste dans les bouleversements qui renouvellent le monde, ressuscite à l'honneur notre France tant dégradée par le régime déchu.

Cette belle France, mère patrie de l'intelligence, des arts, des sciences, des lettres, de la civilisation, se relève enfin. Elle remue les peuples à son gré; sa seule pensée émeut, ravive et rajeunit même la vieille Europe. Trois heures de juste indignation ont suffi cette fois aux enfants de Paris, capitale des capitales ! Les deux hémisphères en retentissent. Nos chants nationaux mêmes, qui vibrent dans tous les cœurs, harmonisent l'univers.

Nous, vétérans de la liberté, nous disons comme le vieillard de la Bible : « Et maintenant, Seigneur, si nous ne

Digitized by Google

pouvons plus être utiles à nos dignes successeurs, ne fût-ce que par notre expérience, rappelez-nous; car nos yeux ont aperçu avec bonheur le règne de la liberté de *bien faire,* de l'égalité *selon la loi,* et de la fraternité *humaine.* Elles nous coûtèrent, à nous, tant de combats et de sang !... La concorde séchera nos larmes. »

Vous, citoyens illustres, nous vous bénirons encore à nos derniers soupirs, et nos âmes, s'exhalant vers Dieu, ne cesseront de l'invoquer pour la patrie. Nos suprêmes paroles seront : Vive la République ! vive l'union de 89 et de 48 !

Chers camarades, redisons et avec serment : Vive la France régénérée ! Vive la République française indissoluble, indestructible !

Barthélemy Saint-Hilaire, non moins ému que Boucher, répondit en ces termes :

« Généreux et vénérables citoyens, c'eût été un bien doux moment pour le Gouvernement provisoire que celui où il aurait pu recevoir une députation telle que la vôtre. Il n'en est pas, dans toutes celles qui sont venues lui témoigner de leurs sympathies, qui pussent le toucher davantage. Les souvenirs de la première Révolution revivent tous ici, et ces têtes blanchies par l'âge nous disent assez quelle reconnaissance vous doit la patrie, et quelles profondes émotions votre présence doit causer dans nos cœurs. La prise de la Bastille a été le premier acte qui a manifesté la force et la souveraineté populaire. C'est vous qui avez semé les germes de la moisson civique que nous recueillons aujourd'hui. Grâce à vos efforts qui datent de plus d'un demi-siècle, la lutte nous a été facile; et quelques jours ont suffi pour fonder cette République à laquelle vous avez prodigué durant de longues années votre sang et votre vie.

Digitized by Google

« Il est beau de ranimer ces grands souvenirs et de relier par votre visite, dans ce palais de la Révolution, la première République que vous avez essayé de fonder, à la seconde, que nous fonderons sur les principes inaugurés par vous.

« Oui, citoyens, vous avez raison; la France, notre patrie, est la mère de l'intelligence, des sciences, des arts et des lettres. Ce n'est pas même de 1789 que date cette suprématie que l'Europe reconnaît, que parfois elle nous envie, mais dont elle a toujours profité, et dont elle profite aujourd'hui plus que jamais; il y a plus de dix siècles que Dieu a permis à la France, et lui a presque fait un devoir d'être à la tête de toutes les nations civilisées. Depuis Charlemagne, c'est une mission qu'elle n'a pas un seul jour oubliée, qu'elle n'oubliera jamais; sous Louis XIV, sous la république, sous l'empire, sous la restauration même, et sous la royauté déchue, la France n'a point abdiqué ce grand rôle : elle en a toujours été digne; et nous pouvons nous, vos fils, vous le promettre sans hésitation, elle en restera digne entre nos mains. Les démocraties anciennes ont su, dans une certaine mesure, allier la politique et la liberté à toutes les magnificences des arts, à toutes les délicatesses de l'esprit, à tous les exercices de l'intelligence. Il suffit de rappeler le nom d'Athènes. Notre démocratie, citoyens, ne sera ni moins éclairée, ni moins forte. Nous pouvons nourrir pour elle des espérances que les républiques anciennes n'ont pu certainement concevoir.

« Mais, sous le rapport de la liberté, nous avons fait mille fois plus qu'elles ne pouvaient faire. Nous avons pu assurer à tous les hommes, sans exception des droits politiques qui jadis étaient le privilège de quelques-uns. Notre République, citoyens, sera la plus équitable, la plus solide de toutes. Vous avez commencé l'œuvre de la régénération; je ne dis pas que nous puissions l'achever; mais vous, vénérables citoyens, vous pouvez vous dire, pour prendre le lan-

Digitized by Google

gage de la Bible invoquée tout à l'heure par vous, que vous avez vu la terre promise. Nous tâcherons de la féconder, et de transmettre cet héritage à ceux qui nous suivront, plus beau, plus saint encore que nous ne l'avons reçu.

« Au nom du Gouvernement provisoire, au nom de la jeune République sortie des barricades de Février, je remercie les vainqueurs de la Bastille et les pères de notre première République de 1789 et de 1792. »

Le citoyen Boucher se jette avec effusion dans les bras du citoyen Saint-Hilaire et l'embrasse en pleurant.

La députation se retire aux cris de *vive la République! vive le Gouvernement provisoire*[1] !

Boucher était sincèrement républicain ; mais il avait la sagesse que n'ont pas tous les républicains. On peut s'en convaincre par la lettre qu'il écrivit des Batignolles à l'un de ses frères d'armes, le 15 mai 1848 :

Cher camarade de la Bastille,

Ma femme m'a fait part de votre visite. Elle m'a dit que vous sembliez m'accuser de négligence. Vous oubliez sans doute que je remplis un devoir que je me suis imposé de plein gré, dans le seul but d'être utile à mes anciens frères d'armes dont plusieurs sont dans un état voisin de la misère. J'ai dévoué à leur sainte cause mon bon vouloir, mon temps, toute mon activité ; partout, à toute heure, quand il s'agira de les servir, ils me trouveront. Mais *il ne faut pas, même dans de bonnes intentions, vouloir aller*

1. Voir le *Moniteur universel*, Journal officiel de la République française, du mardi 9 mai 1848.

Digitized by Google

trop vite. Je suis aussi désireux, aussi impatient de réussir que vous pouvez l'être; cependant, je vous le répète, *avant tout il faut de la prudence; il faut que notre expérience nous serve.* Nous ne sommes plus des jeunes gens auxquels on pardonne volontiers une étourderie.

Et quand les divisions entre républicains se produisirent, Boucher fit tous ses efforts pour les rapprocher dans un sentiment commun : « C'est aux promoteurs des libertés légales autant que légitimes, aux patriarches de 1789, aux vainqueurs de la Bastille, mes anciens camarades, disait-il, qu'il appartient de donner encore l'exemple. *Rallions-nous à notre drapeau, qu'il soit l'égide du pur patriotisme. Plus de divergence entre république sociale, communiste, phalanstérienne, saint-simonienne. Soyons sages* et possédons une constitution, maintenons-la, et que notre République soit uniquement démocratique ; ainsi elle deviendra universelle. »

Il ne cessait de faire appel à la concorde, d'engager tous ses concitoyens à faire passer l'intérêt général avant l'intérêt particulier, à ne pas chercher à faire prévaloir leurs préférences, leurs sympathies au détriment du bien public. Telles de ces excellentes recommandations seraient encore fort utiles de nos jours.

Digitized by Google

Boucher appuya de tout son pouvoir la candidature de Lamartine à la présidence de la République. Certes, Lamartine n'était point un politique ; mais c'était, comme Cavaignac, un honnête homme, et assurément il n'aurait pas étranglé la République, comme le fit plus tard l'homme du 2 décembre.

Condamné au silence par le coup d'État, Boucher trouva au moins un refuge inexpugnable dans le domaine de l'art, cette patrie toujours libre, toujours glorieuse des grandes âmes et du génie. Il se retira à Orléans avec sa dévouée compagne dans la jolie petite villa de Bellevue, située sur les bords de la Loire, au milieu de la verdure et des fleurs. Cependant, toujours aussi vif et aussi actif qu'un jeune homme, malgré son extrême vieillesse, il ne put se décider à terminer ses jours au coin du feu dans sa maison de plaisance qu'il appelait en riant sa *thébaïde*, et il retourna à Paris. A l'âge de quatre-vingt-un ans, en 1859, il donna à la salle Herz un concert où il étonna encore les dilettanti par la vigueur de son jeu et la magie de son talent. Il marchait droit et ferme, ne prenait de lunettes que pour lire fin, portait fièrement sa belle tête, causait dans les salons avec l'aménité, la grâce et l'esprit d'autrefois. Cette description physique et morale de ce beau vieil-

Digitized by Google

lard est d'autant plus fidèle que je la dois, d'une part aux souvenirs de ma femme qui passa une partie de sa plus tendre enfance à Bellevue, auprès de sa marraine, de l'autre au portrait achevé que Mme Alexandre Boucher m'a fait de son mari. Un soir, en 1861, vers la fin de décembre, en rentrant d'une soirée musicale, où il avait tenu vaillamment l'archet, il expira. On peut dire que ce soir-là la France perdit un noble cœur, un grand patriote, un musicien de génie. Mais Alexandre Boucher ne dut, en quittant ce monde, rien regretter que la digne et chère compagne qu'il y laissait; car il avait eu toutes les joies, toutes les gloires, même le bonheur assez rare d'entrer vivant dans la postérité.

C'est dans sa retraite d'Orléans que sa veuve lut un jour avec une profonde indignation, dans le *Monde illustré* du 8 août 1863, la phrase suivante signée du critique Jules Lecomte :

« Raison a antérieurement été faite des burlesques prétentions du violoniste Alexandre Boucher à la paternité de l'air fameux de la *Marseillaise.* »

Elle écrivit à M. Jules Lecomte une lettre très digne et obtint une rétractation d'autant plus facilement que le même critique avait paru croire à cette paternité dans son article du 11 juin 1859,

Digitized by Google

où il livrait à la publicité un récit anecdotique fait par un vieillard dans le cours d'une conversation. Cet article, quoique plein d'erreurs et de grossiers anachronismes que l'auteur ne tenait certainement pas de M. Boucher, fit grand bruit dans le temps et occupa tous les esprits. Jules Lecomte publia plus tard un petit volume intitulé *le Perron de Tortoni,* dans lequel il parle encore de cette même affaire sans en éclaircir davantage l'obscurité, puisque Pierre Larousse ne manque pas de dire, dans son *Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle,* à l'article ALEXANDRE BOUCHER :

« Laissons à l'histoire le soin de nous éclairer sur la légitimité de cette singulière prétention. »

Je vais essayer de le faire en racontant simplement ce que je tiens de M^me^ Boucher. C'est, du reste, l'anecdote telle que son mari la lui avait dite plus d'une fois, et telle qu'il avait dû la raconter à M. Jules Lecomte.

« C'était en 1792. J'avais alors quatorze ans. Je me trouvais un soir à dîner chez M^me^ de Mortaigne, rue de la Chaise. Parmi les convives se trouvaient Navoigille, l'un de mes maîtres, et le colonel Lasalle. Ce dernier partait dans la nuit pour rejoindre son régiment alors en garnison à Marseille. Il prie Navoigille de lui faire un pas redoublé. L'artiste, trouvant un tel travail au-dessous de lui,

Digitized by Google

s'excuse en disant qu'il n'a pas un seul papier de musique. Je cours vite chercher une feuille où je trace la portée. Navoigille me dit alors :

«—Alexandre, un pas redoublé, c'est de ta force, fais-en donc un pour monsieur le colonel.

« Enchanté, je me mets à l'œuvre et achève rapidement ma composition. Le colonel part avec mon air dans sa poche. »

Quelques mois après, au 10 août, quand les volontaires de Marseille, venus à Paris pour protéger l'Assemblée législative, attaquèrent les Tuileries en chantant l'hymne national de Rouget de L'Isle qui prit de là le nom de *Marseillaise,* Boucher crut reconnaître son air. C'était, pour lui, son pas redoublé auquel on avait adapté les sublimes paroles que nous connaissons. Ce qui le confirma tout à fait dans cette opinion, c'est qu'il apprit dans la suite que le colonel Lasalle, dès son arrivée à Marseille, avait donné la composition du jeune élève de Navoigille à son chef de musique pour l'instrumenter et que chaque jour la musique du régiment jouait ce morceau. Était-il impossible que des troupes, en passant de Marseille à Strasbourg, eussent répandu cet air dans l'armée du Rhin et que le capitaine Rouget de L'Isle en eût fait son profit? Mais à quel moment l'introduction de cet air aurait-elle pu avoir lieu? Il

Digitized by Google

aurait fallu que ce fût avant le mois d'avril 1792 ; car nous savons que c'est à l'époque de la déclaration de guerre à l'Autriche que Rouget de L'Isle, sous l'inspiration du patriotisme le plus ardent, composa en une nuit d'enthousiasme son admirable chant de gloire. Or pour cela on devrait admettre que Boucher écrivit son pas redoublé dans le courant de janvier, ce que je ne puis affirmer, n'étant pas fixé suffisamment sur ce point. En tout cas, si Rouget de L'Isle a connu l'air en question et s'il s'en est servi, il l'a, en l'adaptant à ses paroles, assez modifié pour qu'on puisse dire qu'il lui appartient[1]. En effet, tout en rappelant le chant de guerre de Rouget de L'Isle, le pas redoublé de Boucher présente des différences sensibles. Je ne me prononce ainsi qu'après me l'être fait exécuter plusieurs fois. Pour moi, je ne vois là que la rencontre fortuite, et pour certaines parties seu-

1. On a contesté plusieurs fois, mais toujours en vain, que Rouget de L'Isle ait composé l'air de la Marseillaise. Ainsi Fétis publia dans *la Revue et Gazette musicale de Paris* du 10 juillet 1863 un article où il attribue la musique de ce chant sublime au sieur Guillaume Jullien dit Navoigille, mort en 1811. Et tout dernièrement, en 1886, M. Arthur Loth fit paraître à la librairie Palmé un livre intitulé *le Chant de la Marseillaise*, où il prétend prouver que le véritable auteur de ce chant patriotique est un prêtre français, Jean-Baptiste-Lucien Grisons, né à Lens (Pas-de-Calais) en 1746. Voilà une assertion qui dépasse l'invraisemblable.

Digitized by Google

lement, de deux esprits créateurs; ce qui est moins extraordinaire, puisqu'il s'agit d'un même thème. Il n'y a donc dans ce qu'a raconté Boucher *aucune prétention singulière* à la paternité de la *Marseillaise;* on y trouve seulement la preuve qu'à l'âge de quatorze ans ce musicien célèbre s'était montré capable d'improviser un air guerrier qui a quelque ressemblance avec la *Marseillaise.*

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IX

Le génie musical d'Alexandre Boucher

Ce que Boucher devait à Viotti, à Rode et à Boccherini. — Originalité et puissance de son génie. — Boucher comparé à Paganini et à Vieuxtemps. — Influence de Beethoven sur le grand violoniste français. — Une merveille musicale.

Alexandre Boucher n'a laissé que quelques productions musicales de peu d'étendue, des quatuor, des quintetti, des concertos, entre autres : l'*Orage,* un chef-d'œuvre improvisé à Francfort ; *Endymion,* dont le célèbre tableau de Girodet lui avait suggéré l'idée ; le *Boléro d'Espagne* le plus en vogue ; son *pas redoublé ;* un chant grec d'un style noble et énergique, le *Serment des Thermopyles.* On a dit qu'il lui manque d'avoir fait une grande composition dramatique. Assurément s'il eût composé quelque bel opéra, il serait passé à la postérité au même titre que les Meyerbeer et les Ambroise Thomas. On eût, dans les siècles futurs, admiré les beautés de sa conception et de son

Digitized by Google

exécution comme on admirera toujours *le Prophète* et *Mignon*. Mais on n'aurait encore connu Boucher qu'imparfaitement, peut-être pas mieux qu'on ne le connaît, car il était de ces génies qu'il faut entendre exécuter eux-mêmes leurs œuvres pour les connaître complètement. D'ailleurs il ne songea jamais à écrire pour le théâtre ; ce n'était pas qu'il n'en eût la puissance : seule la nature de son esprit, comme nous le verrons tout à l'heure, n'aurait pu s'accommoder au long travail que nécessite toute grande composition dramatique. Bien qu'il n'ait produit aucun ouvrage de ce genre, il s'est pourtant acquis une réputation durable en donnant les preuves d'un véritable génie musical. Son sort ne sera donc pas le même que celui de tous les artistes, acteurs, chanteurs, musiciens, dont le nom, quelque grand qu'il ait été en leur temps, est fatalement condamné à périr, parce qu'ils n'ont rien laissé qui pût le faire vivre. De même que Talma, le tragédien de génie par excellence, il échappera à l'oubli et vivra dans la mémoire des hommes. Toutefois, comme ses facultés transcendantes en musique ont été discutées dans notre pays et que l'étrangeté de ses manières l'a même fait, au dire de Larousse, accuser de charlatanisme, il me semble aussi intéressant qu'équitable d'étudier à fond ce génie

Digitized by Google

extraordinaire, d'en déterminer soigneusement les caractères propres, et de lui assigner définitivement le rang qu'il mérite d'occuper parmi les plus célèbres violonistes de ce siècle.

Boucher tenait de Viotti son jeu expressif, pathétique, grandiose; de Rode, la noblesse du style et le charme de la spontanéité; de Boccherini, la mélodie toujours claire, pure et douce. C'était certes tout ce qu'il fallait pour jouer *simplement* et *textuellement;* mais, quand il jouait de la sorte, et c'est ce qu'en France on avait voulu exiger de lui, il n'était pas assez lui-même, on peut même dire qu'il n'était plus lui-même. Pour moi, je l'aurais mieux aimé dans ses audaces; qu'on les ait appelées écarts, bizarreries ou extravagances, peu m'importe; car alors il était lui-même et donnait libre cours à ses grandes inspirations : il s'élevait à des hauteurs inconnues et il vous y élevait avec lui.

Si dans ce monde fantastique il vous arrivait d'avoir le vertige, au moins vous aviez eu la sensation du sublime. Rappelons-nous du reste le mot profond du philosophe latin Sénèque :

« Il n'y a point de grand génie sans un mélange de folie. »

Supprimez la folie, et vous n'aurez qu'un génie ordinaire.

Digitized by Google

Il a été donné plusieurs fois d'en faire l'expérience avec Boucher.

Il commençait par exécuter un thème *simplement* et *textuellement,* et les auditeurs, charmés de sa grâce, de son goût, de sa noblesse, mais restés calmes, disaient :

« C'est beau. »

Puis s'il interprétait le même thème à sa façon, l'auditoire, dans une émotion indescriptible, s'écriait :

« C'est admirable. »

En effet, après s'être exalté peu à peu et pour ainsi dire enivré de sa propre pensée, il était saisi d'une sorte de fureur divine comme celle qui s'emparait de la pythie sur son trépied d'où s'exhalaient des vapeurs heureuses, et, dans cet état d'enthousiasme surhumain, suivant un plan idéal qu'il concevait seulement alors, il combinait en un instant d'une manière neuve, originale, les mouvements, les sentiments, les passions, qui, semblables aux laves brûlantes d'un volcan, agitaient avec impétuosité son âme de feu, et il les traduisait aussitôt dans un langage musical d'une puissante et inimaginable originalité. Voilà pourquoi Boucher n'a jamais écrit une grande composition dramatique ; car il faut, même dans l'exaltation de l'âme, que l'artiste se possède assez pour

Digitized by Google

disposer logiquement les parties constitutives de son œuvre, ménager les transitions dans la conduite de l'action, développer les caractères avec art et vraisemblance ; il faut enfin qu'il ait toujours conscience de la force de ses pensées et de ses sentiments, de manière à pouvoir la mesurer dans une savante et judicieuse gradation. Boucher n'avait aucune de ces qualités essentielles pour être un compositeur dramatique. Il atteignait le sublime, sans s'en rendre compte, et il était incapable d'en mesurer les degrés : c'est un des caractères de son génie.

« Il y a chez cet artiste — disait Jacques Arago[1] en rendant compte[2] du second concert[3] qu'il venait de donner à Bordeaux, lorsqu'il se rendait en Espagne — un foyer brûlant qui, sans le consumer, l'embrase sans cesse. Le génie musical sort par tous ses pores ; il le pousse, il l'excite, il le pénètre ; Boucher obéit et il s'expose en aveugle à tous les dangers. Un autre succomberait ; *lui, mais lui tout seul en triomphe.* J'entends dire par quelques personnes : *Quel dommage qu'il soit si*

1. Le littérateur distingué, frère du célèbre astronome.

2. Voir le *Kaléidoscope*, journal de la littérature, des mœurs et des théâtres (2 mai 1829).

3. Rode y assistait et le public le vit payer au violoniste Boucher le tribut de son suffrage.

Digitized by Google

fou ! Eh ! messieurs, c'est ce que vous appelez folie qui nous étonne et nous transporte. Mais l'avez-vous entendu dans l'adagio de ce concerto si difficile de Viotti ? Quelle grâce ! quel moelleux ! quelle pureté ! Pas une note qui n'ait été jetée sans le goût le plus exquis, pas une cadence qui n'ait été parfaite, pas une mesure qui n'ait mérité d'être applaudie avec transport. Était-ce de la sagesse ? Y a-t-il eu, dans ce magnifique morceau, un seul trait de ce que vous appelez folie ? »

Boucher savait ainsi, libre de toute contrainte, descendre des hauteurs inaccessibles de son art à des fantaisies d'une grâce, d'une douceur, d'une délicatesse incomparables, où il trouvait encore des effets inattendus et surprenants : c'est un autre caractère de son génie.

Boucher appartient pour le violon à l'école romantique ; on peut même dire qu'il eut l'honneur de la créer, et, sous ce rapport, rien n'est plus flatteur que l'hommage de Paganini lui-même qui un jour de réunion chez l'auteur de *Guillaume Tell* lui dit en entrant :

« Salut, maître. »

En effet, personne mieux que Boucher ne joua la difficulté ; le violon entre ses mains devint un instrument magique qui se prêta à toutes les transformations du son ; tantôt c'était la flûte,

Digitized by Google

tantôt le fifre, puis le basson, les castagnettes, toutes les mélodies à la fois d'un orchestre.

« Leurs talents, a dit Rossini en parlant de Boucher et de Paganini, se ressemblent en apparence ; ils diffèrent cependant beaucoup. Paganini sait faire paraître les difficultés mieux que personne ; Boucher, tout en les exécutant aussi, sait les dissimuler. Les sons de cet artiste sont touchants, grandioses; ils pénètrent l'âme. Je n'en considère pas moins mon compatriote comme le violoniste le plus extraordinaire, et Boucher comme le plus habile chanteur instrumentiste[1]. »

Pour compléter ce parallèle fort exact, j'ajouterai que l'un devait ce qu'il fut surtout à son travail, l'autre à un don naturel. On s'explique alors pourquoi Boucher dissimulait les difficultés: on ne fait point montre de ce qui n'est rien. Ainsi donc Boucher, avec un instrument en apparence si borné, muni d'un manche et de quatre cordes, arrivait à produire des effets tellement prodigieux qu'on avait peine à comprendre que d'un seul instrument pussent sortir des sons si variés, si forts, si étendus.

Vieuxtemps possédait bien de beaux sons; mais ils n'avaient point l'étendue et la puissance

1. Ces paroles furent prononcées à Vienne, en 1822, chez l'ambassadeur de France où Boucher venait de se faire entendre.

Digitized by Google

de ceux que Boucher tirait de son chanot, de son stradivarius ou de son amati. Bien plus, Boucher semblait, par l'accent même de sa musique, demander à son instrument pourquoi il ne lui donnait pas autant de son qu'il en aurait voulu répandre sur son auditoire. C'est cette inspiration singulière, cette irritabilité physiologique qui trahissait le grand artiste dans son exécution. Vieuxtemps n'avait rien de cette organisation exceptionnelle. Il était froid, et accusait encore plus de froideur qu'il n'en avait. Il avait bien en lui la chaleur contenue, et son chant était pur, suave, caressant ; mais il lui manquait cette fougue, ce feu sacré qu'avait Boucher et qui, s'épandant dans l'auditoire, y provoquait l'enthousiasme.

Ordinairement rien ne ressemble plus à un violon qu'un autre violon. Cependant vous auriez eu beau joindre les talents de Kreutzer et de Rode à ceux de Bériot et de Lafont, le génie de Boccherini à celui de Viotti, vous n'auriez jamais eu un violon comme celui de Boucher. Le violoniste français était, plus que Paganini, une individualité étonnante. Tandis que des artistes encore jeunes d'âge vieillissaient de genre et de talent, lui, malgré le nombre de ses années, restait, sous le rapport du style et du talent, plein de fraîcheur, d'énergie et de jeunesse.

Digitized by Google

C'est, à coup sûr, le privilège des hommes qui devancent leur siècle, et c'est la preuve la plus incontestable d'une organisation supérieure, d'une nature divinement douée.

Mais, dira-t-on, il est indubitable que cet artiste avait parfois dans son jeu des incorrections. Lui reprochera-t-on aussi les audaces sublimes de son puissant esprit? Car les unes allaient avec les autres; elles étaient inséparables. Voyez les pics les plus élevés des Alpes : ils présentent, comme les autres du reste, plus encore peut-être, des aspérités naturelles d'un aspect étrange, mais d'une imposante majesté. A qui viendrait jamais l'idée de les vouloir autrement? Les aimerait-on mieux s'ils étaient nivelés? Ce serait préférer la plate et mesquine uniformité à la variété dans le grandiose. Le génie de Boucher était comme ces pics les plus élevés : ses aspérités étaient intimement unies à sa grandeur.

Ce génie avait encore un autre caractère, et c'était assurément le plus grand. Il le tenait de Beethoven. On a dit que l'imagination fougueuse de l'illustre compositeur allemand avait peine à se contenir dans les limites nécessairement restreintes de la voix humaine, et que, pour se déployer dans toute sa splendeur, elle avait senti qu'il lui fallait le vaste champ de l'orchestre. On

Digitized by Google

a dit aussi que Beethoven a acquis ses plus beaux titres de gloire dans la musique instrumentale et particulièrement dans la symphonie dont il a agrandi le cadre tracé par Haydn et Mozart. Rien n'est plus vrai, Mais on n'a peut-être pas assez remarqué dans quel esprit il a conçu et exécuté la symphonie. « Quels moyens, dit Fouque dans son bel ouvrage sur les *Révolutionnaires de la musique* (p. 274 et 275), existaient pour rendre en musique les idées qui remplissaient l'âme panthéiste, républicaine, un peu mystique du maître? Évidemment l'orchestre ne suffisait pas, et Beethoven songea à augmenter sa puissance d'expression. Au moment où il publiait la symphonie héroïque, il en était au début de sa seconde manière : il composait non plus pour le seul plaisir de l'oreille, mais pour exprimer un sentiment, pour répondre à un état de l'âme, pour décrire une série de phénomènes moraux. » Or il est impossible de pouvoir faire comprendre à l'aide de sons inarticulés qu'on chante l'héroïsme soit d'un grand homme soit d'un peuple, à moins qu'on n'accompagne les notes de paroles. C'est seulement de la sorte qu'on parvient à rendre dans toute sa fidélité un sentiment aussi déterminé, une pensée aussi particulière.

« Parvenu à une conception agrandie, élargie,

Digitized by Google

profondément psychologique de la musique instrumentale, dit Charles Lévêque dans son remarquable article sur l'*Évolution de la symphonie*[1], Beethoven reconnaît que pour réaliser cette pensée suprême les ressources de l'orchestre ne lui suffisent plus, qu'il doit réconcilier les voix humaines et les instruments, que cette réconciliation doit s'opérer sur le terrain de la symphonie, et en conséquence il compose la *symphonie avec chœurs*, son œuvre capitale. Ce n'est donc pas là une erreur de son esprit, un faux pas, une chute de son génie; c'est le fruit admirable de sa puissance créatrice à son apogée, cherchant à enfanter et mettant au jour, en effet, l'idéal de la symphonie par l'union de l'orchestre et de la parole poétique. »

Cet idéal, Boucher l'a, dans son genre, également réalisé. A l'aide de son seul violon, ne jouant quelquefois que sur une seule corde, il faisait entendre, avec une perfection qui tenait du prodige, tant il y avait de vérité dans son art, non seulement toutes les mélodies d'un orchestre, toutes les voix de la nature, tantôt douces et caressantes, tantôt terribles et menaçantes, mais encore la *voix humaine* dans le rire où les larmes,

1. *Revue politique et littéraire* du 9 juillet 1887.

Digitized by Google

la joie ou la douleur, dans les élans de pieuse adoration ou de tendresse mystique, dans les tourments et le délire de la passion ou dans les accents déchirants du désespoir. Voilà comment Boucher *faisait chanter son violon;* sous son archet les sons s'articulaient, et, au milieu d'une symphonie divine, on distinguait parfaitement *la voix d'une âme* qui, semblable à celle de Beethoven, s'exhalait en doux soupirs, ou vibrait puissamment dans de pathétiques transports. Il s'était donc surtout inspiré de ce grand maître, et, à force de génie, il était parvenu à pouvoir ainsi exécuter seul, sans le secours d'aucun autre instrument, *l'ode-symphonie*, c'est-à-dire *le chant humain* dans son expression la plus délicate et son infinie variété, avec accompagnement d'orchestre.

Lui seul était capable d'une telle merveille. Aussi eut-il l'honneur d'être surnommé par l'Allemagne entière le *Beethoven du violon*. C'est le suprême hommage rendu au violoniste incomparable, que la Suisse avait déjà salué de ce titre glorieux pour la fougue de son archet.

En résumé, Boucher, dans les difficultés, n'eut jamais de rival et, dans l'exécution des morceaux de chant, montra toujours une puissance créatrice

Digitized by Google

sans exemple; il était ce qu'il voulait, et l'impossible ne lui était pas défendu. Artiste unique en son genre, original même dans ses imitations, chef inimitable de l'école romantique dans l'art musical, Alexandre Boucher fut, sans contredit, dans notre siècle le premier violoniste non seulement de la France, mais encore de l'Europe.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

—

Pages.

INTRODUCTION. 1

CHAPITRE Ier. — Sous l'ancien régime 5

CHAPITRE II. — La Révolution. — Prise de la Bastille. 27

CHAPITRE III. — Le général Lafayette et le jeune volontaire de 1790 et de 1792. — Grands musiciens du temps. 53

CHAPITRE IV. — Sous la Terreur. — Le 13 vendémiaire. — Un jeune républicain à la cour du roi d'Espagne Charles IV 77

CHAPITRE V. — Deux grands peintres du temps. — l'Euterpe française. — L'impératrice Joséphine à Mayence. — Le Prince Primat et Fanny de Beauharnais. 107

CHAPITRE VI. — La Suisse et l'Angleterre. — Grandeur plébéienne et petitesse de souverain. — L'Institut de France et son violon d'honneur 135

Digitized by Google

Pages.

CHAPITRE VII. — Maximilien de Bavière. — Alexandre Boucher et les grands compositeurs étrangers : Weber, Salieri, Beethoven. — Honneurs extraordinaires rendus par l'Allemagne à l'artiste français. — La cour de Russie 169

CHAPITRE VIII. — La Restauration. — Mendelssohn et Boucher. — La Révolution de 1848. — Affaire de la *Marseillaise* 199

CHAPITRE IX. — Le génie musical d'Alexandre Boucher. 233

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google